

Konstanty Jelski



Konstanty Jelski

Les histoires
naturalistes populaires
d'un séjour
en Guyane française
et en partie au Pérou
(1865-1871)

Choix



Piotr Daszkiewicz (né à Poznań en 1960), diplômé d'une maîtrise en sciences biologiques (UAM 1984). Durant les années 1984-1987, il a travaillé à l'Académie polonaise des Sciences, à l'Institut de Génétique des Plantes, puis à l'Institut de Dendrologie. Lié à l'opposition démocratique en Pologne, il a fini par quitter le pays en 1987 pour venir en France. Il a poursuivi ses études et a obtenu un diplôme en épistémologie et en histoire des sciences exactes à l'Université Denis Diderot Paris (VII DEA option histoire de la biologie - mémoire au sujet de l'histoire de la phytosociologie). Docteur ès sciences naturelles (Institut de Dendrologie PAN, thèse sur l'histoire de l'introduction du Pin de Riga en France). Il est aussi collaborateur de l'Institut Littéraire à Maisons-Laffitte, auteur de plusieurs dizaines d'articles et de plusieurs livres portant sur l'histoire des sciences naturelles. Il travaille depuis 1993 au Service du Patrimoine Naturel au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris.



Jean-Christophe de Massary (né à Lille en 1969), il s'est très tôt passionné pour les animaux et les forêts tropicales. Entré en 1988 pour la première fois au Muséum National d'Histoire Naturelle dans le cadre d'un stage, il a ensuite réalisé l'ensemble de ses stages d'études au Laboratoire des Reptiles et Amphibiens. Fin 1995 il s'est rendu pour la première fois en Guyane Française pour y préparer une thèse de Doctorat, où, trois ans durant, il a étudié sur le terrain les effets de la fragmentation de la forêt sur les peuplements et les populations

Les histoires
naturalistes populaires
d'un séjour
en Guyane française
et en partie au Pérou
(1865-1871)
Choix

*K*onstanty
*J*elski Les histoires
naturalistes populaires
d'un séjour
en Guyane française
et en partie au Pérou
(1865-1871)
Choix

Traduction et élaboration scientifique par

Piotr Daszkiewicz

Jean-Christophe de Massary

Radosław Tarkowski

Wydawnictwo Naukowe Akademii Pedagogicznej

Kraków 2007

Remerciements

Nous tenons à remercier sincèrement toutes les personnes qui, par leurs relectures, leurs conseils ou les informations qu'elles nous ont transmises, ont contribué à l'édition de ce livre : Jean Aikhenbaum, Wiesław Bogdanowicz (Instytut Zoologii PAN), Jacques Comolet-Tirman (MnHn), Frédéric Danielczak, Christina Daszkiewicz, Céline de Massary, Michel Hoff (Université de Strasbourg), Michel Jégu (IRD), Andrzej Jelski, Bogumiła Jędrzejewska (Zakład Badania Ssaków PAN), Philippe Keith (MnHn), Jean Lescure (MnHn), Dominika Mierzwa (Muzeum Zoologiczne PAN), Jacek Oleksyn (University of Minnesota, Instytut Dendrologii PAN), Bernard Riéra (MnHn), ks. Wacław Umiński (Directeur des Archives des Prêtres Missionnaires à Cracovie).

Les auteurs de cet ouvrage remercient la Direction de l'Institut de Géographie de l'Université Pédagogique de Cracovie. Ils tiennent à remercier particulièrement messieurs Roman Malarz et Tomasz Rachwał qui ont apporté une aide précieuse à l'édition de cet ouvrage, résultat d'une fructueuse coopération franco-polonaise dans le domaine des sciences naturelles.

Avant-propos

Plus d'un siècle a passé depuis l'unique édition, en polonais, des mémoires guyanais de Konstanty Jelski en 1898. De nos jours, le nom de ce dernier reste pour ainsi dire inconnu, même des spécialistes de l'histoire naturelle de Guyane française. Les rares auteurs qui mentionnent le nom de Jelski font habituellement référence aux quelques informations disponibles sur son séjour au Pérou¹ ou à son importante contribution à l'ouvrage intitulé "*Ornithologie du Pérou*"². Ils rappellent aussi que Jelski fut pour Władysław Taczanowski³ – un zoologiste polonais – une des plus importantes sources de spécimens et d'informations sur l'avifaune néotropicale et que d'une manière générale, Konstanty Jelski a joué un rôle majeur dans la constitution des collections d'animaux et dans la connaissance de la nature sud-américaine⁴. D'ailleurs, nombreux sont ceux parmi les plus grands naturalistes

¹ Dans *L'Evolution de l'Ornithologie* de Maurice Boubier (1925), Paris, librairie Félix Alcan, on peut juste lire que : "*Costantin Jelski, à partir de 1871, parcourrait le Pérou*".

² "*Deux personnes différentes ont étudié ce matériel [oiseaux néotropicaux], l'ornithologue polonais Ladislaus Taczanowski (1819-1890), qui était conservateur au Muséum de Zoologie de Varsovie, et l'allemand Hans von Berlepsch (1850-1915)*". Passage extrait de François Vuilleumier (2003), *Neotropical Ornithology : Then and Now*. The Auk 120 (3) : 577-590.

³ Władysław Taczanowski (1819-1890), zoologiste polonais, conservateur et directeur du Cabinet d'Histoire Naturelle à Varsovie, connu surtout grâce à ses recherches et ses publications sur l'avifaune de l'Amérique du Sud et de la Sibérie (*Faune ornithologique de la Sibérie orientale* [2 vol. édités en 1891-93 chez Eggers à St. Petersburg] et *Ornithologie du Pérou* [3 vol. édités en 1884-86 chez Oberthur à Rennes). Il s'intéressait également aux arachnides (*Les Aranéides de la Guyane française* Horae Societatis entomologicae Rossicae, St. Petersburg [1871 et 1873]).

⁴ Jelski a envoyé à Varsovie un nombre important de vertébrés, dont 480 espèces d'oiseaux, parmi lesquelles environ 200 étaient nouvelles pour la Guyane française et 60 nouvelles pour la science. Dans l'envoi d'Amérique du Sud se trouvait un pacarana (*Dinomys branickii*), un rongeur très rare. Jusqu'en 1897, le Cabinet Zoologique de Varsovie était la seule collection au monde à posséder un exemplaire de cet animal. (Monika Wąsowska & Grażyna Wiszniewska-Ślepińska (1996), *The History of the Collection of Neotropical Fauna in the Museum and Institute of Zoology PAS. Until 1939*. Bulletin of the Museum and Institute of Zoology PAS 1 : 29–34, supplement to Annales Zoologici).

de la deuxième moitié du XIX^e siècle à avoir travaillé sur les collections envoyées en Europe par Jelski⁵, à qui ils ont d'ailleurs dédié plusieurs noms de genre et d'espèce d'animaux⁶. Si son nom reste toujours présent à travers la nomenclature zoologique, sa vie et ses mémoires guyanais restent quant à eux quasiment inconnus. C'est pourquoi, il nous a semblés utile de fournir en préambule les quelques informations que nous avons rassemblées sur la vie de Konstany Jelski, et d'expliquer la genèse de ces mystérieux mémoires.

Qui était Konstany Jelski?

Konstany Roman Jelski (1837–1896) est né à Lada. En 1853, il termina le lycée à Minsk et commença des études de médecine à l'Université de Moscou, qu'il arrêta après trois ans pour déménager à Kiev. Il débuta alors en 1856 des études de sciences naturelles⁷ et obtint en 1860 le diplôme de “*candidat des sciences naturelles*”⁸. Deux ans plus tard, il présenta un mémoire de maîtrise⁹. Pendant ses études, il eut en charge les collections du cabinet zoologique de l'Université de Kiev. En 1858, il accompagna Karol Kessler, un des meilleurs

⁵ Les mammifères ont été décrits par K. Peters de Berlin et par Oldfield Thomas du British Museum, les oiseaux par Władysław Taczanowski, Philippe L. Sclater et Osbert Salvin de Londres, Jean L. Cabanis de Berlin, les poissons, les amphibiens et les reptiles par Albert Günther du British Museum et par Franz Steindachner du Musée de Vienne, les mollusques par Władysław Lubomirski, les araignées par Władysław Taczanowski (il a décrit 200 espèces et 9 genres nouveaux à partir du matériel envoyé de Guyane), les crustacés par August Wrzeźniowski, les lépidoptères par Charles Oberthür de Rennes, les Staphylinidés par Siemion Solski de St. Petersburg et les orthoptères par Ignacio Bolivar de Madrid. Ajoutons que nous devons aussi à Jelski l'existence de collections botaniques (conservées à Cracovie à l'Institut de Botanique de l'Académie Polonaise des sciences) et de collections anthropologiques (décrites par Kazimierz Stolhywo à Cracovie). Une visite au Musée de Raimondi à Lima nous a convaincus qu'une grande partie des spécimens de Jelski (souvent avec les étiquettes écrites de sa main) se trouvent encore aujourd'hui dans les collections de cette institution.

⁶ A titre d'exemple, *Jelskia*, *Mustella jelskii*, *Thaluranina jelskii*, *Artemia jelskii*, *Plociopterus jelskii*, *Telmatobius jelskii*, *Macrobrachium jelskii*, *Papilio warszewiczii jelskii*, *Upucerthia jelskii*, *Polystira jelskii*, *Chaetostomus jelskii* et *Dyscolus jelski*.

⁷ Ses études à l'Université de Kiev furent le sujet de l'article de Józef Koźuchowski (1961), *Kijowski okres (1856-1863) w życiu Konstantego Jelskiego*. Memorabilia Zoologica. Ossolineum, Wydawnictwo PAN. Wrocław Warszawa.

⁸ Ce diplôme des universités de l'Empire Russe équivalait à une licence dans le système français.

⁹ “Anatomiceskoe izsledovanija *Lithoglyphus naticoides* Fer.” (= Observations anatomiques de *Lithoglyphus naticoides* Fer.)

zoologistes de tout l'Empire Russe, dans une expédition zoologique en Crimée. A l'époque, l'université de Kiev disposait d'une très bonne équipe de naturalistes qui enrichissait ses collections, organisait de nombreuses excursions et expéditions et éditait de nombreuses monographies dans le domaine des sciences naturelles. C'est à Kiev que Jelski acquit sa formation de naturaliste¹⁰. Après avoir terminé ses études, il fut nommé enseignant au collège de Novgorod (1862–1863). Mais dès 1862, il fut mis à disposition de l'université de Kiev afin de s'occuper des collections du cabinet zoologique¹¹.

Les années 1862–1863 furent très agitées sur le plan politique, et en janvier 1863, l'insurrection éclata en Pologne. Nous savons peu de choses sur les activités de Jelski à cette période, mais il est certain que suite à ces événements, il passa la frontière turque. Ainsi, il se retrouva dans l'Empire Ottoman sans le moindre document et sans aucun bien. A l'époque, le milieu des émigrés polonais était très actif non seulement en France, mais aussi en Turquie. Certains parmi ces émigrés parvenaient même à faire carrière au sein de l'administration ottomane. Tel fut le cas de M. Wolski, qui, sous le nom de Rustem Bey, devint haut fonctionnaire du gouvernement turque. Celui-ci aida rapidement Jelski à surmonter les difficultés et lui confia la tâche de cartographier et inventorier les richesses géologiques du pays. Mais Jelski n'aimait pas travailler pour l'administration, car il avait le sentiment qu'on l'empêchait de bien faire son travail et que ses supérieurs n'attendaient de lui que des rapports superficiels. Il décida donc de quitter la Turquie et gagna la France. Il arriva à Paris en 1865, où il rencontra les propriétaires des entreprises de commerce de spécimens naturalisés, Verreaux et Deyrolle. Les naturalistes polonais, qui travaillaient avec ces deux maisons, leur avaient recommandé Jelski. Depuis longtemps, ce dernier rêvait d'explorer la forêt tropicale. Son rêve se réalisa, car grâce à l'aide de ses amis, il put partir en Guyane française, où il passa quatre ans à récolter des spécimens tout en travaillant, tantôt comme aide pharmacien, tantôt comme enseignant. En 1869, pour des raisons de santé et aussi à la demande de Władysław Taczanowski, il quitta la Guyane pour se rendre au Pérou. Les premières années d'exploration du Pérou par Jelski furent financées par Konstanty Branicki, un riche collectionneur naturaliste et mécène du Cabinet d'Histoire Naturelle à Varsovie. A partir de 1873, il travailla en qualité de naturaliste et conservateur au

¹⁰ Une des rares publications de Jelski date de cette période, un article de 1862 publié avec Kessler, *O malakologiceskoj faunie okrestnostej Kiewa*. Plus tard, en 1863, ce travail sera aussi publié en français dans le *Journal de Conchyliologie*.

¹¹ On trouve encore aujourd'hui à l'Université de Kiev l'herbier de Moldavie et une partie de la collection entomologique constitués par Jelski.

Musée de Raimondi à Lima¹², tout en restant en contact avec le Cabinet de Varsovie. Après son retour en Pologne, Konstanty Jelski s'installa à Cracovie¹³ en 1880. Il y travailla en tant que conservateur dans le musée physiographique de l'Académie de l'art et des métiers (Akademia Umiejętności) et y mourut en 1896.

La genèse des mémoires guyanais

Pendant ses études à Kiev, Jelski avait rencontré deux personnes dans le milieu étudiant polonais qui ont plus tard joué un rôle important dans la rédaction et la publication des ses mémoires guyanais : Adrian Baraniecki, un médecin plus tard réfugié à Paris, et Józef Sowiński, qui avait fait des études de chimie, mais qui finalement devint prêtre.

Le premier d'entre eux consacra toute sa fortune à la création d'un musée de l'industrie et d'une école supérieure pour les filles à Cracovie. Il retrouva Jelski à Paris et l'aida financièrement à partir en Guyane. Lorsqu'il revint en Pologne, Jelski donna occasionnellement des cours aux élèves de cette école et aida à organiser le musée. C'est Adrian Baraniecki qui convainquit Jelski d'écrire ses mémoires de Guyane française et du Pérou. A l'origine, ce livre était destiné aux élèves de l'école des filles fondée par son ami, mais Konstanty Jelski cessa d'écrire ses mémoires quelques années avant sa mort. Nous n'en connaissons pas la raison: peut-être son travail et sa vie familiale ne lui en laissèrent-ils pas le temps? Peut-être qu'avec la mort en 1891 d'Adrian Baraniecki, Jelski mit-il de côté ce projet qu'il avait accepté de réaliser pour son ami alors disparu¹⁴?

Le second habitait à Cracovie et resta très proche de Jelski lorsque ce dernier s'y installa. Après la mort soudaine de Jelski, Józef Sowiński trouva les notes de son ami et les prépara en vue de les publier, totalement à sa charge et dans un but non lucratif. C'est donc grâce à lui que le travail de Jelski n'est pas perdu et que nous disposons aussi de tant de détails sur sa vie.

¹² Aujourd'hui, Konstanty Jelski est considéré au Pérou comme l'un des plus importants naturalistes du XIX^e siècle.

¹³ A l'époque, cette partie de la Pologne se trouvait sous occupation autrichienne.

¹⁴ La Bibliothèque Polonaise conserve une lettre (Ms 471 1111–1114), que Jelski avait écrite à son domicile (Kraków, Karmelicka 43) le 28 mai 1895, à l'attention de Władysław Laskowicz. Nous apprenons dans cette lettre que Jelski était cousin de Laskowicz, un émigré à Paris et ami du géologue Ignacy Domeyko. Cette lettre donne quantité d'informations sur la visite de ce dernier en Pologne, mais on y apprend aussi que Jelski préparait un travail sur les silex et qu'il était par ailleurs très pris par sa famille. A travers ce document, nous comprenons que Jelski avait probablement très peu de temps à consacrer à la rédaction de ses mémoires guyanais.

Jelski n'ayant jamais terminé son œuvre, il n'en a jamais fait la relecture, d'où, probablement, l'explication de la redondance de quelques passages. En plus, certains paragraphes donnent l'impression de n'être à peine plus qu'un plan de travail. En les lisant, surtout les parties descriptives et explicatives, il faut se souvenir que le livre ne s'adressait pas aux naturalistes, ni aux géographes, et que la connaissance de la faune et flore tropicale était sans doute assez rudimentaire dans l'école pour jeunes filles à Cracovie à la fin du XIX^e siècle. Enfin, les mémoires ont été écrits plusieurs années après que Jelski eut quitté la Guyane. Comme il l'a expliqué, il s'est basé sur des lettres et sur ses souvenirs. Néanmoins, en lisant ce texte, nous constatons que les changements de sujet sont nombreux, et que parfois, la narration se termine brusquement, sans véritable fin. Il est impossible de dire si telle était l'intention de l'auteur ou si Jelski, plus vraisemblablement, comptait retravailler ses écrits plus tard.

Nous disposons d'autres éléments indirects qui laissent penser que les mémoires de Guyane de Jelski sont restés inachevés. En effet, Jan Sztolcman, un autre voyageur naturaliste de l'époque, a passé quatre ans au Pérou, en compagnie de Konstanty Jelski. Il a publié deux volumes, où il décrit son séjour dans ce pays. Cet ouvrage est par ailleurs une importante source d'informations sur la vie de Jelski. A plusieurs reprises, Sztolcman rapporte des événements qui se sont déroulés en Guyane et qui lui ont été communiqués par Jelski. Ainsi, c'est grâce à lui que l'on apprend que Jelski s'était fait mordre et "sucrer" le sang par une chauve-souris vampire. D'autre part, en décrivant les dangers liés aux morsures de scolopendre, Sztolcman indique que le seul témoignage crédible d'un accident mortel lui a été fourni par Jelski, celui d'un aide pharmacien de l'hôpital de Cayenne mordu aux lèvres en aspirant malencontreusement une scolopendre avec une pipette. Ces deux événements marquants ne se retrouvent pas dans les mémoires de Konstanty Jelski, il est difficile de croire que ce dernier ait omis de mentionner de tels faits. L'explication la plus vraisemblable est que ces événements se seraient immanquablement retrouvés dans les mémoires de Jelski si ceux-ci avaient été achevés, et que, par conséquent, ils ne l'ont très probablement jamais été.

Ajoutons que Jelski a très peu publié, malgré une énorme activité scientifique. C'était avant tout un naturaliste de terrain, qui fréquentait aussi les cabinets et les collections d'histoire naturelle. Mais lui-même n'a pas décrit d'espèces dans les quelques publications qu'il a laissées. Ce sont d'autres naturalistes qui ont exploité les fruits de ses explorations. Jelski n'était sans doute pas un "homme de plume". C'est peut-être là aussi une autre raison qui pourrait expliquer que jamais il ne termina ses mémoires, et le style parfois assez "lourd" de ses écrits.

Les mémoires de Jelski furent publiés en 1898 (soit deux ans après sa mort) sous le titre de *Popularno-przyrodnicze opowiadania z pobytu w Gujanie francuskiej i po części w Peru (1865-1871)* ce qui signifie : *Les histoires naturalistes populaires*

d'un séjour en Guyane française et en partie au Pérou. Mais en réalité, très peu de pages sont consacrées à la description de son séjour au Pérou. Le titre de cet ouvrage est bien évidemment de Sowiński et non de Jelski. Nous ne sommes même pas sûrs que si Jelski avait vécu plus longtemps, il eût désiré publier ses mémoires de Guyane et ceux du Pérou dans un seul et même volume. La présentation bien différente des deux textes laisse d'ailleurs plutôt penser le contraire. Nous avons décidé de ne traduire et de ne présenter ici que les mémoires de Guyane française.

Les archives de Konstany Jelski à Cracovie

A part quelques lettres de Jelski conservées au Musée Raimondi à Lima et à la Bibliothèque Polonaise à Paris, les mémoires guyanais et quelques autres documents présents dans les archives de l'Institut de Zoologie de l'Académie Polonaise des Sciences étaient les seules sources d'informations connues sur la vie et le travail de Jelski.

Mais en automne 2006, durant des recherches dans diverses archives de Cracovie, de nombreux documents ayant appartenu à Jelski ont été retrouvés et localisés¹⁵. Ces documents se trouvent précisément dans les archives des Prêtres Missionnaires de cette ville. Il n'y a aucune information sur la façon dont ils sont arrivés là, mais il est vraisemblable que ce soit Józef Sowiński qui les y ait déposés, car les brouillons des mémoires de Guyane de Jelski font partie de ces documents, et l'on retrouve exactement les mêmes notes que celles figurant dans le texte publié par Sowiński. Nous ne pouvons néanmoins pas exclure l'hypothèse qu'une partie de ces archives est arrivée autrement, notamment grâce à des dons de la famille de Jelski ou bien de Jelski en personne, car ce dernier avait travaillé et entretenu d'étroites relations avec les Pères Missionnaires. Plusieurs centaines de ces documents sont liés à son séjour et à son travail en Guyane française. Il est intéressant de souligner la complémentarité entre les lettres des archives et les mémoires. Dans son livre, nous retrouvons la plupart des auteurs des lettres. Cette correspondance nous livre également de nombreuses autres informations que celles figurant dans ses mémoires, des informations parfois anecdotiques, parfois capitales, sur l'histoire de l'exploration naturaliste de la Guyane française. Par exemple, nous prenons connaissance dans ces lettres des démarches entreprises par Jelski auprès de l'administration française, afin de pouvoir travailler en Guyane (p.ex. la lettre du Cabinet du Ministre de la Marine et des Colonies du 20 juillet 1864, informant Jelski de son rendez-vous avec le directeur du cabinet du Ministre), ou encore de nombreux détails sur les techniques de travail du naturaliste (p.ex. la lettre envoyée de Paris le 28 février 1866 par de l'entreprise E. Hartnack et G. Oberhauser, où figurent des conseils quant au

¹⁵ Nous devons cette découverte à M. Radosław Tarkowski.

choix d'un microscope et de ses objectifs, par rapport aux attentes de Jelski). Nous trouvons aussi des lettres à propos de divers achats et de l'aide obtenu par Jelski de la part de l'administration de la colonie, en particulier du Bureau de l'Immigration (Direction Guyane) et de M. Bagsiński, son compatriote et ami, travaillant dans l'administration pénitentiaire (les archives contiennent d'ailleurs de nombreuses lettres écrites par ce dernier).

Les lettres de Władysław Taczanowski sont parmi les plus intéressants documents de ces archives. Il y a en tout 36 lettres de Taczanowski recouvrant la période où Jelski était en Guyane française. La première a été envoyée de Varsovie le 30 juillet 1864. Taczanowski, surpris du départ de Jelski en Guyane, souhaitait développer une collaboration car, disait-il : *“Notre cabinet dispose de peu de moyens financiers pour les achats annuels de nouveaux objets (...) mais nous préférons les acheter de voyageurs Polonais que de commerçants étrangers, car ces spécimens ont beaucoup plus de valeur que les objets d'origine incertaine”*. La dernière lettre, envoyée le 5 février 1870, concerne partiellement la Guyane : Taczanowski informe Jelski qu'il a bien reçu la première lettre envoyée de Lima.

Durant plus de cinq ans, Władysław Taczanowski reçut les spécimens envoyés par Jelski, les détermina, mit en place dans toute l'Europe un réseau de collaborateurs pour étudier ses collections, et chercha des fonds pour financer l'exploration de la Guyane. Rappelons que c'est grâce à ses efforts et ses talents d'organisateur, accompagné de l'énorme travail de terrain d'un naturaliste aussi motivé que Jelski, que le Cabinet d'Histoire Naturelle de Varsovie émergea d'une petite institution provinciale. En effet, on apprend dans la toute première lettre de Taczanowski que son institution ne possédait à l'époque que *“400 mammifères, 1700 oiseaux et 10 poissons et reptiles”*. Or, c'est aujourd'hui une des plus importantes collections naturalistes au monde, avec en particulier un très grand nombre de spécimens d'origine néotropicale.

Les sujets abordés par ces deux naturalistes dans leur correspondance sont assez variés. Mais ceux qui reviennent le plus souvent sont : les problèmes de détermination de spécimens, leur conservation, les projets de recherches, la vente des doublons, la collaboration de Jelski et de Taczanowski avec les Maisons Verreaux et Deyrolle, et les subventions obtenues de Branicki.

Au début de son séjour en Guyane, la situation matérielle de Jelski était très difficile. Dans sa lettre envoyée à Taczanowski depuis l'Île du Salut le 12 décembre 1864, il écrit : *“si j'avais eu de l'argent pour de l'alcool, des paquets, des tonneaux, des boîtes métalliques, j'aurais pu récolter ici beaucoup de poissons et préparer les insectes récoltés il y a deux mois”*. Il ne disposait pas à cette époque des outils les plus élémentaires, nécessaires au travail du naturaliste. De plus, ses activités d'aide pharmacien ou d'enseignant limitaient fortement le temps qu'il pouvait consacrer au travail sur le terrain. Sans aucun soutien des institutions publiques, sa future grande

activité naturaliste n'aurait pu être possible sans la participation de mécènes privés. La correspondance retrouvée à Cracovie nous livre de nouvelles informations à ce sujet, notamment le fait que Branicki envoyait annuellement à Jelski la somme de 6000 francs, ce qui lui permettait de se libérer de ses autres occupations et de se consacrer entièrement aux explorations naturalistes. Pour bien mesurer l'importance de cette subvention pour l'époque, on peut citer la lettre envoyée par Taczanowski à Jelski le 15 novembre 1868 : *“Verreaux m'a demandé si mon collègue ne pouvait pas lui livrer des peaux de colibris et de tangaras communs. Il les paye 1,5 francs la pièce”*. A ce tarif, il aurait fallu que Jelski prépare et envoie à Paris 4000 petits oiseaux pour obtenir une somme équivalente à cette subvention. Konstanty Branicki envoyait les subventions avec un grand tact, en joignant toujours des mots de reconnaissance pour le travail de Jelski et son admiration pour *“la beauté des collections envoyées à Varsovie”* (voir la lettre du 26 janvier 1868 écrite par le gestionnaire des fonds de Branicki et signée AZ). Il adressait parfois à Jelski des demandes personnelles, comme d'essayer d'enrichir la collection en peaux de tapir (lettre du 28 avril 1869). Aujourd'hui, on se souvient rarement que le mécénat privé joua un rôle si important dans les recherches naturalistes en Guyane. La correspondance de Jelski avec Deyrolle, Verreaux et Branicki confirme ce fait.

Presque toutes les lettres de Taczanowski contiennent des conseils taxidermistes, souvent en réponse à des questions posées par Jelski, comme par exemple : *“où faut-il faire une coupe pour enlever la peau d'une tortue?”*. Jelski était un préparateur très habile, les spécimens conservés à Varsovie en témoignent, ainsi que les compliments que lui a adressés Taczanowski : *“les peaux d'oiseaux sont excellentes et ne demandent aucun travail supplémentaire”* (lettre du 21 avril 1866).

Des listes d'espèces envoyées à Varsovie et identifiées se retrouvent dans une grande partie des lettres. Celles-ci contiennent parfois plusieurs dizaines de noms (p. ex. la lettre du 15 octobre 1868). On y découvre aussi des informations très détaillées et inconnues jusque-là sur les spécimens de Guyane française, comme la date exacte de leur arrivée à Varsovie, parfois l'histoire de leur acquisition, et leur origine géographique relativement précise. La lettre du 27 octobre 1869 liste par exemple 39 espèces d'oiseaux, nouvelles pour la Guyane.

Les lettres de Taczanowski constituent un précieux témoignage, non seulement sur les recherches menées en Guyane, mais aussi sur celles faites par les naturalistes polonais dans d'autres parties du monde. Taczanowski informait régulièrement Jelski du progrès de ses travaux sur la faune des araignées de Pologne (p. ex. dans la lettre du 10 novembre 1865, il mentionne 210 espèces d'araignées trouvées dans les environs de Varsovie), sur l'arrivée des envois de Dybowski (p. ex. la lettre du 19 juin 1869 informe Jelski de l'envoi par Dybowski à Varsovie de 300 oiseaux du Lac Baïkal), sur la vie et les travaux d'Aleksander Czekanowski (1833-1876), un géologue et paléontologue déporté en Sibérie (lettre du 10 novembre 1865), ou

encore sur les travaux d'Antoni Waga (1799-1890), un des meilleurs entomologistes de cette partie d'Europe qui "*voyagea en Crimée, mais tout l'été travailla à Białocerkiew en déterminant ses insectes*". Il fait aussi part de la préparation de son voyage en Afrique du Nord, et ensuite, des résultats obtenus (lettre du 10 mai 1867). Cette correspondance témoigne aussi des conditions de travail des naturalistes dans la Pologne occupée par les Russes. Les lettres, comme toute autre forme de correspondance, étaient censurées. C'est pour cette raison que dans la lettre du 10 octobre 1864, Taczanowski écrit que "*Dybowski est parti loin à l'est*" pour informer Jelski de la déportation de ce grand naturaliste. Dans la lettre du 15 novembre 1815, il propose à Jelski d'écrire en français et de ne pas signer ses lettres avec son vrai nom, afin de passer plus facilement la censure. Il propose d'envoyer en France ou en Algérie les informations que Jelski désire transmettre à sa famille, et ensuite de se charger de les communiquer oralement aux destinataires. Une confession de Taczanowski illustre bien cette situation : "*vous êtes heureux d'être loin d'ici et de ne pas voir notre misère et notre humiliation*".

Les informations disponibles dans la correspondance de Jelski prouvent que son départ de Guyane pour raisons de santé faisait en réalité partie d'un plan établi auparavant. Mais le choix du Pérou comme pays de destination fut le fruit d'un hasard. Jelski désirait plutôt partir en Bolivie, pays à l'époque relativement peu exploré par les naturalistes. Taczanowski le conseilla à ce sujet dans sa lettre du 10 mars 1869 : "*Si pour une quelconque raison l'expédition en Bolivie ne pouvait se réaliser, le meilleur choix est-il alors d'aller au Chili, c'est un pays calme, riche en objets zoologiques, et de plus notre compatriote Domeyko, professeur de minéralogie et directeur des mines, a de grandes relations dans ce pays, il pourra vous être très utile*".

Les lettres de Taczanowski ne sont pas les seuls documents intéressants des archives de Jelski. On trouve aussi une correspondance avec les naturalistes polonais, comme le botaniste et cytologiste Edward Strasburger (1844-1912), l'entomologiste Jan Wańkiewicz (1835-1885), cousin de Jelski et ami de ses années d'études, ou encore le médecin et botaniste Tytus Chałubiński (1820-1889), pionnier des recherches naturalistes dans les montagnes de Tatras et fondateur du musée d'histoire naturelle de Zakopane.

Signalons également une riche correspondance entre Jelski et les naturalistes français. On trouve par exemple de nombreuses lettres du malacologue français Hippolyte Crosse, de l'algologue et malacologue Alphonse Schramm, ou du pharmacien et agronome Arthur Delteil (p. ex. la lettre du 14 décembre 1864 à propos d'oiseaux). Crosse, à qui Jelski avait offert sa collection d'ostracodes de Turquie, l'aïda à chercher du travail chez les commerçants d'objets d'histoire naturelle Deyrolle et Deshayes, en lui rédigeant des lettres de recommandations. C'est Crosse qui garda les affaires de Jelski en France et tenta d'en vendre la collection de coquillages d'Orient,

et ce, “malgré la grave crise dans le commerce des objets naturalistes”. Dans sa lettre du 15 septembre 1864, Crosse informe Jelski de la bonne réception des colis contenant les coquillages de Jelski, qu’il les tient à sa disposition, qu’il déterminera et décrira les nouvelles espèces, et, suivant les instructions de Jelski, vendra les doubles. Il demande à Jelski de lui envoyer des mollusques de Guyane, en signalant que ce groupe est très peu connu, et que seules deux publications ont été consacrées à la malacofaune de cette colonie. D’ailleurs, Jelski s’était étonné de la relative pauvreté de la faune malacologique de Guyane, un sentiment partagé par Schramm (voir la lettre du 30 mars 1869). Même les récoltes considérées parfois par Jelski comme modestes avaient souvent une importance scientifique considérable. Dans sa lettre du 17 janvier 1869, Crosse dit à Jelski que le catalogue des mollusques de l’Île du Salut, malgré sa modestie, revêt une certaine importance pour la connaissance de la répartition géographique des espèces de mollusques.

Diverses lettres montrent aussi le rôle important de Jelski dans la récoltes de spécimens pour des collections naturalistes moins connues que celles des grands musées européens (voir la lettre de Taczanowski du 22 février 1865 sur les Elatérédés et les Buprestidés ou la lettre du 3 juillet 1869 au sujet des lépidoptères pour Burmeister et des orthoptères pour Saussure).

Jelski a aussi contribué à la constitution de collections botaniques. A plusieurs reprises, il est question d’envois de graines et de plantes, notamment à destination de Jerzy Aleksandrowicz (1819–1894), directeur du jardin botanique de Varsovie. Dans les lettres adressées à Jelski (par ex. celles du 4 mars 1866 ou du 27 septembre 1867), Taczanowski confirme la bonne réception du matériel arrivé par le bateau “*Jean Parmentier*”, dont une importante collection d’oiseaux et d’araignées, mais aussi, un herbier, des plantes vivantes et même des algues (lettre du 7 mars 1865). Schramm (lettre du 30 mai 1869), remerciera plus tard Jelski pour un envoi de vingt espèces d’algues. Dans sa lettre du 27 novembre 1868, Dutkiewicz, du jardin botanique de Varsovie, indique qu’il a bien reçu les orchidées (dont une vanille) et les cactus envoyés par Jelski, et propose à ce dernier de le mettre en contact avec les grandes entreprises européennes de commerce de plantes, dont Allard à Berlin et van Houtten à Gand. Il conseille aussi à Jelski de préparer un herbier avec des fleurs d’orchidées et de le vendre à Reichenbach, à Dresde. Dans la correspondance de Jelski avec les botanistes, les lettres de Strasburger sont particulièrement intéressantes. On apprend que Jelski et Strasburger ont été en contact entre le moment où ce dernier travaillait encore à Varsovie et le moment il intégra l’Université de Jena. Dans sa lettre du 24 janvier 1867, Strasburger demande à Jelski de lui envoyer des ptéridophytes

de Guyane (précisément des genres *Lycopodia*, *Hymenophylla* et *Azola*) pour ses propres recherches et pour les besoins du jardin botanique de Jena.

Enfin, on ne peut passer sous silence les lettres de famille et des personnes que Jelski a rencontrées lors de son séjour en Turquie, avant de venir en France. Celles-ci confirment sans ambiguïté l'engagement de Jelski dans le mouvement patriotique de la Pologne occupée et la nécessité de son départ urgent pour éviter l'emprisonnement et la répression russe. Dans la lettre qu'il a écrite à sa sœur le 11 juin 1865, Jelski explique, par exemple, comment il est parvenu à passer la frontière “avec les contrebandiers”!

**Les histoires naturalistes populaires
d'un séjour en Guyane française
et en partie au Pérou
(1865–1871)
Choix**

Introduction

De nombreuses années se sont écoulées depuis mon voyage en Amérique. Tant d'événements nouveaux sont venus effacer mes souvenirs les plus anciens que j'ai enfin accepté la demande de M. Baraniecki, Directeur du Musée de l'Industrie, de raconter mes souvenirs d'Amérique. Je demande à mes lectrices la plus grande indulgence.

Je ne suis pas parti en Guyane pour la décrire. Seule la curiosité a motivé mon départ. En tout premier lieu, je suis entré en contact avec M. Taczanowski. Mon objectif était d'enrichir le Cabinet d'Histoire Naturelle de Varsovie. Aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir tenu un journal pendant mon voyage. Hélas, ceci est irréversible, et ce livre est en quelque sorte la compilation de mes souvenirs et des informations puisées dans mes correspondances.

K.J.

Chapitre I

Départ de France. Madère. Arrivée à Cayenne. Place des Palmistes. Voyage sur le haut Approuague¹. Village de Guisanbourg. Terres basses et terres hautes. Construction de digues et d'écluses. M. Bar et ses découvertes entomologiques. Oiseau Sassa et plante Moucou-moucou². Route suivante. Sauts sur la rivière. Village de M. Cona. Insectes. Rencontre avec les Indiens. Poste gouvernementale.

En juillet 1865, je travaillais à Paris chez Deyrolle. J'y ai appris par la presse qu'un cargo militaire devait bientôt partir de Toulon à Cayenne. Je pris la décision d'écrire au ministre, M. Chasseloup-Laubat, pour lui demander la permission d'embarquer sur ce navire pour l'Amérique. Une semaine plus tard, Monsieur le Ministre me convoqua. Après quelques questions, il m'envoya dans un bureau pour y effectuer les formalités nécessaires à mon départ. Le fonctionnaire me demanda en quelle classe je désirais faire le voyage. Je souhaitais dépenser le moins d'argent possible, et pour cette raison, on m'attribua une cantine pour sous-officiers.

Je me suis séparé de choses qui m'appartenaient. J'ai donné les grands coquillages que j'avais trouvés en Turquie et en Asie Mineure à M. Crosse, le rédacteur du *Journal Conchyliologue*. J'ai vendu les insectes turcs à M. Deyrolle pour la somme de 100 francs. Il me donna à crédit des outils d'entomologiste. J'ai demandé à l'un de mes compatriotes d'envoyer à Varsovie les amphibiens et les araignées. C'est avec un grand regret

¹ Orthographié "Apruag" dans le texte original (probablement l'écriture phonétique polonaise).

² Dans le texte original, Jelski a utilisé diverses orthographes: Muku-muku et mukumuku.

que j'ai abandonné dans mon appartement de la glaise originaire des Dardanelles: elle contenait des carapaces de *Cypris* antédiluviens. Pour m'aider à organiser mon départ, mes compatriotes, M. Baraniecki et M. Peliksz, m'attribuèrent une aide de 150 francs.

M. Deyrolle me donna deux lettres de recommandation pour Cayenne. La première était adressée à un commerçant, M. Bujat, et l'autre à un propriétaire de plantations, M. Bar³. Il me demanda également de lui envoyer des spécimens zoologiques, du café et toutes sortes d'autres produits guyanais, qu'il lui serait possible de commercialiser en France. Il était plus particulièrement intéressé par les insectes. Il me promit 20 francs pour 100 grands coléoptères et 5 pour 50 petits que je lui rapporterais. A cette occasion, j'ai rencontré également M. Verreaux⁴, célèbre à l'époque, qui faisait commerce d'animaux empaillés. Il promit de m'acheter des peaux d'oiseaux et me communiqua ses prix. Il exigea toutefois l'exclusivité. Les fonctionnaires de police me délivrèrent un certificat d'indigence, ce qui me permit d'acheter un billet à demi tarif pour aller jusqu'à Toulon. Dans ce port, j'ai d'abord effectué les formalités nécessaires à mon départ, puis, j'ai acheté un fusil, une loupe binoculaire et plusieurs centaines de pots en verre.

Quelques jours plus tard, j'ai embarqué sur la frégate "Amazone". Ce navire amenait en Guyane plusieurs centaines de malfaiteurs, tous placés en fond de cale et solidement enfermés derrière des barreaux.

Un peu plus d'un millier d'individus s'y trouvaient. A part l'équipage et les prisonniers, un certain nombre de fonctionnaires voyageaient aussi sur ce bateau pour remplacer leurs collègues qui terminaient leur service dans la colonie. Il y avait aussi des commerçants qui, après quelques années passées en Guyane, avaient perdu la santé. Ils y retournaient la plupart du temps après avoir été soignés en Europe pendant six mois.

³ C'était un naturaliste et correspondant du Muséum national d'Histoire naturelle à Paris. Il existe un dossier sur Bar dans les archives du MnHn.

⁴ "Maison Verreaux" fut une de plus importantes entreprises de commerce d'objets naturalistes du XIXème siècle. Elles étaient en très bonnes relations avec de nombreux scientifiques polonais (voir: Piotr Daszkiewicz, *W cieniu Maison Verreaux. Paryż polskich przyrodników kolekcjonerów*. Ed. Neriton. Warszawa 1997).

Nous avons quitté le port presque à la nuit tombée. Pour rejoindre la pleine mer, nous avons emprunté la sortie de Toulon, étroite comme un lac. Les côtes espagnoles et les Baléares étaient visibles au loin. Nous sommes passés par le détroit de Gibraltar où nous avons aperçu l'Afrique. Nous avons gagné sans problème l'île de Madère. Notre frégate y resta pendant trois jours. Bien que ne faisant pas partie de l'équipage de ce navire de guerre, j'étais soumis à une discipline militaire. Le premier jour, l'officier de service me refusa la permission d'aller sur l'île. J'avais une forte envie de voir les insectes et les escargots décrits par les naturalistes anglais.

Les espèces d'insectes et d'escargots de l'île de Madère étaient souvent endémiques. On ne les trouvait nulle part ailleurs. Certaines espèces d'escargots, bien qu'elles ne fussent pas antédiluviennes, avaient déjà disparu; on ne trouvait plus que leur coquille vide. Ce jour-là, j'ai regardé au loin cette île montagneuse. J'admirais Funchal, une ville bien propre et ses arbres d'une couleur vert foncé. Le navire avait été envahi par des vendeurs de fruits et de fleurs artificielles. Ces dernières étaient faites à l'aide de plumes d'oiseaux, très colorées et très belles. Je vis pour la première fois des bananes, des fruits exotiques bien utiles. Pour des raisons économiques, je vainquis ma curiosité d'en connaître le goût. Les jeunes garçons, qui venaient nous voir sur des petites barques, donnèrent un spectacle aquatique. Une pièce de monnaie jetée dans l'eau transparente était immédiatement repêchée par les petits nageurs. Les marins, pour s'amuser, leur lançaient du pain sec le plus loin possible. Les garçons faisaient la course pour se l'approprier. La vie devait être très difficile ici sur cette île et les pauvres habitants émigraient parfois jusqu'en Guyane.

Les habitants de Madère n'étaient pas de pur sang portugais. Ils avaient le visage un peu plus large que celui des Européens et une vague ressemblance avec les Tartares. Il est probable que leur sang ait été mélangé avec celui des anciens habitants de l'île, peut-être apparentés aux Gouanches des Iles Canaries.

Le lendemain, on me donna l'autorisation d'aller sur l'île. En marchant lentement, je suis presque parvenu sur le plus haut emplacement de Madère.

J'y admirais les beaux *Fuchsia* qui grimpaient abondamment sur les murs et la végétation de l'île qui était d'une manière générale très riche. J'ai traversé une petite forêt, où, parmi des arbres qui m'étaient inconnus, j'ai reconnu un chêne liège et un pin aux aiguilles très longues et aux grands cônes. Sous les pierres, j'ai récolté de nombreux insectes et escargots. Cette même journée, c'était la kermesse. L'église était perchée au-dessus du village. Une route pavée et escarpée y conduisait. Une foule nombreuse se déplaçait vers l'église. Quelques dames voyageaient sur des litières et certaines se faisaient même transporter dans des hamacs. Les femmes, aux visages arrondis et bronzés, se montraient par les fenêtres des maisons. De temps en temps, je croisais des hommes portugais avec des vêtements courts et des bérets. Ils jouaient de la mandoline.

Non loin de l'église, j'ai aperçu un homme moustachu, habillé en *czamara*⁵. J'étais sûr qu'il était polonais. Plus tard, j'ai appris qu'il y avait effectivement un Polonais sur l'île qu'on appelait "Prince Lambert". Celui-ci y avait une propriété et il était juste en train d'aménager son jardin qui était célèbre pour sa beauté.

Au retour de la messe, certains louaient des luges poussées par des hommes. C'est ainsi qu'ils descendaient de la montagne. Dans la ville, j'avais remarqué un commerce important de canaries. Suivant l'exemple des marins, j'ai acheté un savon noir, excellent pour se laver même avec de l'eau de mer.

Le 15 août, trois jours après notre arrivée à Madère, nous avons célébré sur le navire le jour de fête de l'empereur Napoléon III. Il y eut des jeux et des tirs de canons. La vergue de la grande voile, placée très haut, était enduite de graisse. On y suspendit des poules, des chaussures et d'autres objets semblables. Il fallait beaucoup d'agilité pour ne pas glisser et tomber dans l'eau. Même s'il n'était pas facile d'atteindre les prix, il y avait beaucoup de volontaires pour participer à ces jeux. Certains se facilitaient la tâche en saupoudrant la mâture avec du sable.

⁵ Il s'agit d'un long vêtement traditionnel, à l'époque considéré en Pologne comme une sorte de costume national.

L'équipage de la frégate acheta plusieurs dizaines de bœufs. Ils étaient très beaux, petits et roux. Leur chair était très délicate et très bonne. Leur graisse était transparente, comme celle des oiseaux. On me dit que cette qualité était due à l'alimentation du bétail que l'on nourrissait avec de la canne à sucre. On monta ces animaux de la barque au navire en les tenant par les cornes. Les cornes de l'un de ces bœufs furent arrachées pendant que l'on soulevait l'animal. Du coup, ce fut le premier mangé par l'équipage.

Pendant le voyage, mes compagnons étaient principalement des sous-officiers, des gendarmes et des gardiens de prison. L'un de ces derniers, M. Petit, s'intéressait à l'histoire naturelle. Pendant ses vacances, il fréquentait le laboratoire de zoologie du Jardin de Plantes, où il avait appris à empailler les oiseaux. Il pensait utiliser ses jours libres pour faire une collection zoologique. Ses projets et nos goûts communs nous rapprochèrent. Du fait qu'il connaissait la Guyane, je lui ai posé une multitude de questions sur ce pays.

Chaque jour, les condamnés sortaient sur le pont faire une promenade pour prendre l'air; c'était nécessaire pour qu'ils conservent leur santé. L'un d'entre eux avait une jeune hirondelle. Il lui était facile de l'élever, car les mouches ne manquaient pas sur le navire. Elle était très apprivoisée.

Tous les dimanches, avant la messe, les marins se mettaient en rangs et soulevaient leurs manches pour passer l'examen médical. On vérifiait ainsi qu'ils n'avaient pas de maladie de peau. Ce type de maladie, causée par un petit arachnide, n'était pas rare chez les marins français. La messe était célébrée sur le pont et tout l'équipage y participait tous les dimanches.

Comme le médecin, le commissaire du navire réunissait l'équipage chaque semaine. Il distribuait aux marins du tabac pour fumer et chiquer. Je n'ai jamais rencontré de marin n'utilisant pas le tabac sous une forme ou sous une autre. Le tabac à chiquer était distribué en tablettes. Il avait un goût doux et ses utilisateurs crachaient beaucoup. Fumer était uniquement permis sur le pont. Un petit tonneau en cuivre était suspendu: duquel sortait un gros fil servant à allumer les pipes.

Sur le navire, je n'avais pas de coin qui m'était spécialement réservé. J'avais donc demandé à l'un des passagers de garder mon fusil. J'eus du mal à mémoriser son visage et je fus inquiet de ne pas le voir pendant les jours qui suivirent. Mais, heureusement, je l'ai rencontré à nouveau par la suite. Je dormais dans un hamac suspendu au plafond à l'aide de crochets fixés dans le bois. Mais un jour, quelqu'un prit ma place, ce qui m'obligea à dormir par terre. Ce n'était pas moins confortable, sauf quand le navire tanguait fortement.

Le clairon nous réveillait à 5 heures du matin. Le navire était très propre. Les ponts et le sol étaient lavés et brossés tous les jours. Il était strictement interdit de cracher par terre. On pouvait donc s'allonger sur le sol sans craindre de salir ses vêtements. Mais quand le soleil était fort, le goudron noir, qui servait de joint entre les dalles, sortait du sol. Il se collait alors partout et ainsi on salissait le navire tout entier.

La nourriture était parfois bonne, parfois médiocre. La qualité des repas dépendait de la viande, fraîche ou en conserves, que l'on nous servait. La viande de bœuf de Madère était un vrai régal. Nous mangions souvent des haricots de couleur rouge, très nourrissants. Le café, servi le matin dans un seau, n'avait rien en commun avec le vrai café, sauf le nom. Le pain sec était parfois pourri par des larves du charançon du blé *Calandria granaria*⁶.

Un jour, on mit mon camarade Petit au cachot parce qu'il avait commis une petite faute. Je descendis le voir dans la cale; il y avait un grand réservoir d'eau distillée; c'est cette eau que nous buvions. Seuls les passagers de première classe avaient droit à de l'eau de source en provenance de l'île de Madère.

Un accident se produisit pendant le voyage: un marin tomba du mât dans la cheminée de la machine à vapeur. A ce moment, par chance, la cheminée était froide. Mais la victime mourut quelques jours plus tard à la suite d'entorses. Pendant tout le mois, il n'y eut pas une tempête, mais parfois, les vagues étaient très fortes. Nous fermions alors les fenêtres avec des volets très lourdes, particulièrement dans les étages inférieurs du navire. Nous faisions de même toutes les nuits, même quand la mer était

⁶ Le nom scientifique actuel est *Sitophilus granarius*.

calme. Pendant quelques jours, il y eut un grand calme, il n'y avait plus la moindre vague. Le navire était immobile et les ordures jetées par-dessus bord stagnaient autour. Curieusement, c'est précisément pendant ces jours de grand calme que le bateau tanguait le plus. L'extrémité des mâts faisaient des arcs dans le ciel; on entendait le bruit des chaînes et le grincement du bois. Le capitaine décida alors de mettre en route les chaudières et nous partîmes à pleine vapeur à la rencontre du vent.

Ainsi, après trente jours de voyage, sans plus de péripéties et sans avoir le mal de mer, j'aperçus le continent américain. Tout d'abord nous cherchâmes à voir une énorme roche, appelée "le Grand Connétable". En approchant de ce point de repère, nous aperçûmes la terre ferme de Guyane sous forme d'une longue ceinture foncée: c'était une forêt interminable. Nous étions encore éloignés de plusieurs lieux de la terre quand nous vîmes un petit bateau. C'était un navigateur; il s'approcha de nous. Il habitait sur une petite île appelée "Ilet le Père". Il recevait des informations sur les navires, les attendait et partait à leur rencontre. Ensuite il les guidait et les aidait à passer les caps difficiles en évitant les bancs de sables. Nous nous dirigeâmes ainsi vers le nord. Après quelques heures nous arrivâmes aux trois îles, connues sous le nom d'"Iles du Salut". Le bateau "*Amazon*" devait rester ici environ une semaine. Nous y laissâmes les condamnés ainsi que plusieurs colis adressés à l'administration de ces îles. Les autres voyageurs embarquèrent sur un petit bateau à vapeur nommé "Abeille". En quelques heures, ce dernier nous amena à Cayenne.

J'ai laissé mes bagages à la douane. Le colis le plus lourd contenait divers pots que j'avais achetés à Toulon. Ils furent libres de taxes, car ils étaient destinés à mon propre usage et non à la vente. On m'indiqua une chambre à louer où je pus installer mes bagages. Je la partageais avec un voyageur qui était venu tenter sa chance en Guyane. Je défis mes bagages et je me suis changé. En début de soirée, j'ai visité la ville.

La population de Cayenne comptait quelques milliers d'habitants. La ville s'étendait le long de la côte, à l'embouchure d'une rivière appelée simplement "la rivière de Cayenne". Les casernes, le palais du gouverneur et

l'hôpital se trouvaient sur les rochers au bord de la mer. Les autres bâtiments étaient construits à une certaine distance de la côte. Les maisons en bois étaient basses ou à un étage. Les rues étaient assez étroites. Elles se croisaient à angle droit. Les ruelles étaient un peu convexes. Leur surface était couverte de gravier roux. Il n'y avait presque pas de chevaux ni de véhicules. Il était donc facile de maintenir les rues propres et en bon état. Elles avaient de chaque côté une sorte de canal peu profond, qui servait à l'évacuation de l'eau de pluie. En face de chaque maison, il y avait un petit pont qui se dressait au-dessus de ces canaux. Les maisons étaient blanches, souvent avec une terrasse protégée de la pluie par une grande avancée du toit, et elles possédaient des jalousies à la place des vitres.

Pendant la visite de la ville, je découvris une très belle place appelée "la place des Palmistes". Elle était couverte d'herbe. Elle était limitée par quatre rues et avait une forme carrée. Cette place était aussi grande que le marché de Cracovie. Des rangs de palmiers *Oreodoxa regia*⁷ y étaient plantés. Ces arbres étaient si épais qu'un homme ne pouvait pas en faire le tour avec ses bras. Ils devaient mesurer environ 25 m de hauteur. Leurs couronnes, composées de grandes feuilles, faisaient de l'ombre. Presque tous ces palmiers possédaient une vieille feuille morte. En tombant, celle-ci pouvait tuer un homme. Heureusement, elle faisait beaucoup de bruit en se séparant de l'arbre. Ainsi, les hommes étaient prévenus du danger de chute de ces feuilles. La plus jeune feuille se dressait sur l'apex de la couronne, un peu comme une longue perche verte. Au-dessus de la couronne, on voyait une lourde grappe de fruits, ressemblant à des cerises noires. Un peu plus haut, une autre grappe, plus jeune, était dans une enveloppe. Ces arbres étaient hauts et étroits, comme des colonnes. Ils n'avaient pas d'écorce. La partie extérieure du tronc était si dure qu'il était presque impossible d'abattre l'arbre à la hache. Mais cette dureté caractérisait seulement les premiers centimètres, car à l'intérieur, le bois était mou, spongieux. Il était comme tissé par des filaments très durs. Cet arbre pourrissait très vite dès lors qu'il

⁷ Le nom scientifique actuel est *Roystonea regia*.

était abattu. Seule la partie extérieure, qui était dure comme de l'os, formée de ces vergues, résistait longtemps à la destruction.

Les grands vautours noirs *Cathartes*⁸ choisissaient pour se reposer certains de ces palmiers. Ils étaient de la taille d'un coq avec une tête nue, couverte par une peau noire et ridée. Les Français nommaient ces oiseaux *Corbeaux*. Pourtant, ils ressemblaient plus à des dindes. Ces oiseaux portaient aussi le nom indigène *d'Urubu*. Ils n'avaient pas peur de l'homme. Dans les villes tropicales, ils sont très utiles, car ils jouent un rôle sanitaire de nettoyeurs. En effet, ces oiseaux se nourrissent principalement de restes d'animaux en état de décomposition et ils se caractérisent par une forte odeur de musc.

La place était ornée de plusieurs centaines de palmiers. Elle était reliée à une autre place, plus petite et située devant le palais du gouverneur. Trois fois par semaine, à cet endroit, un orchestre militaire jouait de la musique sous un manguier. La promenade des habitants de Cayenne était ainsi égayée. Sous un autre grand manguier, il y avait une cabane où chaque dimanche on jouait un spectacle de guignols qui faisait la joie de la population.

Pendant les premiers jours, grâce à la gentillesse de M. Petit, j'ai pris mes repas dans la *caserne des surveillants*⁹. J'y ai appris qu'un de mes compatriotes, M. Bagsiński, vivait à Cayenne: je l'ai trouvé rapidement et lui ai parlé en polonais, mais il ne m'a pas compris, car il était né en France. Néanmoins, il m'a accueilli très chaleureusement et m'a invité chez lui. Il travaillait au cabinet du directeur des affaires intérieures. Il me fit connaître son supérieur, M. Quintrie, ainsi que le médecin en chef, M. le Dr Rioux de Kerangal, un homme très bien. M. Quintrie me présenta à un archevêque, Mgr Dossat, qui me prépara une lettre de commandation pour M. le colonel Charrière, directeur de la compagnie minière exploitant l'or au bord de la rivière Approuague. Je devais y aller à la première occasion.

Je cherchais un travail stable mais je ne négligeais pas mes occupations préférées. Je faisais des excursions dans les environs de la ville pour chasser

⁸ Le nom scientifique actuel est *Coragyps atratus*.

⁹ Ecrit en français dans le texte original.

les oiseaux, récolter des insectes et autres curiosités [de la nature]. Un jour, j'ai rencontré chez M. Petit un Métis qui me montra comment les indigènes préparaient les peaux d'oiseaux. Il faut savoir que le commerce de peaux d'oiseaux était très important en Guyane. Dans les collections européennes, les oiseaux originaires de Cayenne étaient beaucoup plus répandus que ceux provenant d'autres pays. Il n'y avait d'autre endroit où l'on préparait aussi bien les peaux d'oiseaux qu'ici. Avec une grande curiosité, j'avais regardé faire un préparateur local: il travaillait mieux et plus vite que nous, les taxidermistes européens. J'ai appris cette méthode de Cayenne, et l'ai même améliorée plus tard.

Le matin du 2 septembre 1865, je suis monté sur une belle goélette qui avait pour destination l'Approuague. Sur ce bateau, il y avait déjà plein de paquets et de paniers avec de la nourriture. Un jeune garçon de Madère nettoyait le fusil de son maître, nous commençâmes à parler. J'appris ainsi qu'un certain M. Delteil, le pharmacien de la marine, voyageait vers l'Approuague avec son beau-père, M. Cony. Pendant le voyage, je fis la connaissance de ces deux Messieurs: ils furent très aimables avec moi.

Grâce à un bon vent, notre petit bateau progressa très rapidement. Nous vîmes les îles vertes: l'Îlet la Mère, l'Îlet le Père et les Deux Mamelles¹⁰. A l'embouchure de la rivière Mahury, nous aperçûmes une colline, la "Montagne du Diamant". De loin, elle ressemblait à une pyramide carrée. Ensuite, nous ne vîmes plus que des plaines recouvertes de forêts.

Le soir, nous entrâmes dans l'embouchure de l'Approuague. Nous pouvions à peine voir ses rives. Le capitaine avait peur d'échouer sur le haut-fond. Il jeta donc l'ancre à cet endroit. Nous étions en train de nous coucher quand soudainement nous entendîmes un horrible bruit. Il semblait être plus fort qu'un rugissement de lion. J'ai cru que c'était un jaguar. Mais ce cri était bien connu de mes camarades; ils m'expliquèrent que c'était le singe roux hurleur qui criait ainsi pendant la nuit.

A l'aube, nous levâmes l'ancre; la rivière Approuague était très large à cet endroit; l'eau était trouble. Les côtes étaient marécageuses, couvertes

¹⁰ Orthographié "Mammelles" dans le texte original.

soit par des grandes herbes, soit par des arbres. Le village de Guisanbourg se dressait sur la rive droite. Il se composait d'une dizaine de maisons en bois et d'une modeste église. Le village fut nommé ainsi en l'honneur de l'ingénieur Guisan. Il était le premier, en Guyane française, à avoir introduit une méthode hollandaise de culture des terres marécageuses. Nous vîmes quelques cocotiers et arbustes. Une place, un peu nettoyée qu'on appelait ici *dégrad*¹¹, servait d'embarcadère. Un petit sentier menait vers une maison à un étage, elle appartenait au prêtre, absent à ce moment. Les autres maisons appartenaient aux habitants, noirs ou métis. Elles étaient entourées d'une végétation dense. Sur les arbres autour des maisons, j'aperçus de nombreux *Cacicus*¹² (en français, Cul jaune), des oiseaux très bavards de la taille d'une grive, noirs et jaunes avec des yeux bleus. Leurs nids étaient suspendus sur les branches.

J'appris que le colonel Charrière n'était pas là, car il venait juste de partir à Cayenne. J'ai donc accepté l'invitation de messieurs Cony et Delteil à les accompagner dans leur trajet vers le haut de la rivière. Le voyage devait durer deux semaines. La rencontre avec le directeur de la compagnie et le règlement de mes affaires devaient donc attendre mon retour. M. Cony partait pour récupérer un héritage. En effet, son frère avait été assassiné par des malfaiteurs inconnus et il laissait comme héritage des équipements pour laver l'or dans un ruisseau et une plantation de manioc qui servait à nourrir les ouvriers. M. Delteil avait quant à lui pris congés pour accompagner son beau-père et pour connaître l'intérieur du pays.

Je ne me souviens plus si j'avais déjà commencé à récolter des insectes, abondants dans les environs, si j'avais admiré la formidable flore poussant sous ce climat chaud et humide ou si j'avais regardé les nombreux culs jaunes. Mais je me souviens avoir assisté à une scène amusante: un Africain en uniforme avait tapé sur un tambour et ensuite lu un arrêté administratif;

¹¹ Orthographié "dégras" dans le texte original.

¹² Orthographié "Cassicus" dans le texte original.

il n'y avait comme public que des *oiseaux diables*¹³, mais c'était suffisant pour que personne n'eût pu dire ensuite qu'il ignorait la loi.

L'après midi, je suis passé en barque de l'autre côté de la rivière et suis allé sur la plantation de M. Bar, le naturaliste à qui je devais donner la lettre de recommandation de M. Deyrolle. Il m'a fallu une heure pour traverser la rivière. Ensuite, j'ai pris les escaliers pour monter sur un dégrad marécageux. Le sentier, construit de pierres et de dalles, conduisait à la maison des propriétaires. Cette maison était en bois. Elle avait un étage et était spacieuse. Dans cette région, le bois noircissait rapidement: les maisons avaient donc l'air d'être noires. Les bois les plus résistants – wacapou¹⁴, balata, coupi¹⁵, wapa¹⁶ – servaient de matériel de construction. De larges avancées du toit permettaient de protéger les murs de la pluie. Pour cette raison, ici, les maisons duraient longtemps, comme si elles avaient été faites de pierres.

Pour décrire la plantation de M. Bar, je dois donner quelques informations générales sur la terre et sur les cultures guyanaises. Du côté de la mer, la Guyane est entourée par une ceinture de terre basse. L'eau l'inonde pendant la marée haute. Cette dernière monte et arrête l'eau dans les rivières. Plus on va vers l'intérieur, moins on sent l'influence de la marée haute. Dans les environs de la côte, l'eau des rivières, dont le niveau monte avec la marée, inonde périodiquement les terres voisines. Ce phénomène d'inondation s'est produit à deux reprises pendant 24h. On appelle ces terres inondées "terres basses". Les terres qui ne sont pas périodiquement inondées sont appelées "terres hautes". Les plaines côtières, inondées par l'eau salée, sont couvertes par la forêt de *Rhizophora* (*Palétuviers*¹⁷). Ce nom vient du fait que cette plante forme des racines depuis son tronc et même à partir de ses branches. Autrefois, ces terres côtières situées dans les

¹³ Ecrit en français dans le texte original.

¹⁴ Orthographié "Uakapul" dans le texte original.

¹⁵ Orthographié "Kupé" dans le texte original.

¹⁶ Orthographié "Uapa" dans le texte original.

¹⁷ Ecrit en français dans le texte original.

environs de Cayenne étaient cultivées (l'habitation Leblond). Avec la fin de l'esclavage, la majorité de ces plantations fut abandonnée. Aujourd'hui on cultive uniquement les plantations aux bords des rivières, où les terres sont inondées par l'eau douce.

L'installation d'une plantation sur les terres basses exige que cette terre soit entourée par un canal et une digue. Cette digue doit être suffisamment forte pour supporter une pression extérieure. Elle doit être faite d'argile pure pour ne laisser passer aucune goutte d'eau. La terre utilisée pour faire le réservoir n'est jamais posée directement sur la surface. Cette terre provient du creusement du canal. Mais sur la surface on trouve des branches et des débris de plantes. On creuse donc d'abord un fossé d'un mètre de largeur et suffisamment profond pour arriver jusqu'à la couche d'argile pure. Ensuite, on sonde ce canal avec un bâton pour trouver les troncs ou les racines. Ce fossé s'appelle "le noyau". Pour construire le réservoir, on utilise le sol venant du fond du canal, libre de débris végétaux. Le réservoir construit de cette manière est fort et ne laisse pas passer l'eau.

Deux canaux latéraux étaient équipés d'un coffrage en bois à la jonction de la rivière et du canal. Ces coffrages étaient ouverts des deux côtés comme de grands tuyaux carrés, obliques en avant, et munis de portes. L'eau des canaux ouvrait les portes et coulait librement dans la rivière. Mais pendant la marée haute, l'eau de la rivière fermait ses portes et ne pouvait pas pénétrer dans les canaux. Ainsi la plantation restait sèche malgré ses environs marécageux. Elle était également parcourue par plusieurs petits canaux: ils servaient à accroître l'assèchement et au transport des produits dans de petites barques. Il y avait aussi des sentiers avec des ponts au-dessus des canaux.

La canne à sucre pouvait être très belle également sur les terres hautes, mais elle y poussait rarement aussi abondamment que sur les terres basses. Ici, la canne poussait si haute qu'elle pouvait facilement cacher un cavalier.

J'étais particulièrement intéressé par les insectes récoltés par M. Bar. Les boîtes avec les insectes étaient rangées dans un énorme coffre étanche. On y gardait une place pour y mettre un rond de fourneau pour assécher

l'air. Dans ce climat humide, les insectes se couvraient facilement de moisissures.

Malgré le fait que la collecte de spécimens avait commencé en Guyane il y a bien longtemps, M. Bar avait réussi à découvrir de nombreuses nouvelles espèces de papillons. Il avait décrit également un lépidoptère dont les chenilles mènent une vie sociale dans l'eau. Pendant la métamorphose, elles construisent un cocon commun. Parmi les autres étonnantes découvertes de M. Bar, je peux citer un papillon parasite vivant dans les poils des paresseux (*Bradypus*). M. Bar cherchait parmi les déportés un dessinateur capable de l'aider à préparer les illustrations pour son ouvrage sur les lépidoptères: il trouva un ancien faux monnayeur.

Après avoir discuté tout en regardant des insectes, nous dînâmes. C'est juste à ce moment-là que j'aperçus sur le plafond une grande quantité de guêpes. Elles entraient et sortaient librement sans faire de mal aux humains. Par ailleurs, il aurait été impossible de les empêcher d'entrer, car ici tout le monde laissait les fenêtres ouvertes. Le dîner était typique de la campagne guyanaise: il n'y avait ni beurre ni viande fraîche, mais on servait beaucoup de poissons, de fruits et divers plats de bananes mûres et immatures.

Le soir, à la lumière d'une bougie, M. Bar m'apprit une technique très imparfaite pour capturer les insectes. Il attrapait les papillons à la main et les jetait ensuite sur la table en les tuant. Autrement, le papillon s'échappait avant qu'il eût le temps de prendre un filet. Les papillons tués ainsi sont moins endommagés que lorsqu'on les tient longtemps dans la main. Le lendemain, on mit à ma disposition une barque avec un jeune garçon africain pour assurer mon retour à Guisanbourg¹⁸. Comme je devais faire un voyage inattendu dans l'intérieur du pays, M. Bar m'offrit deux boîtes qui me furent très utiles pour la conservation des insectes récoltés sur la route.

Un matin nuageux, en arrivant à Guisanbourg³³, j'aperçus un grand oiseau dans les arbustes au bord de la rivière. Il ressemblait à un faisan huppé. Il sautait maladroitement sur les branches. J'étais étonné qu'il se

¹⁸ Orthographié "Guizanbourg" dans le texte original.

laissa approcher si facilement. J'ai demandé au garçon s'il était apprivoisé, mais je n'ai pas compris sa réponse. A l'époque, je ne maîtrisais pas encore le dialecte des Créoles. J'ai abattu l'oiseau et je l'ai emmené à la maison pour en connaître l'espèce. Mais tout le monde commença à rire en me taquinant. On m'expliqua que j'avais chassé un oiseau méprisé en Guyane, appelé "Sassa" (*Opisthocomus cristatus*¹⁹). Sa forme ressemble à celle d'une femelle de dinde, mais il est beaucoup plus petit. Il a sur la tête une huppe formée de quelques plumes. Sa couleur est rousse avec des taches grises. C'est un oiseau lent, peu sauvage. Son cri ressemble au nom que les indigènes lui donnent [Sassa]. Il mérite une attention particulière en raison de son alimentation, car il se nourrit exclusivement de feuilles de la plante Moucou-moucou (*Caladium arboreum* de la famille des *Aroideae*²⁰), qui pousse abondamment sur les bords marécageux des rivières guyanaises. C'est une nourriture vraiment étrange pour un oiseau. Son squelette et son tube digestif ont des qualités bien particulières. Les feuilles de Moucou-moucou ramollies dans l'estomac, exalent une odeur répugnante. Je suppose que c'est à cause de cette odeur que l'oiseau n'est pas comestible. La forte odeur de musc de cet oiseau est probablement due à sa nourriture. Les nids sont très simples et placés sur les branches des arbustes au bord de la rivière. Les œufs, deux ou trois par couvée, sont blancs avec des taches rousses. A l'extérieur et à l'intérieur, les œufs ont la même odeur que l'oiseau. Les poussins, maladroits, utilisent leurs ailes pour grimper; ils se servent en particulier d'une griffe qu'ils ont à l'emplacement correspondant au doigt majeur. Ces oiseaux sont paresseux et incapables de voler. Ils se tiennent en groupes, de quelques individus jusqu'à une dizaine. Si on tue l'un d'entre eux, les autres du groupe ne se sauvent pas; c'est tout juste s'ils sautent sur une branche voisine.

Dans les arbustes voisins, j'ai tué encore quelques oiseaux communs, dont l'"Oiseau diable" (*Crotophaga*), de couleur noire. Sa forme fait penser

¹⁹ Le nom scientifique actuel est *Opisthocomus hoazin*.

²⁰ Aujourd'hui, le genre *Caladium* est classé dans la famille des *Araceae*; le nom scientifique actuel de Moucou-moucou est *Montrichardia arborescens*.

à une pie bavarde, mais son bec est comprimé latéralement et il a quatre doigts, dont deux dirigés vers l'avant et deux dirigés vers l'arrière, en alternance. On m'a raconté qu'il arrive que des femelles de cette espèce pondent leurs oeufs dans le même nid.

Le troisième jour nous avons embarqué sur une barque, faite d'un morceau de bois. Une dizaine d'Africains ramaient avec des rames en forme de bêche. Nous avons pris place à l'arrière de la barque, sous un baldaquin de branches nous protégeant de la chaleur.

Nous avons navigué le long des berges couvertes par les arbustes Moucou-moucou. Des hérons blancs ont fui à notre approche. Nous sommes passés à côté de "Jamaïque", une plantation de cannes à sucre appartenant à la compagnie minière exploitant l'or. A midi, nous avons été chaleureusement accueillis par les amis de nos hôtes. Une heure plus tard, nous avons poursuivi notre route en naviguant jusqu'en début de soirée. Nous avons passé la nuit chez un métis; celui-ci nous laissa gentiment sa pièce principale; il y avait assez de crochets pour suspendre les hamacs. Nous étions pressés d'allonger nos corps, restés serrés pendant les longues heures de voyage.

Le jour suivant, après une tasse de café noir, nous avons repris nos places dans la barque; il faisait beau. L'eau n'était plus trouble, car nous avions quitté la partie basse de la rivière, là où les berges sont marécageuses. Dans les *terres hautes*²¹, le fond de la rivière est constitué de gravier. Les berges sont sèches et couvertes d'une interminable forêt. On ne peut pas pénétrer du regard cette forêt, car les berges sont couvertes de denses arbustes et des lianes grimpent sur les arbres, on voit juste un mur vert des deux côtés de la rivière. Ce mur est toutefois interrompu au niveau des débarcadères et aux endroits où les animaux sauvages viennent s'abreuver. Les paysages sont particulièrement beaux dans les méandres de la rivière.

A midi, nous avons atteint des chutes d'eau. Toutes les rivières de Guyane en possèdent. Lorsqu'il y a des blocs de granit en travers de la rivière, l'eau passe parmi ces rochers avec une grande force en faisant un

²¹ Ecrit en français dans le texte d'origine.

énorme bruit. Les Français appellent “sauts²²” de tels endroits lorsque l'eau est profonde et la chute assez grande. A l'inverse, ils parlent de “rapides²³” lorsque la rivière est peu profonde et que l'eau s'écoule largement, mais rapidement, parmi de nombreux rochers. Sur les rivières de Guyane, les chutes d'eau sont plutôt des “sauts” près de l'embouchure, et plus loin, sur le haut des rivières, principalement des “rapides”.

La première chute d'eau que nous avons rencontrée porte le nom de “Saut Tourépe”. C'était la plus courte mais aussi la plus dangereuse et la plus difficile à passer. De nombreuses barques ont chaviré à cet endroit et plusieurs personnes se sont noyées. Nos rameurs s'étaient entièrement déshabillés. Puis en ramant très rapidement, nous approchâmes le passage jugé le plus commode. Nous avons presque réussi à passer l'obstacle en ramant de toute notre énergie, mais nous avons manqué de forces et le courant parvint à nous repousser. Nous décidâmes alors de nous reposer et d'attendre que le niveau de l'eau monte davantage. Nous avons ensuite pu traverser la chute.

Un peu plus tard, nous avons dû traverser un secteur difficile “le Grand Maparou”. C'est un ensemble de rochers et de pierres étalés sur une distance de quelques kilomètres. L'eau coule très rapidement par d'étroits passages. Les rameurs poussaient parfois les barques avec leurs rames et parfois les tiraient avec des cordes. Nous sautions d'une pierre à l'autre de sorte que nous pouvions traverser de longues distances sans nous mouiller les pieds. J'ai cherché des escargots fluviatiles sur les pierres, principalement des *Melania*. Il s'agissait principalement des *Melania*. J'ai aussi trouvé quelques *Ampullaria* ressemblant à nos *Paludina*, mais un peu plus grandes. Je n'ai pas vu d'*Unio*, si communs dans nos eaux. Il me semble que certaines plantes sont typiques des sauts et je me rappelle en particulier d'une *Loasa* avec de grandes feuilles piquantes et avec de belles fleurs rouges. A la tombée de la nuit, nous traversâmes enfin le Grand Maparou. Les rameurs crièrent de joie comme pour fêter la traversée de ce passage difficile.

²² Ecrit en français dans le texte d'origine.

²³ Ecrit en français dans le texte d'origine.

Nous nous sommes arrêtés pour la nuit dans un lieu autrefois déjà utilisé par des voyageurs. Nous avons sorti de la barque l'équipement le plus nécessaire. Nous avons fait un feu pour chauffer la nourriture, des conserves principalement. Malgré la fatigue d'une dure journée de travail, les rameurs parlèrent longtemps et rigolèrent après leur dîner, du poisson séché et du couac²⁴. Avant de m'endormir, j'ai observé les insectes attirés par la lumière sur le drap étendu à côté du feu et j'écoutais en même temps les voix de la forêt. Dans le silence de la nuit, ces voix étaient dominées par un cri horrible d'un singe hurleur (*Mycetes*).

D'habitude le singe hurleur crie tout seul et ensuite, d'autres l'accompagnent. Leur bruit rompt le silence de la forêt. Ce bruit me rappelle le cri d'automne du cerf que j'ai entendu plus tard à Krzeszowice²⁵. Mais le cri d'un hurleur est plus long et s'entend plus loin que celui du cerf. Parfois, j'entendais un marail (*Penelope*²⁶), un oiseau ressemblant à un faisan, ou encore un petit singe nocturne (*Nyctipithecus*). Une autre fois, j'entendis un cri de panique, probablement dû à un rapace venant de capturer un oiseau ou un quadrupède.

Le troisième jour, nous avons traversé des chutes d'eau: Le Petit Maparù, Altanaz, Jakoné. Parfois, on enlevait la charge pour éviter que la barque ne s'enfonce, les bagages étaient alors transportés à dos d'homme. Les Africains ramaient très fortement. Ils étaient pratiquement nus, juste habillés avec un pagne appelé *calimbet*. Leurs corps étaient couverts de sueur et ils chantaient en créole. Leurs chansons étaient bruyantes et provoquaient souvent des éclats de rire. Elles se caractérisent par le fait qu'après une dizaine de mots récités, il y a toujours une note prolongée. Chanter les aidait à ramer; les rames étaient courtes et larges. Ils étaient très habiles avec leurs rames. Ils savaient, par exemple, frapper l'eau qui ensuite moussait et clapotait. Ou au contraire, ils ramaient si silencieusement qu'on n'entendait aucun bruit. Ou

²⁴ Il s'agit d'un plat à base de farine de manioc.

²⁵ Il s'agit d'une ville polonaise située à environ 25 km à l'ouest de Cracovie.

²⁶ Le nom correct est Pénélope marail.

encore, ils commençaient à ramer si rapidement que les barques avançaient deux fois plus vite qu'à l'accoutumée.

Mes hôtes discutaient, lisaient les journaux ou dormaient sous le baldaquin. M. Delteil notait avec un crayon certains détails. Il nomma ces îlots qui n'avaient pas encore de nom. Une de ces îles fut nommée *Ilet papillon*, en raison de la présence d'un grand nombre de lépidoptères. J'ai attrapé des insectes avec mon filet. Parfois, il nous arrivait de rencontrer un grand nombre de libellules rouges.

Quelques fois également, après avoir passé des lieux étroits avec un courant rapide, nous sortions sur des étendues d'eaux larges et calmes comme un lac. Dans l'un de ces charmants lieux, nous avons aperçu deux barques occupées par des Indiens. Ils naviguaient très doucement en se laissant porter par le courant. Dans la première barque, un Indien se tenait debout avec un arc. Il cherchait des poissons dans l'eau, très claire. Dans la deuxième barque une femme indienne tenait dans ses bras un bébé. Elle le protégeait du soleil en le cachant avec une grande feuille.

Le quatrième jour, nous avons passé les chutes Ajkupaj, le Petit et le Grand Zapini. Nous sommes arrivés dans le village où habitait autrefois le frère de M. Cony, *commandant du quartier d'Approuague*²⁷. Une hutte se trouvait à quelques dizaines de pas de l'eau: elle était couverte de feuilles de palmiers et ses murs étaient construits avec plusieurs grands troncs enfoncés dans la terre. Les vides entre les troncs étaient remplis d'argile. La pièce intérieure, la plus grande et la plus lumineuse, avait une table. Elle servait à la fois de salle à manger et de salon. Quatre autres pièces, plus petites et plus sombres, servaient soit de dortoir soit d'entrepôts. Un grand four à pain se trouvait derrière la pièce principale. On faisait du pain lorsqu'il y avait une abondance de farine ou de viande et quand on tuait beaucoup de gibier.

Les ouvriers et les coursiers avaient un autre abri. Des orangers, des papayers et des bananiers poussaient devant les huttes. Autrefois, il y avait ici une plantation de manioc, mais elle fut déplacée à quelques heures de la route plus loin, au bord de la rivière Arataye, un affluent de l'*Approuague*.

²⁷ Ecrit en français dans le texte original.

J'ai passé ces quelques jours à préparer des peaux d'oiseaux et à récolter des insectes. J'en ai trouvé en abondance dans la sombre forêt vierge, dans les arbustes au bord de la rivière ou à la limite de la forêt, ou encore dans un champ de manioc abandonné.

Il y avait beaucoup de papillons. Les plus nombreux étaient probablement les *Heliconius* de couleur brune, jaune, noire et blanche, avec des ailes étroites et allongées. Des groupes de papillons volaient au-dessus des arbustes. Parmi les criquets, il y avait une espèce si semblable à une feuille que je n'arrivais à la voir que lorsqu'elle était en mouvement. Un coléoptère *Phaneus* rouge, de la couleur du rubis, était commun. Cet insecte creusait de profondes galeries au-dessous des restes en état de décomposition. Je me souviens bien aussi d'un bourdon jaune qui m'avait piqué très douloureusement au doigt. Dans la forêt, nous rencontrions aussi souvent des nids de guêpes suspendus à des branches. Les nids de guêpes blanches retenaient particulièrement mon attention: ils étaient de la taille d'une petite assiette et composés d'une seule couche de cellules, le trou de sortie dirrigé vers le bas.

J'ai également observé des Indiens sauvages, car quelques membres d'une tribu Galibi étaient venus au village. Ils attendaient des cadeaux de la part des nouveaux venus. Ces Indiens avaient de longs cheveux noirs; ils se promenaient presque nus, un pagne constituant leur unique vêtement. Leur apparence et leur équipement étaient en accord parfait avec leur mode de vie, celui de chasseurs de la forêt. La couleur de leur peau était celle du cuivre; elle contrastait si peu avec la couleur de la forêt qu'une fois, j'ai failli toucher l'un d'entre eux parce que je ne l'avais pas vu. Leur comportement était très calme, ce qui contrastait beaucoup avec le comportement bruyant des Africains.

Je suis allé à la chasse en compagnie de quelques Indiens et d'un garçon de Madère. L'homme civilisé marche lentement dans la forêt: il regarde et observe. L'indien marche très rapidement; il a les sens très développés et il repère également, avec une grande facilité, les objets de petites tailles. Plus tard, j'ai eu la preuve à plusieurs reprises de l'extraordinaire capacité

visuelle des Indiens. Pour cette raison, leur compagnie, si instructive, était néanmoins très fatigante, car je consacrais toute mon attention et toutes mes forces juste pour pouvoir les suivre dans la forêt. Parfois ils s'arrêtaient, regardaient en hauteur et dessinaient avec leurs mains des lignes dans l'air; ils regardaient probablement le soleil pour déterminer la direction à prendre. Parfois ils cassaient des branches de jeunes arbres, très fréquents dans cette partie de la forêt, afin de retrouver la route du retour.

Pendant cette chasse, j'ai aperçu au loin un grand singe, perché très haut. Ce jour-là, nous n'avons rien chassé. Une autre fois, les Indiens partirent chasser sans moi: ils tuèrent un grand singe *Cebus capucinus* et un autre animal nommé "tayra"²⁸ (*Galictis barbara*). Ce dernier était noir, de la taille d'une fouine. Les Indiens rôtièrent le singe au feu et m'offrirent la tayra pour la peau.

Après un voyage d'une semaine, je suis revenu avec mes hôtes à Guisanbourg²⁹, content de connaître l'intérieur de la Guyane. Nous amenâmes avec nous une famille d'Indiens: M. Cony les avait convaincus de déménager au bord de la rivière *la Comté* où il avait des propriétés, car il désirait avoir un bon tireur. Le voyage du retour, en bas de la rivière, n'a duré que deux jours. Nous n'avons pas eu à descendre de la barque lors du passage des sauts. M. Cony tenait personnellement le gouvernail; il avait choisi les meilleurs rameurs. Lorsque nous approchions lentement des chutes; un Indien regardait les flots et montrait du doigt le meilleur passage. On pourrait penser qu'avec le courant, il est possible de naviguer sans rames. Mais au contraire, plus le courant est fort, plus les rameurs sont sollicités pour ne pas perdre le contrôle de la pirogue et risquer de s'écraser.

Pendant le voyage, M. Cony et M. Delteil ont manifesté envers moi beaucoup de gentillesse; ils réfléchissaient à mon avenir; M. Delteil me dit: *"Il faut que vous sachiez que le directeur de la compagnie de l'Approuague est un homme très dur avec ses subordonnés. Personne ne peut travailler longtemps avec lui. J'ai un conseil à vous donner: le poste d'élève pharmacien*

²⁸ Orthographié "aira" dans le texte original.

²⁹ Orthographié "Guizanbourg" dans le texte original.

est actuellement à prendre à l'hôpital de Cayenne. Le salaire est de 1000 francs. Je suis en très bons termes avec le médecin en chef et avec le gouverneur. Je vais leur parler de vous. Si vous êtes d'accord, vous recevrez très rapidement votre nomination". J'ai accepté avec joie sa proposition. Je n'ai donc pas parlé à M. Charière du projet que j'avais fait de travailler chez lui. Néanmoins, nous lui avons rendu visite dans sa résidence "*Habitation de la Jamaïque*". Ce futur gouverneur de la Nouvelle Calédonie était plein d'enthousiasme; il nous montra les bâtons pressés et secs de moucou-moucou, qu'il devait envoyer en Métropole pour faire des essais de production de papier. Je ne doutais pas que ce matériel puisse, dans ce but, être meilleur que les autres, car il est fibreux et déjà assez blanc sans aucun traitement. De plus, cette plante pousse là où d'autres ne se maintiennent pas et sa culture ne nécessite aucun soin. Le produit pouvait donc être très bon marché.

Je suis revenu à Cayenne et en quelques jours, je reçus ma nomination au poste d'*Elève en Pharmacie*³⁰, avec un salaire annuel de 1000 francs.

³⁰ Ecrit en français dans le texte original.

Chapitre II

Climat. Maladies. Hôpital. Mon service. Marché de Cayenne. Poissons. Crabes. Bananes. Couac. Cassave. Tapioca. Habitants de la Guyane. Créoles. Africains. Métis. Langage populaire. Indiens. Hindous. Tapui.

Le climat de la Guyane n'est pas trop chaud. Pendant cinq ans, je n'ai pas vu la température dépasser 29°C à l'ombre. Mais je ne l'ai pas vue non plus descendre, même la nuit, en dessous de 27°C. Cette température élevée, à laquelle s'ajoute l'humidité, affaiblit les Européens. Parfois, en quelques mois, leurs pommettes perdent leurs couleurs, et comme ils ne bronzent pas, ils ont l'air très pâle. Les Européens utilisent des parasols, car la malaria frappe plus facilement les individus affaiblis par les coups de soleil.

La malaria se manifeste par des maux de tête, des refroidissements et des sueurs accompagnés d'une perte d'appétit. Les paroxysmes se répètent habituellement tous les trois jours. Je n'ai connu aucun cas de guérison de cette maladie sans traitement. Mais en général, elle est facile à soigner, le traitement consiste en une prise de 0,5 g d'ipécacuanha¹. En buvant beaucoup d'eau, on favorise les vomissements, et ensuite, on applique 1 g de quinine. Le jour suivant, on ordonne au malade de prendre du citrate de magnésium, et encore 1 g de quinine. Le troisième jour, on répète la dose de quinine, et le traitement est terminé. De temps en temps, les Européens sont atteints de diarrhée tropicale, une maladie plus grave

¹ Le nom scientifique actuel est *Cephaelis ipecacuanha*. Autrefois, cette plante originaire du Brésil était utilisée comme vomitif dans le traitement de diverses maladies.

que le paludisme. Après quelques années passées en Guyane, l'organisme s'affaiblit à cause d'une vie irrégulière. La capacité de digestion diminue, l'estomac n'accepte plus la nourriture. Dans ces cas, le seul moyen de salut est le retour en Europe. Pendant mon séjour, on remplaçait les hauts fonctionnaires tous les trois ans, et les soldats tous les quatre ans, même s'ils étaient en bonne santé. Les personnes souffrant de maladies graves étaient envoyées en Métropole via des frégates qui partaient de Guyane plusieurs fois par an. Parfois, on les rapatriait sur les bateaux à vapeur de la poste, il y en avait un par mois qui faisait le voyage.

M. Noyer, haut fonctionnaire de la colonie, m'avait expliqué que les soldats originaires du Nord supportent mieux le séjour en Guyane, que les soldats originaires du Midi de la France. Mais l'expérience a montré qu'il est peu probable que les Européens puissent s'acclimater en Guyane. Si quelqu'un avait passé sa jeunesse en Europe, il fallait qu'il revienne au bout de quelques années sur le vieux continent. Dans le cas contraire, soit il vivait moins longtemps, soit il devenait invalide. Les Européens ne font que les travaux légers. Tout le monde pense que c'est la dureté du travail qui les tue. Mais je ne crois pas à ces affirmations, car, à part les travaux dans les mines ou le creusement de canaux qui ne sont pas supportables pour les blancs, je connais beaucoup d'exceptions à cette règle. En général, les règles d'hygiène sont les mêmes qu'en Europe : la vie est active, modérée, mais sans privations.

Les sueurs abondantes sont une des causes directes d'affaiblissement des Européens. Les gens qui travaillent physiquement ont l'obligation de se changer plusieurs fois par jour. Il faut encore mentionner un autre désagrément qui pose problème, même si ce n'est pas une maladie. En effet, la peau se couvre parfois de petits boutons désagréables et irritants, appelés *bourbouilles*². Les personnes corpulentes sont plus souvent exposées à ce type de problème.

² Orthographié en français dans le texte original.

Pendant mon séjour, presque tous les Européens tombaient malades. La plupart étaient célibataires et préféraient être soignés à l'hôpital, qui était très bien entretenu.

Les bâtiments de l'hôpital se trouvaient sur une place qui avait une surface d'environ 200 pas carrés, elle était entourée d'un mur. Dans la partie avant, du côté de la place des Palmistes, se trouvaient l'administration, le bureau du commissaire, une laverie, une forge, un laminoir et un jardin potager. La deuxième rangée de bâtiments contenait les appartements de service, l'hôpital principal des hommes libres, et les édifices de la pharmacie. Les appartements des sœurs et la chapelle constituaient la troisième rangée. La quatrième était l'hôpital des prisonniers. L'amphithéâtre d'anatomie était situé au fond, à l'arrière. L'hôpital pouvait accueillir jusqu'à mille patients.

À l'hôpital, comme dans la majorité des habitations guyanaises, les fenêtres n'avaient pas de vitres, mais uniquement des volets. Les courants d'air étaient donc continus, surtout le matin quand le vent maritime venait comme un souffle. L'ordre et la propreté étaient exemplaires. Le personnel de service était choisi parmi les prisonniers, et ceux-ci faisaient beaucoup d'efforts pour ne pas perdre ces bons postes. Les sœurs hospitalières venaient de l'ordre de Saint-Paul de Chartres, elles accomplissaient un travail formidable ; il y avait aussi un prêtre pour les besoins des malades.

Au rez-de-chaussée, il y avait des salles pour les Africains, les immigrés de l'Inde et les pauvres. Le premier étage contenait des salles destinées aux soldats, aux marins et aux aspirants, c'est-à-dire les jeunes fonctionnaires. Le dernier étage était occupé par les sous-officiers, ceux-ci avaient des chambres séparées à leur disposition.

Dans le bâtiment de la pharmacie, il y avait des salles destinées à la distribution des médicaments, des entrepôts et des salles de travail. À l'étage supérieur se trouvaient les chambres de service, le bureau du conseil de santé, un entrepôt d'outils chirurgicaux, et la bibliothèque.

La nourriture de l'hôpital passait pour la meilleure de toute la colonie. Il y avait de l'eau gazeuse, et même un vieux vin sur commande. Quand la

ville ne possédait pas encore d'usine à glace, on la fabriquait à l'hôpital, sur ordonnance du médecin.

Mon travail consistait à accompagner un médecin, à sept heures du matin, pendant sa ronde dans certaines salles. Je tenais dans mes mains une petite planche avec un encrier et un cahier. Je notais, sous les numéros correspondants, les prescriptions médicales de la journée. Juste après avoir terminé la ronde, j'allais à la pharmacie. J'écrivais toutes les prescriptions sur des feuilles, que je posais ensuite sur des petites bouteilles en attente d'être remplies, suivant les ordonnances. Juste après, je préparais les pilules, les poudres et les pommades. A neuf heures du matin, j'étais libre pour la journée, car la ronde de l'après-midi se faisait sans ma présence. Tous les trois jours, j'étais obligé de rester à l'hôpital toute la journée et toute la nuit, car j'étais de garde. Ces jours-là, je n'avais pas en fait beaucoup plus de travail. Je pouvais profiter gratuitement d'une bonne nourriture, de la bibliothèque, de conseils médicaux, et d'une promenade sympathique dans le jardin de l'hôpital.

Souvent j'organisais mon travail afin de faire une excursion à l'extérieur de la ville. Et le lendemain, pendant mon service, je trouvais encore assez de temps pour ranger les objets que j'avais récoltés. Même le jardin de l'hôpital était pour moi une source intéressante d'observations d'animaux. De nombreux lézards y vivaient. De petits oiseaux gris et huppés, ressemblant aux *Musciapidae* (*Elaenia pagana*³), s'y nourrissaient de baies. Des myriapodes vivaient sur les tonneaux humides contenant l'eau d'arrosage. Sur les plates-bandes d'une plante médicinale, *Eupatorium ayapana*, vivaient des homoptères *Jassidae*, avec des cornes bizarres sur tout le dos. Sur les murs, il y avait des araignées sauteuses et plusieurs autres invertébrés. Parfois, le soir, des chauves-souris entraient dans ma chambre. Je fermais rapidement la fenêtre et je frappais les animaux en plein vol avec une serviette. De temps en temps, un de mes collègues me demandait de le remplacer pendant une soirée et une nuit à l'hôpital. Ainsi, je gagnais un dîner gratuit.

³ Le nom scientifique actuel est *Elaenia flavogaster*.

La visite du marché de Cayenne était très intéressante pour un nouveau venu. En plus, on y trouvait toujours un traducteur volontaire. Le marché était situé non loin du port. Il était un peu plus petit que celui de Cracovie. Au milieu, il y avait une baraque, où les femmes africaines vendaient des fruits, de la bière, des ananas, des tortues, des crabes, etc. Dans un autre hall rond, on vendait du poisson et de la viande.

En général, le marché de Cayenne était très pauvre en marchandises. Les pommes de terre étaient importées de Madère, et l'oignon d'Europe. Le pays n'avait pas de boeufs pour la boucherie, l'acheteur public les importait du Brésil. Les animaux arrivaient par un petit bateau, ils étaient très amaigris par le voyage. On les mettait à pâturer un peu dans la ferme Montabo, avant de les donner pour les besoins des soldats, des prisonniers de Cayenne et des autres colonies pénitentiaires. Le reste de la population de Cayenne recevait uniquement de la viande provenant du surplus des commandes gouvernementales, on manquait donc parfois de viande sur le marché. Du poisson était vendu tous les jours, mais il n'y avait pas beaucoup de choix. On trouvait principalement deux espèces marines de poisson-chat, d'une longueur d'un coude : le *Machoiran*⁴ *blanc*⁵ et le *Machoiran jaune*⁶ (*Bagrus*).

De nombreuses espèces de ce genre vivent dans la mer et dans les rivières de Guyane. Ces poissons se caractérisent par une grande tête osseuse, un corps dépourvu d'écaillés, et par de grosses épines osseuses sur les nageoires dorsales et ventrales, leur servant à se défendre. A l'intérieur, à la base du crâne, ils possèdent une vessie à grosse paroi. On obtient de cette vessie une excellente colle, connue dans le commerce sous la dénomination de "*colle de machoiran*". A certaines périodes de l'année, on trouve dans la bouche de ces poissons des œufs à divers stades de développement, et c'est probablement là qu'ils éclosent.

⁴ Ecrit en français dans le texte original.

⁵ Le nom scientifique actuel est *Arius proops*.

⁶ Le nom scientifique actuel est *Arius parkeri*.

⁷ Ecrit en français dans le texte original.

Les deux espèces de *Gros yeux* (*Anableps*) étaient également communes sur le marché de Cayenne. Ces poissons vivent en groupes sur les rives marécageuses des rivières, juste à la surface de l'eau. Quand on les approche, ils sautent. On les pêche plus facilement en les tirant avec une arme à feu. Ils atteignent la longueur d'un pied. Ces poissons sont de véritables curiosités, leur œil est divisé en deux moitiés. Pour cette raison, une des espèces porte le nom d'*A. tetrophtalmus*, c'est-à-dire, à quatre yeux. Peut-être que la partie supérieure de l'œil sert à regarder en l'air et la partie inférieure, dans l'eau.

En dehors des espèces citées ci-dessus, trois autres poissons étaient fréquents sur le marché de Cayenne. Ils étaient pêchés dans les ruisseaux et les canaux des environs de la ville : le *Coulan*⁸, le *Patagaye*⁹, de la taille d'une truite, de couleur foncée et avec de grandes écailles comme celles de la carpe, et l'*Atipa*¹⁰, noirâtre et couvert de petites plaques osseuses, de la longueur d'une paume. Cette dernière espèce est particulièrement appréciée des amateurs de bonne cuisine, et on la fait parfois venir de loin, ce poisson supportant très bien le transport dans des cuves remplies d'eau.

A certaines saisons, on pêche dans la mer, aux environs de Cayenne, beaucoup de poissons nommés *Lune*. Pendant ces périodes de pêche, tous les propriétaires de filets, pas obligatoirement des pêcheurs, parcourent toutes les petites baies, appelées *anses*, et y pêchent de gros poissons, en laissant les petits, c'est-à-dire de la taille d'un quart d'une feuille de papier. A plusieurs reprises, j'ai vu des tas de petits poissons fraîchement abandonnés. J'y ai trouvé de beaux et d'intéressants spécimens, que j'ai envoyés au Cabinet d'Histoire Naturelle de Varsovie. Il s'avéra que certains étaient d'une grande rareté. Ces poissons appartenaient en grande majorité à la famille des maquereaux.

Les rivières de la Guyane sont riches en très beaux et très bons poissons, mais on en trouvait pas sur le marché de Cayenne, on voyait plutôt

⁸ Le nom scientifique actuel est *Hoplerythinus unitaeniatus*.

⁹ Le nom scientifique actuel est *Hoplias malabricus*.

¹⁰ Le nom scientifique actuel est *Hoplosternum litorale*.

des crabes, principalement une espèce de couleur sombre violette, plus grande que le poing, avec de longues pattes velues. Ces crabes vivent au bord de la mer, principalement dans la boue, dans des trous recouverts de *Rhizophores*. Quand la mer se retirait, les Africains allaient dans les zones exondées, et dès qu'ils voyaient un crabe se cacher dans un trou, mettaient la main dedans et attrapaient l'animal. Ensuite, ils les attachaient avec une ficelle, faite d'écorce de bois, pour les amener au marché. Ces crabes étaient particulièrement appréciés des Créoles. Les Africains, qui, par paresse, ne voulaient pas travailler, allaient chercher des crabes dès qu'ils avaient faim. Ils échangeaient la moitié de leur pêche contre de la semoule de manioc ou du couac, et mangeaient l'autre moitié. Ces crabes se nourrissent de feuilles mortes de *Rhizophores*.

Parmi les nombreuses espèces de crabes vivant dans les marais littoraux, il y en avait une particulièrement recherchée, plate, rouge comme le sang, et du diamètre de l'ouverture d'un verre à eau. Elle fait partie de ces espèces de crabes qui grimpent aux arbres. La soupe de ce crabe, appelée *Calichat*, et les coquilles de crabe farcies, sont les délices de la cuisine créole.

Dans les rivières guyanaises, il n'y a pas vraiment d'écrevisses, c'est-à-dire de crustacés avec une carapace dure et poreuse, il y a seulement des crevettes (*Chevettes*¹¹), mais de la taille de nos écrevisses. Je voudrais ajouter qu'en tirant de l'eau dans puits à Cayenne, il m'est arrivé parfois d'attraper une petite crevette, pas plus grande qu'une plume d'acier, et très joliment colorée. J'avais eu un véritable plaisir à la mettre dans un pot avec de l'eau et à observer ses mouvements agiles, ainsi que le jeu des organes internes, bien visibles dans le corps transparent. J'ai appris plus tard qu'on trouvait cette crevette dans plusieurs puits à Cayenne, je me demande comment elles étaient arrivées là? Chez nous aussi, dans les nouveaux puits et les étangs, apparaissent de petits animaux et des plantes. Nous savons que parfois, ils sont transportés accrochés aux pattes des oiseaux, mais il est possible que les petits organismes puissent être transportés aussi par

¹¹ Ecrit en français dans le texte original.

des insectes, ou encore qu'ils se déplacent par les petits canaux, dans les eaux souterraines.

Les bananes (*Musa sapientum* et *Musa paradisiaca*) figuraient parmi les plus importants produits du marché de Cayenne. Les deux espèces se ressemblent beaucoup et ont une forme proche de celle du concombre. *Musa sapientum* possède trois côtés légèrement marqués, elle a donc des angles et une terminaison pointue. La deuxième espèce, *Musa paradisiaca*, est plus petite, avec des côtés arrondis et une terminaison obtuse. Les deux espèces ont une peau molle de quelques millimètres d'épaisseur, qu'on enlève avec une grande facilité. En Guyane, on mange les bananes *Musa paradisiaca* cuites ou rôties. *Musa sapientum*, plus douce, est consommée plutôt crue, c'est un des meilleurs hors-d'œuvre. Les deux espèces, coupées en longues lamelles et frites, sont un des meilleurs plats guyanais.

Les bananiers sont doux, juteux, lisses et brillants. En réalité c'est une grande herbe, car le tronc est composé uniquement d'enveloppes de feuilles, celles-là mêmes qui constituent la couronne. Dans les lieux bas ou récemment déboisés, à côté des habitations et en général là où la terre est bonne, le tronc peut atteindre 30 cm de diamètre. Mais on peut l'abattre d'un seul coup, avec une machette appelée *sabre d'abattis*¹² en guyane. On peut couper facilement le tronc d'un bananier, à cause de la structure cellulaire de son enveloppe ou du pétiole des feuilles. Le tronc et la couronne, composée généralement de 10 feuilles, mesurent habituellement 4 mètres de hauteur. Chaque individu produit simultanément plusieurs troncs. Les feuilles sans pétiole mesurent 2 mètres de longueur et un demi mètre de largeur, elles peuvent servir à se protéger du soleil, et même de la pluie. Les feuilles de bananier sont très belles quand elles ne sont pas déchirées par le vent. Mais cela est rare, car elles ne disposent pas de nervures structurées en réseaux. Toutes leurs nervures sont parallèles et partent perpendiculairement du bord de la feuille jusqu'à la nervure centrale. Chaque tronc donne une grappe de bananes. Parfois, celle-ci est si lourde, qu'il est difficile de la soulever du sol. Les plus grandes comportent une centaine de fruits,

¹² Ecrit en français dans le texte original.

disposées en rangs par deux, comme les doigts de nos mains réunies. On les appelle “*une main de bananes*”¹³. Les grappes mûres étaient parfois si lourdes, que le bananier se penchait, et même se renversait. Quand les fruits mûrissaient, on les coupait encore verts et on les suspendait sous abri. Ainsi suspendus, ils jaunissaient pendant quelques jours. Après la récolte d’une grappe, on abattait également le tronc et on l’abandonnait sur place pour fertiliser la terre.

Il existe différentes variétés de bananes. Les plus grandes sont appelées *bananes roungou*¹⁴, on suppose qu’elles proviennent d’Afrique. Ces fruits peuvent mesurer jusqu’à 40 cm. Les meilleures bananes guyanaïses sont les *bacove pomme* d’un jaune clair, elles sont grandes et leur goût ressemble un peu à celui d’une pomme. La deuxième variété parmi les meilleures est la *bacove balisier*¹⁵, un peu plus petite, plus foncée, avec des tâches rouges, encore plus aromatique et sucrée que la première variété. Les Créoles préfèrent la *bacove balisier*, moi, je préfère la *bacove pomme*. La *bacove balisier* est très belle, mais son odeur est un peu moins agréable, car elle ressemble à celle du peuplier. D’ordinaire, les Européens aiment tous ces fruits, mais il est arrivé que des personnes qui en avaient mangé 10 à la suite parce qu’elles avaient faim, perdent toute envie d’en manger à nouveau pendant un certain temps.

Parmi les plantes cultivées, les bananes sont parmi les plus améliorées. Elles ont perdu la capacité de produire de bonnes graines, tout comme la canne à sucre, l’arbre à pain, le bambou et le palmier *Paripù*¹⁶. Néanmoins, quelqu’un m’a raconté avoir trouvé, parmi de nombreuses graines atrophiées, quelques graines normalement développées. Il a prétendu les avoir semées et avoir obtenu des plantes. Je doute de la véracité de ces observations, car si c’était vrai, ça se saurait, une telle découverte aurait été rapidement célèbre. Or, je n’ai pas entendu parler de l’apparition de nouvelles variétés

¹³ Ecrit en français dans le texte original.

¹⁴ Ecrit en français dans le texte original.

¹⁵ Ecrit en français dans le texte original.

¹⁶ Le nom actuel est le Parépou, *Guilielma speciosa*.

de bananes. Toutefois, il me semble que développer une plante contenant de bonnes graines parmi des graines imparfaites devrait être possible.

Je ne connais pas de bananes acides, même si certaines de celles que j'ai goûtées étaient très légèrement acidulées. Quand elles sont vertes, les bananes ont un goût amer, même cuisinées ou cuites. Les bananes cuites et transformées en semoule ressemblent par leur goût à de l'amidon. Sous cette forme, elles remplacent le pain. Les bananes rôties ressemblent aux pommes de terre rôties, mais elles sont plus dures.

Au Pérou, j'ai obtenu quelques autres informations sur les espèces de bananes et leur usage. Tout d'abord, j'ai vu comment on casse une tige de bananier pour en extraire les fibres très minces, qui servent ensuite, enroulées sur un bâton, à allumer un feu. Il y a deux excellentes variétés de bananes dans ce pays. Au centre du Pérou, il y a l'*isla*, une variété triangulaire, avec une chair de couleur orange, légèrement acidulée et avec une tige plus longue et plus mince que les bananes de Guyane. Au nord du Pérou, on cultive une variété considérée comme la plus noble, appelée *platano de seda*, c'est-à-dire, banane soyeuse. Elle est sucrée, même encore verte, et fond dans la bouche, comme certaines de nos pommes.

Dans la colonie allemande Pouzu, dans le département de Junin, on distille de l'eau de vie de banane. Au Surinam, les bananes, et non le manioc, représentent la base alimentaire de la classe ouvrière. Dans le département Piura, on emporte lorsqu'on voyage des bananes coupées en rondelles et frites dans du saindoux, pour servir de provisions. Car ainsi préparées, elles restent consommables, même après un mois.

A Palmal, j'habitais avec M. Sztolcman dans les environs d'une plantation de bananes. Une partie des récoltes pourrissait en raison de l'éloignement des endroits habités. Je me rappelle qu'à *Montana de Huanta*, quelqu'un m'avait fait goûter une banane séchée sur des pierres chauffées au soleil. La préparation consistait à frotter de temps en temps la banane tout en la faisant chauffer sur les pierres. Le fruit noircissait lentement, se ramollissait et s'aplatissait. A l'intérieur, il y avait une masse dense, douce et d'un goût très surprenant. Cherchant à comprendre pourquoi il fallait frotter le fruit,

j'ai abouti à la conclusion que le but de cette opération était d'éliminer la peau de la banane, sans quoi, le fruit devait sûrement fermenter et pourrir, plutôt que de se dessécher. Il est très difficile de protéger les bananes des nombreux insectes (*Calandra*, *Nitidula*), c'est pourquoi je détruisais la peau de la banane en la plongeant un instant dans l'eau bouillante. Ainsi, elle noircissait de la même façon, sauf qu'elle n'éclatait pas, ce qui arrivait parfois avec la méthode d'élimination de la peau par frottements. J'avais pensé faire une bonne affaire en exportant en Europe une nouvelle sorte de fruit sec, mais son goût ressemblait trop à celui des figues et des dattes pour qu'on puisse compter sur un grand succès. Toutefois, aujourd'hui, je pense quand même, qu'avec une bonne sècherie, cela vaudrait la peine d'essayer d'en développer la production dans une des plantations polono-brésiliennes.

Couac et *cassave* sont d'autres produits alimentaires de Guyane, probablement encore plus importants que les bananes. On les obtient tous les deux à partir d'une plante appelée manioc. Le *Jatropha manihot* est un petit et bel arbre de la famille des *Euphorbiaceae*, il a une tige avec des nœuds de la grosseur d'un pouce. Les feuilles palmées produisent du latex si on les coupe. Les racines farineuses de cette plante ont une grosseur de quatre doigts et une longueur de 40 cm. On les râpe avec une râpe spéciale. Ensuite, on les presse pour enlever le jus toxique et on les sèche sur une plaque d'argile ou de fer, chauffée par dessous. Si pendant le séchage on agite le manioc avec un râteau, on obtient une espèce de semoule, appelée *couac*. Si par contre, on le laisse sécher sans l'agiter, on obtient une fine galette appelée *cassave*. Le *Couac* est considéré comme un aliment plus simple que la *cassave*. On s'habitue facilement à l'un et à l'autre, mais ils sont moins nourrissants que du pain. On trempe le *couac* dans l'eau avant de le manger. Quant à la *Cassave*, elle ramollit très rapidement dans une soupe ou dans une sauce.

La râpe pour le manioc est appelée *grage*, c'est en fait une simple planche, avec des morceaux de fer, souvent récupérés d'une chaudière cassée. La presse pour extraire le jus est un long tuyau fabriqué à partir d'un roseau

*Marantha arouma*¹⁷. On peut raccourcir et rallonger ce tuyau à volonté. Il y a un anneau dans sa partie supérieure pour le suspendre, et un autre dans le bas, pour accrocher des poids. Le tuyau, raccourci, est d'abord rempli de manioc râpé, puis on y accroche les poids. Sous l'effet de ces derniers, le tuyau s'allonge tout en rétrécissant, pressant ainsi le manioc. Un jus trouble coule et est récupéré dans un récipient. Après un moment, quand on laisse reposer le jus, une sorte de farine appelée *tapioca* se concentre au fond du récipient. Les bœufs peuvent s'empoisonner, s'ils boivent ce jus du manioc, car il contient de l'acide prussique.

Le meilleur manioc de Guyane est jaune. Une autre sorte, ordinaire et blanche, est moins appréciée. Un panier, appelé *crucru*, fait de feuilles de bananiers étalées, est d'un volume presque égal à la moitié de nos sacs de blé. Un tel panier, rempli de *couac*, coûtait 5 francs.

Il existe une espèce de manioc non toxique, appelée *cramaioc*. Ce manioc est parfois mangé cuit, comme les pommes de terre. Cette variété est peu répandue en Guyane.

Le charbon de bois était un autre produit commun sur le marché de Cayenne. Les africains le transportaient dans des paniers *crucru*, dans les environs de la ville. La Guyane est riche en bois durs, qui produisent un charbon lourd. Mais le charbon est produit surtout à partir d'arbres *Rhizophora* et *Avicennia*.

Toutes les autres marchandises apparaissaient irrégulièrement sur le marché. Je vais donc les décrire dans le texte au fur et à mesure, ou quand j'en aurai l'occasion.

La population Guyanaise se composait de Créoles, Noirs, Métisses, Indiens, Hindous, Chinois et Tapui.

On appelle *Créoles*, les blancs nés dans la Colonie. Ils appartiennent tous à une haute classe sociale et ont fait leurs études en France. Ils ne sont guère différents de nous, si ce n'est que leurs pommettes n'ont pas de couleurs et qu'ils ont moins

¹⁷ Le nom scientifique actuel est *Ischnosiphon arouma*.

d'énergie que les Européens. Le plus souvent, ce sont des fonctionnaires, parfois, ils s'occupent de commerces ou gèrent des plantations.

Les Africains sont surtout les descendants d'esclaves noirs, nés en Guyane. Mais j'ai connu certaines personnes qui avaient été amenées d'Afrique dans leur jeunesse. Ils proviennent de diverses parties de ce continent, et suivant leurs origines, ont des physionomies très différentes. Les plus laids doivent être originaires du Gabon, les plus beaux, Jolofi, viennent du Sénégal. Les plus travailleurs sont de Krumani, de la baie de Guinée. Ils sont grands, beaux, forts et ils marchent très rapidement. On m'a raconté qu'un coursier Krumani envoyé de Kourou à Cayenne avait réussi à revenir le jour même avec une charge. Normalement, en une journée, on peut parcourir seulement la moitié de cette route.

On peut distinguer l'origine des Africains non seulement, à leur physionomie, mais aussi, à leur prononciation, même s'ils parlent dans un pur dialecte européen. Rien d'étonnant à cela, car ils se différencient par leur bouche, leurs lèvres, leurs dents et d'autres parties de leur corps influençant la voix. Ils se sentent très bien sous le climat de la Guyane, mais ils sont souvent frappés par la lèpre, surtout aux pieds. Comme les blancs, ils ont des caractères très variés. En général, ils se soumettent aux blancs et les servent. Souvent, ils s'attachent tellement à leurs maîtres, qu'ils ne les abandonnent jamais, même dans les mauvais moments. Le plus fréquemment, ils sont très gais, aiment jouer, et se préoccupent peu de l'avenir, ils ont quelque chose d'enfantin dans leur caractère.

En Guyane, l'éducation est encore très peu répandue parmi les Africains, ils sont très peu nombreux à l'école. Lors de mon séjour, il n'y en avait qu'un seul parmi les fonctionnaires, il était écrivain dans un bureau des chemins de fer. Le plus souvent, ce sont les femmes africaines qui vont à l'école, et ce sont les sœurs de Saint Joseph de Cluny qui s'occupent de leur éducation. Les africains aiment bien s'habiller en blanc lors des parades. Habituellement, les hommes sont habillés en bleu et les femmes, plutôt en noir. A la place d'une jupe plissée, elles utilisent un grand

morceau de drap noir, dans lequel elles s'enroulent. Elles noircissent elles-mêmes ce drap, en utilisant de la boue.

La langue utilisée par le peuple de Guyane est le créole, un français simplifié. Les Africains et les Indiens contribuent à sa formation, sa structure est des plus simples. *Je suis, tu es*¹⁸ etc. n'existent pas dans ce dialecte. A la place, on utilise les pronoms Mo, to, li, nu, u, je.

Je vais, en créole, se dit,	Mo ale
Tu vas	to ale
Il va	li ale
Nous allons	nu zala
Vous allez	u zale
Ils vont	je ale

Je suis allé	Mo te ale
Tu es allé	to te ale
Etc.	li te ale
	nu te ale
	u te ale
	je te ale

J'irai	Mo ka ale
Tu iras	to ka ale
Il ira	li ka ale
Etc.	nu ka ale
	u ka ale
	je ka ale

«Un» et «une» se prononcent de la même façon, c'est-à-dire, «un». On ne prononce pas les «r». Par exemple «pate» et «toti» signifient respectivement «partez» et «tortue», «Avoir» se dit «ganje» (gagner)

J'ai, en créole, se dit,	mo ganje
Tu as	to ganje

¹⁸ Ecrit en français dans le texte original.

Il a	li ganje
Etc.	nu ganje
	u ganje
	je ganje
<i>chercher</i>	<i>save</i>
<i>comme ça</i>	<i>kacha</i>
<i>un peu</i>	<i>pitt moso (petit morceau)</i>

„Kote to vini ? mo te ale save Musze Bażęski, li pa la. Mo te atano piti moso: ape so gasa vini et di kacha: Musze Bażęski li malad, li gie, fiew”. Ces phrases signifient : «D’où viens- tu ? Je suis allé chercher Mr Bagsinski, je ne l’ai pas trouvé. J’ai attendu un peu. Après son garçon est venu et dit comme ça : Bagsinski est malade, il a de la fièvre¹⁹».

Les métisses ont toutes les formes intermédiaires entre les blancs et les noirs. Ils supportent très bien le climat de la Guyane, ils sont forts, intelligents, et capables de tout faire. Plus leur peau est blanche, plus ils ont du mal à supporter le climat. Ils n’aiment pas les blancs en raison du mépris qu’ils ressentent de leur part, et ils méprisent souvent les Africains.

Au moment de la découverte de la Guyane, les Indiens habitaient sur toute la côte et au bord de toutes les rivières guyanaises. Ils ont été opprimés et persécutés par les Européens. Lorsque les Indiens voulaient se venger, ils étaient pourchassés par les blancs. La variole et les autres maladies venues d’Europe, ainsi que l’alcool, ont décimé cette population. Leur nombre a diminué drastiquement, et aujourd’hui, il n’y a plus d’Indiens sur les rives du Kourou, de Kaw, de la Comté, ni du Mahury. Il en reste très peu sur les rives de la haute Approuague. Le plus grand nombre vit encore sur les rives du Maroni et de l’Oyapock.

L’esclavage a été aboli dans les colonies françaises à la fin de la première moitié du XIXe siècle. Une grande partie des anciens esclaves noirs n’ont pas voulu rester travailler chez leurs anciens propriétaires, ils ont préféré partir

¹⁹ Ecrit en français dans le texte original.

et travailler à leur compte. Dans cette situation, pour sauver les grandes plantations, l'administration n'eut pas d'autre moyen que de faire venir des ouvriers de l'étranger, en l'occurrence de Chine et d'Inde. La colonisation chinoise n'a pas réussi. Pendant mon séjour, je n'ai rencontré qu'un seul Chinois, il allumait les réverbères dans les rues de la ville. Par contre, les immigrants d'Indes orientales ont constitué la base de la classe ouvrière dans les plantations et les exploitations aurifères. On appelle ces gens *kuli* (Coolies). J'ai eu du mal au départ à les distinguer des Africains. Ils viennent de Karikal, un endroit qui se trouve dans la partie orientale de la péninsule indienne. Les entrepreneurs signent avec eux des contrats pour un certain nombre d'années, et ils s'engagent également à financer leur retour, dans leur pays d'origine, après la fin du contrat. Ces ouvriers, dont la majorité ne parlent pas français, sont à peine mieux traités que les esclaves. La mortalité est telle, qu'apparemment, moins de la moitié parviennent à rentrer chez eux.

Ils ont la peau aussi noire que les Africains, mais ils ont de longs cheveux. Leurs visages ressemblent parfois aux plus beaux visages européens. Une jeune femme hindoue, venue en Guyane alors qu'elle était enfant, était célèbre pour sa beauté dans toute la colonie. Elle travaillait comme domestique chez M. Noyer. Certaines de ces belles femmes ont la mauvaise habitude de porter des boucles, non seulement aux oreilles, mais aussi, sur le nez, ce qui donne un résultat très laid. Certains Hindous sont très doués pour tricher. Ils sont en général très intelligents, et pour cette raison, ils ont souvent du travail dans diverses usines. Dans un transport d'immigrés en provenance d'Inde, j'ai vu tellement de différences entre les gens, qu'on peut supposer que la péninsule indienne est habitée par diverses ethnies, aussi différentes les unes des autres que ne le sont, par exemple, les Slaves et les Espagnols.

Au Brésil, les Portugais se mélangent plus avec les Indiens que les Français ne le font en Guyane. Ce mélange est à l'origine d'une nouvelle race, les Indo-Portugais, qui habitent aussi en Guyane, sur un affluent de la rivière Uassa. On les connaît sous le nom de Tupai; ils sont passés maîtres dans la

construction de barques, dans la pêche et dans toute l'industrie forestière; ils sont également très doués pour le commerce, mais ont très mauvaise réputation, car ils boivent beaucoup, cherchent la bagarre, et commettent même des homicides.

Les Français habitant en Guyane sont des militaires, des marins, ou bien travaillent dans l'administration. Il y a aussi quelques retraités ayant des liens familiaux dans cette colonie. D'autres encore sont chercheurs d'or, font du commerce ou sont propriétaires de plantations.

Chapitre III

Environs de Cayenne. Ancien jardin botanique. Baduel. Chasse aux chauves-souris. Ferme de Monsieur Oury. Madeleine. Montagne Tigre. Diverses plantes et oiseaux. Serpents.

Ce qu'on appelait "Ile de Cayenne" n'était autre qu'un morceau de terre confiné entre trois rivières: la rivière de Cayenne, le Mahury et une troisième, très courte qui liait les deux autres, et qui s'appelait la rivière du tour de l'Ile.

Trois routes sortaient de Cayenne. La première suivait la côte par Montabo. Elle avait deux lieues et allait jusqu'au *dégrad des cannes*¹ au bord de la rivière Mahury. La deuxième route menait vers Baduel, ancien jardin botanique. La troisième était parallèle à une rivière nommée *la Comté*. Les routes secondaires partaient de chacune de ces trois routes principales. Elles menaient vers les grandes fermes ou vers les maisons des Africains. Je n'arrivais jamais à atteindre la fin des deux plus longues routes. Il me suffisait de faire seulement quelques kilomètres pour récolter une quantité suffisante d'oiseaux ou d'insectes pour être occupé par leur préparation jusqu'au jour suivant.

Je faisais souvent des excursions au bord de la mer. Il y avait des sternes. Sur la côte, il y avait aussi des oiseaux limicoles. J'ai aperçu des espèces que je connaissais d'Europe (*Fringa*, *Strepsilas*), car parmi ces oiseaux on rencontre de vrais cosmopolites.

¹ Ecrit en français dans le texte original.

La route vers Montabo passait par la jeune forêt. On y voyait les traces d'anciens champs, car il y a quelques dizaines d'années, au temps de l'esclavage, il y avait une ferme prospère, et la terre était cultivée. Une surface importante dans les environs de Montabo était couverte uniquement de palmiers très piquants. On les appelait *Aouara*² (*Elaeis guineensis*). Des grandes grappes de fruits de couleur rouge étaient pendues sur leurs branches. Ces fruits étaient un peu plus grands que les noix. Un noyau dur, ressemblant à la noix de coco, se trouvait au-dessous de la chair fibreuse. Cette palme était une véritable aubaine pour la ferme Montabo. Les bœufs, maigres, importés par mer du Brésil, se nourrissaient de ces fruits. Moi-même quand je chassais dans ces coins, je ne souffrais jamais de la faim pendant la période de fructification de ces palmiers. Leurs fruits, même s'ils n'étaient pas un véritable délice, avaient un goût agréable et étaient très nourrissants. Ce palmier *Elaeis guineensis* aurait pu s'appeler également *Elaeis guyanensis*, car, par un curieux hasard, il poussait en Guyane en Amérique et en Guinée en Afrique. Les Africains produisaient deux sortes d'huile avec ce palmier, une avec le noyau et l'autre avec la chair; ils l'utilisaient pour leur alimentation. Fraîches, ces huiles étaient probablement bonnes, mais celle qu'on me proposa pour préparer mon repas n'était pas très appétissante.

Un peu plus loin se trouvait un pré avec de l'*herbe de Para*³ portant le nom latin *Panicum jumentorum*⁴. On n'avait pas besoin de graines pour la reproduire. Il suffisait de planter un brin d'herbe pour que celui-ci s'enracine et grandisse rapidement. Cette herbe aimait un sol humide, mais dans ce pays pluvieux, elle poussait aussi sur les terrains secs.

Il y avait aussi des broussailles plus petites où vivaient de petits oiseaux du genre *Spermophila*⁵. Ils se nourrissaient des graines des herbes. Dans

² Devez (1932) appelle *Elaeis guineensis* "Aouara d'Afrique" et "Aouara", une autre espèce du palmier *Astrocaryum vulgare*.

³ Ecrit en français dans le texte original.

⁴ En réalité l'*herbe de Para* est un nom donné à plusieurs espèces (de la famille *Poaceae*) d'herbes à fourrage.

⁵ Il s'agit probablement des espèces du genre *Sporophila*, car *Spermophila* est absente de la faune guyanaise.

la jeune forêt avoisinante dans les broussailles, vivaient de très beaux oiseaux comme *Pipra aureola*, de la couleur du velours noir, avec la partie antérieure du corps de couleur rouge vif. L'autre espèce était *Pipra pareola*⁶, noire avec un peu de bleu et la tête rouge. Cette dernière espèce pratiquait une sorte de danse. Ces oiseaux se réunissaient à quelques individus sur un roseau cassé ou sur une branche, puis, l'un après l'autre, s'envolaient à quelques pouces de hauteur en poussant un cri. Ces deux espèces, si joliment colorées, aimaient les lieux ombragés. C'était contraire à l'idée commune que les rayons du soleil étaient indispensables au développement de couleurs si éclatantes.

Cela était néanmoins vrai pour certains petits oiseaux comme le colibri gris *Phaetornis* qui vivait dans ces lieux ombragés. Son comportement comme sa couleur étaient exceptionnels parmi les colibris: cet oiseau s'asseyait par exemple pendant de longues heures dans un espace un peu dégagé et répétait tout le temps *si-siju-si*. J'ai rencontré ce colibri sur les fleurs du *pois sucré*⁷ (*Inga*) après le coucher du soleil, en même temps que volaient des chauves-souris et des engoulevents, alors que sans doute les autres colibris dormaient déjà.

Une fois, j'ai aperçu ici un *Geotrupes* apparenté à notre *Onthophagus* qui, chez nous, ne vit jamais sur les arbres, mais est toujours lié aux excréments de bovins. J'ai observé cet insecte et avec un grand étonnement, j'ai constaté qu'il roulait des boules de déjections d'oiseaux pour sa nourriture et celle de ses petits. En Podolie⁸, les insectes *Sisyphus* et *Gymnopleurus* faisaient la même chose, mais avec les déjections de bovins.

Dans ces broussailles, on trouvait parfois une grande araignée sociale du genre *Nephila*. Celle-ci faisait des toiles si résistantes que beaucoup de feuilles étaient retenues dans leur chute sur ses fils. Sur une seule toile, il y avait suffisamment de feuilles pour en remplir un grand sac.

⁶ Le nom scientifique actuel est *Chiroxiphia pareola*.

⁷ Ecrit en français dans le texte original; il s'agit d'*Inga dulcis*.

⁸ C'est une région qui fait actuellement partie de l'Ukraine. Jelski connaissait bien cette région, car il avait participé à une expédition naturaliste en Podolie.

A Montabo, derrière l'ancienne demeure du propriétaire, j'ai trouvé sous un arbre quelques fruits plus grands qu'une tête d'homme; l'un de ces fruits était cassé en deux parties. J'étais alors en compagnie de M. Delteil qui m'en donna le nom: *Cœur de bœuf*⁹, un fruit peu estimé, du genre *Annona*. Il était rond avec la chair molle, jaunâtre, et avait un goût assez agréable. Un haricot sauvage *Dolichos* poussait sur les bords sablonneux de la mer: il avait de grandes feuilles charnues et une graine au goût amer. *Portulaca*, ressemblant à celle d'Europe, vivait également sur les sables en bord de mer. Ce lieu était aussi caractérisé par la présence d'un arbuste *Chrysobalanus iaco* portant des prunes comestibles et par l'arbre [du genre] *Terminalia*.

Une fois dans la plantation de palmiers, j'ai tiré un *Crotophaga ani*. Cet oiseau fut ainsi nommé en raison de son cri *a a ni*. Les Créoles l'appelaient "oiseau diable". Il dressait verticalement un bec aplati; ses plumes étaient noires et sa queue ressemblait à celle de la pie bavarde. L'oiseau que j'ai tué s'arrêta suspendu sur les branches. Je suis donc passé dans l'herbe haute et ai grimpé sur l'arbre pour le récupérer. J'ai alors immédiatement senti, d'abord aux pieds et ensuite de plus en plus haut, une intense démangeaison, ce qui m'obligea à revenir à la maison pour prendre un bain et changer de vêtements. Ce n'était pas facile de se débarrasser de ces petits arachnides à peine visibles à l'œil nu. Ici, on les appelle des *poux d'Agouti*¹⁰, car bien souvent ces derniers sont pleins de ces parasites.

La plus courte route qui menait vers Baduel était la meilleure route guyanaise: elle était droite, sèche, plate et bordée par un fossé de chaque côté. En approchant la ville, elle était bordée de part et d'autre d'arbres *Courbaril* (*Hymenea courbaril*). En la suivant, on arrivait à gauche au cimetière et à droite au terrain de manœuvres militaires appelé *Polygone*¹¹. Plus loin, il n'y avait que de petites exploitations, à part une seule grande ferme appelée en Guyane "Habitation". En majorité, elles appartenaient aux Africains. La terre n'y était pas bonne, car en partie composée de sable

⁹ Ecrit en français dans le texte original. Il s'agit d'*Annona reticulata*.

¹⁰ Ecrit en français dans le texte original.

¹¹ Ecrit en français dans le texte original.

et d'une marne rousse. De la forêt jeune et des broussailles poussaient çà et là dans les champs abandonnés. A l'extrémité de la route, à quelques kilomètres de la ville, il y avait un jardin botanique. Une maison avec un étage demeurait en bon état grâce à l'excellente qualité du bois ayant servi à sa construction. Dans les environs de cette maison, il y avait une certaine activité. On y cultivait les meilleures variétés de mangues. On mettait du terreau sur les jeunes plantes. Au sol, il y avait des paniers avec des *Coleus* et d'autres plantes ornementales. Mais où étaient les cultures botaniques? Il fallait bien regarder pour découvrir parmi les mauvaises herbes et les broussailles des plantes disposées en rangés. Si on regardait bien, on pouvait s'apercevoir que toutes ces plantes étaient étrangères. On les importait autrefois d'autres colonies françaises et d'autres pays: des Indes, de Polynésie, de Madagascar et d'Australie. On y recherchait toutes les plantes pouvant être utiles ou tout simplement belles. Une crise générale de la colonie, après l'abolition de l'esclavage, amena sans doute la décadence de ce jardin. L'homme qui fut nommé directeur du jardin, détruisit ce qui restait de cette institution: il n'avait ni la passion ni les compétences nécessaires pour diriger un jardin botanique.

J'étais à la recherche de toutes sortes d'animaux. Quelqu'un me conseilla d'aller au grenier du bâtiment à Baduel pour chasser les chauves-souris. Je les ai trouvées en grande quantité, peut-être un millier. Je les ai tuées les unes après les autres en les jetant dans un sac. Tout d'abord, effrayées par mon arrivée, les chauves-souris volaient d'un bout à l'autre du bâtiment. Ensuite, elles se sont sauvées du grenier de sorte qu'il n'en restait que très peu. Parmi les animaux chassés, il y avait de très beaux *Molossus*, d'une couleur brun foncé comme du velours. Ces chauves-souris avaient un trou sur le cou par lequel sortait une espèce de liquide. La deuxième espèce était grise, avec une sorte de feuille sur le nez. C'était *Phyllostoma*. La troisième, la plus petite, avait également une "feuille" sur le nez, mais elle se distinguait des autres par une longue langue et une tête allongée.

Une colline se trouvait derrière le jardin botanique: elle était constituée de roches ferreuses. Il s'y trouvait une source d'eau délicieuse qu'on

transportait dans des tonneaux jusqu'à Cayenne, car elle était meilleure que l'eau des puits. Plus tard, l'eau fut conduite directement à Cayenne par des tuyaux de fer, depuis le ruisseau *Crota*, situé à une quinzaine de kilomètres de la ville.

J'aperçus un trou, pas trop haut, dans un tronc de *Courbaril*, l'un de ces arbres qui longeaient la route de Baduel. De l'humidité et une odeur désagréable sortaient de ce trou. Il y avait de grands acariens. Je tendis mon oreille vers l'arbre et frappai le tronc avec un bâton. J'entendis un bruit qui me convainquit de la présence de chauves-souris à l'intérieur. Je suis donc revenu avant la tombée de la nuit, équipé d'une petite spatule pour chasser les animaux au moment de leur sortie du trou. Rapidement, les chauves-souris commencèrent à se réveiller. Quand la première sortit, j'étais prêt à tuer la suivante. Mais elles sortaient si habilement que malgré leur grand nombre, je ne réussis à en frapper aucune.

Le jour suivant, j'avais préparé un tuyau de grillage auquel un sac était attaché; j'ai allumé dans le trou un petit morceau de soufre et j'ai fixé mon engin devant le trou du tronc. Le tuyau fut dirigé de telle sorte que le sac était positionné largement au-dessous du bout fixé à la sortie du trou. On entendait le cri et le bruit des ailes de chauves-souris qui se réveillaient et étouffaient à cause de la fumée. L'une d'elles se montra et entra dans le tuyau, mais immédiatement elle recula dans le trou malgré la fumée dégagée par le soufre. Ceci se répéta plusieurs fois: je finis donc par changer la position de mon piège de telle sorte que le bout avec le sac soit plus haut que la sortie du trou. Les chauves-souris commençaient à sortir l'une après l'autre, et cette fois, elles tombaient dans le sac.

Ainsi, je réussis à prendre plusieurs dizaines de très grandes et très belles chauves-souris du genre *Noctilio*. Elles ressemblaient à un bouledogue avec leurs ailes très longues couleur marron clair, leur grande tête, leur gros museau et leurs oreilles pointues. Plus tard, j'ai attrapé des chauves-souris dans un autre arbre à Baduel et aussi à l'hôpital. A une certaine époque, j'en attrapais tous les jours. Elles s'y trouvaient seulement pendant une saison bien déterminée. Probablement les chauves-souris changeaient-elles

également ici de lieux, ou au moins de lieux lors de leurs déplacements nocturnes. Brehm raconta qu'en Afrique les chauves-souris suivaient le bétail. Elles migraient lorsque, par manque d'herbe, les vaches allaient vers des lieux éloignés du pâturage. De nombreux insectes se déplaçaient alors avec les bovins, ce qui constituait la nourriture des chauves-souris.

Sur les *Noctilinae* j'ai trouvé de nombreuses *Nycterebidae*¹², de petites mouches parasites.

L'expérience m'apprit qu'on ne pouvait pas conserver un mammifère dans l'alcool, protéger sa peau, au moins le ventre, si on ne l'ouvrait pas et ne laissait pas entrer l'alcool dans son ventre et ses intestins. Je savais qu'un animal ne devait pas être trop serré dans un bocal et que pendant les 10 premiers jours, il fallait le bouger plusieurs fois par jour. Maintenant j'ai appris une nouvelle astuce. Je me suis aperçu que toutes les chauves-souris disposées sur le dos avaient une bulle d'air dans le creux de l'aile. C'est exactement à cet emplacement que la peau partait. Les animaux placés dans une autre position ne posaient pas de problèmes de conservation.

Lorsque je suis parti en Amérique, je croyais que toutes les chauves-souris étaient insectivores, sauf celles vivant en Afrique et en Inde qu'on appelait les chiens volants (*Pteropus*), et qui se nourrissent de fruits. A plusieurs reprises, j'ai constaté qu'en Guyane on trouvait les frugivores parmi les petites chauves-souris, y compris parmi celles avec une feuille sur le nez. Pourtant, on les considérait comme des carnivores. Il semble que jusqu'à nos jours, nous ne connaissions pas le mode d'alimentation des diverses espèces de ces animaux. Même parmi les espèces insectivores, on trouvait de grandes différences dans la dentition, la forme du museau, des oreilles et des ailes. Les façons de voler étaient si différentes qu'on peut supposer que diverses chauves-souris chassaient diverses espèces d'insectes. Peut-être que certaines préféraient les moustiques et d'autres les coléoptères ou les papillons. *Molossus* battait rapidement des ailes et se dirigeait droit, comme une flèche, dans une direction bien déterminée. D'autres espèces bougeaient lentement leurs ailes et volaient en zigzag. D'autres encore

¹² Orthographié "*Nycteribiae*" dans le texte original.

volaient très rapidement, et très habilement changeaient de direction du haut vers le bas, évidemment pour attraper les insectes aperçus. Enfin, certaines espèces volaient au-dessus des champs, ou suivaient les grillages ou se déplaçaient parmi les arbres au-dessus de l'eau. Elles volaient selon des altitudes variables. Certaines commençaient à voler plus tôt que les autres. On peut supposer que tout ça dépendait où et quand elles pouvaient trouver leur nourriture préférée. Il faudrait consacrer beaucoup de temps pour pouvoir connaître la biologie de chaque espèce. Une telle étude pourrait s'avérer d'autant plus intéressante que les chauves-souris jouent un rôle majeur dans la faune tropicale, en raison de leur nombre important en Guyane. Je les rencontrais pratiquement dans chaque grenier, au-dessous de chaque pont, dans presque tous les arbres pourris. Les espèces particulières vivaient là où les plantes grimpantes et les lianes formaient de sombres plafonds. Ces animaux s'accrochaient tout simplement directement à l'écorce à laquelle elles ressemblaient par la couleur.

En Guyane, il y avait des chauves-souris avec des rayures blanches et une coloration marron. Dans les environs de Cayenne, j'en ai tué une qui avait sur les ailes une turgescence avec une fente conduisant à un organe composé de plusieurs lamelles, un peu comme les pages d'un livre. Cet organe sécrétait un liquide bien particulier. En résumé, si on réussissait à rassembler toutes les chauves-souris d'un seul pays, on obtiendrait une énorme diversité du point de vue de leur morphologie, de la taille, de la couleur, de la façon de voler et du mode d'alimentation. Mais les étudier était une chose très difficile. Seul un naturaliste passionné n'ayant pas peur de la difficulté pouvait entreprendre une telle étude.

Sur la route de Baduel, il n'y avait qu'une seule grande ferme. Elle appartenait à M. Oury, très bon entrepreneur. Pendant mon séjour en Guyane, il perdit le poste de directeur de la prison à Kourou. Il acheta donc un grand bout du terrain et y implanta une culture maraîchère. Il obtenait d'importants bénéfices de la vente de légumes sur le marché de Cayenne. Toutes les graines de légumes étaient importées de France. Elles arrivaient dans des boîtes en étain. Ces boîtes étaient soudées comme c'était l'usage

pour le transport de toutes les choses sensibles à l'humidité. Ainsi, les graines arrivaient en bon état. Mais je vis dans un livre que transporter les graines par la mer dans un sac suspendu était le moyen le plus sûr. Les habitants de Guyane s'habituèrent de plus en plus aux légumes européens. Il y avait de plus en plus de personnes qui les cultivaient. Je pense qu'à présent on trouve suffisamment de ces produits sur le marché de Cayenne.

M. Oury s'est beaucoup investi dans la réalisation de son jardin, car il creusa autour de la propriété un profond canal. Ce canal, rempli d'eau, empêchait l'entrée de *Fourmi manioc*¹³, une grosse fourmi rousse. Elle habitait profondément sous terre. Pendant les nuits, les colonies de ces fourmis ravageaient les champs de manioc et les jardins. Elles coupaient avec leurs mandibules des morceaux de feuilles pour les transporter ensuite dans leurs fourmilières. Parfois en une seule nuit, ces fourmis, présentes en grand nombre, arrivaient non seulement à défolier les orangers, les rosiers et les autres arbres, mais détruisaient également les champs du manioc. Ces insectes avaient une telle attirance pour cette plante, que s'ils sentaient du couac dans des bagages ou dans une armoire de la maison, ils étaient capables, au cours d'une nuit, de vider un panier entier en portant les graines une à une. M. Oury, un bon agriculteur, non seulement protégeait ses cultures par le canal, mais en plus détruisait toutes les colonies dans les environs de son jardin. On cultivait en Guyane les haricots verts, les petits pois, les radis, les carottes, les choux et les salades, mais aussi la sarriette qu'on utilisait comme épice. Ce pays possédait également tous les légumes des pays chauds. Le plus important était *la patate douce*¹⁴ (*Batatus edulis*), une espèce de liseron rampant sur la terre. On plantait les touffes de cette plante sur de petites collines artificielles. Les racines étaient plus douces et un peu moins juteuses que les pommes de terre, et un peu sucrées. On les mangeait cuites ou rôties, mais aussi en confitures. Pareillement au manioc, on déterrait ces racines au fur et à mesure des besoins.

¹³ Ecrit en français dans le texte original.

¹⁴ Ecrit en français dans le texte original.

L'igname (Dioscorea) était une plante monocotylédone cultivée par les Africains et les Indiens. Il existait, comme pour les patates douces, diverses variétés. Certaines avaient les racines fades et d'autres, comme les pommes de terre, un très bon goût. En dehors de la ville de Cayenne, il y avait le long Canal Laussat. Les barques et les goélettes pouvaient le remonter pendant la marée haute. Ces bateaux étaient facilement chargés ici.

La troisième route sortant de Cayenne partait d'une digue, juste derrière ce canal. Elle conduisait tout d'abord vers une ferme appelée la Madeleine. Ici, je chassais déjà dès le début de la route, des deux côtés de la digue. Un petit oiseau roux avec une longue queue vivait dans les broussailles d'une fougère plus haute qu'un homme (*Acrostichum*). Il faisait un nid très particulier. Il plaçait les bâtonnets, mettait des feuilles dedans et avec les mêmes bâtonnets, fabriquait un toit et un long tuyau. Ainsi, le nid ressemblait aux ballons d'un laboratoire de chimie. Dans ce nid, il pondait deux œufs blancs. Une autre espèce, un peu plus foncée, faisait un nid semblable sur les petits arbres.

Todirostrum, un oiseau à ventre jaune et bec aplati, cherchait sa nourriture dans les branches d'arbres. Il chantait "ti-tiu-tiu". Les oiseaux ornementaux, les dacnis, vivaient un peu plus haut. Leur couleur était plutôt verte et bleue. Un viréon *Hylophilus* ressemblait à une fauvette jaune.

On y rencontrait également quelques espèces de gobe-mouches gris¹⁵: *Cyclarchis* apparenté à notre pie-grièche et un grand tyran *Kikini*, (de la taille d'étourneau) gris vert avec le ventre jaune et une huppe orange comme notre roitelet huppé. Les Tyrans sont de grands oiseaux insectivores avec souvent une huppe sur la tête et une ceinture blanche au-dessus de l'œil.

Les martins-pêcheurs vert foncé, moins beaux que ceux de chez nous, se rencontraient sur les plans d'eau, formés aux endroits où on avait pris la terre pour faire la digue. Là où les plans d'eau étaient un peu plus grands, je rencontrais le *Parrajacana*, une poule d'eau de couleur marron, avec de longues griffes et une sorte d'épine osseuse d'os sur l'aile. La nuit, on entendait une autre poule d'eau (*Aramides cayennensis*); elle était beaucoup

¹⁵ Appelé aujourd'hui en français le Sourciroux mélodieux.

plus grande que la précédente et son cri rappelait celui de deux chiens de différentes races qui poursuivent un lièvre.

Les marais avec les touffes d'herbes se trouvaient du côté gauche de la route. Une matinée pluvieuse, j'aperçus une chose inhabituelle sur une touffe d'herbe que je connaissais bien. Je me suis approché et ai remarqué un groupe de canards. Leurs têtes étaient toutes dirigées dans la même direction. Je les ai approchés et ai tiré deux fois. J'en ai tué plus que je ne pouvais en transporter. Je les ai pris par le cou. Un Africain, qui se trouvait là par hasard, récolta le reste. Il ne s'était même pas écoulé une demi-heure depuis mon départ de la ville, si bien que de nombreuses personnes furent étonnées d'un tel succès. Parmi eux, Emile Barde: c'était un jeune soldat, zouave d'Algérie, originaire de Rochefort, et un chasseur passionné. Il m'aperçut de la fenêtre du deuxième étage; il ne me connaissait pas personnellement, mais il cria "Jelski, Jelski! Où avez-vous tué cela?!"¹⁶ Ainsi commença notre grande amitié. Plus tard, il partit au Gabon. Il m'écrivit au Pérou, un jour avant de partir chasser les gorilles. Depuis, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Peut-être succomba-t-il lors de la guerre contre les Prussiens?

J'ai gardé les cinq plus beaux canards pour en prendre les peaux pour le Cabinet d'Histoire Naturelle de Varsovie; j'ai distribué les autres à mes supérieurs et à d'autres connaissances. M. Kérangal me remercia très chaleureusement, car il m'expliqua qu'en ce jour de carême, on ne trouvait plus de poissons sur le marché, mais que la consommation des canards que les Français appellent "Sarcelles" était permise.

La route était sablonneuse là où se terminait la digue. Pour cette raison, parmi les herbes, on voyait ici les *Cyperus* et *Eleocharis* qui ressemblaient à ceux de chez nous. La *Kyllingia* poussait également dans cet endroit. C'était une petite graminée avec une racine odoriférante. On y rencontrait aussi la *Lindsaya*, une fougère grégaire. Une autre, appelée la *Marantha*, était parmi les plus petites. C'était "le petit balisier"¹⁷, très dense. Elle occupait

¹⁶ Ecrit en français dans le texte original.

¹⁷ Ecrit en français dans le texte original.

d'importantes surfaces et poussait assez haut, jusqu'à la ceinture d'un homme. On voyait également *Viola Itoubou*¹⁸. Seul un botaniste pouvait reconnaître cette plante comme une violette. Elle avait la hauteur d'un pied et des fleurs blanches. Ses racines avaient les propriétés d'Ipécacuana. Le *Spermacoce* était une des plantes les plus communes de la famille des *Rubiacées*. A part ces espèces, on y voyait la *Clitoria*, très beaux petits pois avec des fleurs violettes. Le *Pitre*¹⁹ était une plante apparentée à l'ananas: elle avait les feuilles bleuâtres, longues d'un mètre et demi; on produisait de très bonnes fibres avec ses feuilles. Les fruits, jaunes, de la taille d'une grande prune avec plusieurs graines, poussaient par terre; leur goût était acidulé. Ce fruit était comestible. On rencontrait fréquemment une petite espèce de mygale sur les feuilles de cette plante. Je peux citer également les arbustes *Eugenia*, le petit "myrte", dont la graine devenait verte déjà à l'intérieur du fruit, et la *Gardenia* de la famille *Rubiacées*, qui avait des fleurs blanches et des fruits jaunes, ressemblant un peu à l'aubépine. Ces fruits contenaient une confiture²⁰ noire, comestible. Parmi les plantes de cette route sablonneuse, ce sont toutes les espèces dont je viens de parler qui m'ont le plus marqué. Plus loin les marécages du littoral s'éloignaient légèrement de la route qui était ici pratiquement toute droite. A droite de la route se trouvait l'habitation la *Madeleine*, une très belle maison blanche avec un étage. Elle était abandonnée. Un jardin, composé principalement de manguiers, entourait cette propriété. J'y venais souvent chercher des oiseaux, des insectes, des plantes pour l'herbier, et des orchidées vivantes qui poussaient abondamment sur les arbres. Pendant la saison de fructification, je venais ici manger les mangues. Je payais un peu le gardien de la demeure pour pouvoir récolter ces fruits. Le manguiers était un arbre de la famille des *Therebinthacées*²¹. Il se caractérisait par une grande taille et de grandes branches étendues. Ses feuilles étaient allongées et foncées. Les petites

¹⁸ Le nom scientifique actuel est *Hybanthus calceolaria*.

¹⁹ *Pite*, il s'agit des diverses espèces d'agaves, utilisées comme les plantes textiles.

²⁰ Dans le texte original, Jelski utilise le mot "confiture".

²¹ Aujourd'hui, le manguiers est classé dans la famille des *Anacardiaceae*.

fleurs verdâtres étaient disposées en grappe. Le fruit, jaune, était plus grand qu'un œuf de poule. Une chair juteuse se trouvait sous sa peau dure et lisse. A l'intérieur, il y avait une seule graine, grande et aplatie. Cette graine était couverte par de longues fibres. Ces fibres entraient plus ou moins dans la chair du fruit. La peau extérieure dégageait une odeur agréable, très aromatique.

Il existait plusieurs variétés de mangues. Même celles cultivées à partir d'une graine donnaient de très bons fruits. Les mangues, connues sous la dénomination générale de *mangues greffées* comme *Mangue d'or*, *Nonpareille*, *Reine Amélie*²², étaient parmi les fruits les plus délicieux du monde entier. Les *mangues greffées* avaient non seulement un meilleur goût, mais elles étaient aussi plus grandes et leur chair n'avait presque pas de fibres. Il y avait deux façons de manger les mangues: soit on les coupait en deux parties et on goûtait la chair avec une cuillère, soit on faisait un petit trou dans la peau et en appuyant, on suçait la chair comme de la crème fraîche.

Dans ce jardin je découvris deux autres arbres à fruits : le Cacao, *Theobroma cacao*, un arbre de la taille d'un sorbier avec des feuilles très grandes et très longues. Ses fruits, ressemblant à de petits melons, étaient accrochés non aux branches, mais directement au tronc. Ceci donnait un aspect très étrange à cet arbre. Les fruits murs étaient jaunes. Ils contenaient quelques dizaines de graines recouvertes d'une peau brunâtre. Elles se trouvaient dans une chair très juteuse dégageant un arôme agréable de vin. J'avais lu qu'on produisait une sorte de vin à partir de cette chair, mais je n'en ai jamais vu en Guyane. Le Cacao poussait uniquement sous les climats les plus chauds. Le café et la canne à sucre étaient moins exigeants de ce point de vue.

*L'avocatier*²³ (*Laurus persea*) donnait un fruit rond, appelé *avocat*, de la taille d'une grande pomme. Ce fruit était couvert d'une peau verte. Un grand noyau rond se trouvait à l'intérieur. Entre la peau et le noyau le fruit était rempli d'une masse grasse verte qui avait un goût d'herbe. On la mangeait

²² Ecrit en français dans le texte original.

²³ Ecrit en français dans le texte original.

avec du sel et du pain, mais aussi avec du vinaigre, de l'huile et du poivre. Malgré un goût peu marqué, ni sucré ni acidulé, ce fruit était apprécié de tous. On l'appelait le beurre végétal.

De l'ancienne plantation ne restaient ici que les arbres fruitiers. Avec la décadence de la colonie et l'abolition de l'esclavage, toutes les autres cultures se transformaient en broussailles. La Madeleine était éloignée de Cayenne d'environ 1 kilomètre. La route continuait plus loin. Une branche de cette route menait à une autre plantation appelée *Montagne Tigre*. Tout d'abord, on passait à côté d'une partie de la forêt. C'était un reste de l'ancienne jungle. Les arbustes du *Croton* poussaient ici au bord de la route. A maturité, ses fruits éclataient et rejetaient les graines. Ainsi, ces arbustes produisaient un bruit bien particulier. Ici certains arbres, grâce à la richesse en orchidées épiphytes²⁴, avaient la beauté de la forêt vierge. Ces plantes lisses avec les feuilles dentelées appartenaient aux genres *Tillandsia* et *Bilbergia*.

On sortait de cette forêt sur un pré nommé "Savanne grattée"²⁵. Il était couvert par les rares petits arbres aux fleurs jaunes *Byrsonima* de la famille *Malpighiacées*. On aurait pu croire en raison de leur petite taille qu'il s'agissait d'arbres de la forêt voisine qui se seraient semés là sur un terrain inadéquat pour cette espèce. Ce n'était pas le cas, *Byrsonima* était caractéristique des savanes. Ces arbres étaient placés de telle sorte qu'on aurait pu penser qu'ils étaient là exprès pour offrir des lieux de repos pendant les chaleurs de la journée. Pratiquement sur chacun de ces arbres, on rencontrait soit des *Spermophiles*²⁶ et des tangaras, soit des tourterelles, soit des engoulevents ou même un hibou.

Au centre de cette savane, il y avait un petit verger avec des arbres fruitiers de la taille du noisetier. Ils appartenaient à la même famille que le *Cœur de boeuf*²⁷. Mais leurs fruits étaient allongés et n'avaient que la taille de la poire. Ils avaient une odeur très agréable et un goût bien sucré.

²⁴ "Parasites" dans le texte original.

²⁵ Ecrit en français dans le texte original.

²⁶ *Sporophiles*?

²⁷ Ecrit en français dans le texte original.

Mais pour moi, ils étaient trop sucrés et trop parfumés, si bien que je n'en mangeais pas. Mais les oiseaux, dont les divers tangaras, se nourrissaient bien volontiers de ces fruits.

Chez nous [en Pologne], il n'y avait qu'une seule espèce d'engoulevents et un seul couple occupait un territoire important. En Guyane, c'était différent. Ici chaque lieu avait son espèce d'engoulevents. Les diverses espèces vivaient sur les prairies, dans les forêts, au bord de l'eau ou dans les broussailles. Certaines se reposaient sur le sol, d'autres sur les arbres. Certaines avaient une longue queue, d'autres, au contraire, une queue courte. Ces oiseaux étaient si nombreux qu'il y en avait plusieurs sur le même arbre. Le soir, ils étaient si nombreux au-dessus de la savane qu'on aurait pu croire qu'ils volaient en groupe. Les chauves-souris volaient vite comme si elles sortaient uniquement pour chasser, alors que l'engoulevent par contre restait suspendu dans l'air, à la façon d'une sterne au-dessus de la mer.

On pouvait rencontrer les oiseaux cités auparavant également ailleurs, dans des sites ouverts. Mais il y avait une espèce particulièrement caractéristique de cette savane, *Emberiza macrourus*, un oiseau ressemblant à notre bruant, mais ayant une queue deux fois plus longue. On rencontrait également ici un râle olivâtre et une petite poule.

Plus loin, il y avait une autre partie de la forêt. Ici la terre était plus basse et l'eau, dans les canaux bordant la route, était bonne à boire. Parmi les arbres de cette forêt, je me souviens d'un *Ficus* qui poussait en groupes. Il n'était pas très haut et avait des fruits jaunes. Quand ils étaient immatures, ces fruits avaient du latex comme un caoutchouc. Ils collaient aux moustaches. Les fruits mûrs étaient totalement dépourvus de ce jus.

Le *Mani*²⁸ était un autre arbre intéressant; il avait des glands rouges. Si on les cuisinait, ces glands produisaient une quantité importante de cire. Un médecin fit un essai pour utiliser ces glands à grande échelle. Apparemment les résultats furent très prometteurs. En plus, cet arbre poussait très rapidement.

²⁸ Le nom scientifique actuel est *Moronobea coccinea*.

J'ai eu la grande chance de rencontrer à Cayenne deux botanistes qui pouvaient me renseigner sur les plantes locales. M. Leprieur était un pharmacien de la marine à la retraite. C'était un chercheur reconnu dans le monde entier pour ses travaux sur le Sénégal et la Guyane. Il ne sortait plus de sa maison et restait tout le temps dans sa pharmacie, située en face de l'église. Il décrivait volontiers les plantes à toutes les personnes qui voulaient bien l'écouter.

M. Guinée était le deuxième botaniste. Il avait la fonction de commissaire de la marine et enseignait également le latin dans le lycée. C'était un excellent compagnon pour mes excursions. Il possédait un énorme savoir botanique. Il trouvait toujours une réponse à mes questions sur les plantes rencontrées. Sous la direction de ces deux savants, j'aurais pu avoir une bonne connaissance de la flore guyanaise. En réalité, ce n'était pas une chose aussi facile que dans les pays européens. En Europe, nous avons des livres décrivant la totalité des espèces d'un pays donné. Pour la Guyane, il n'y avait qu'un seul ouvrage illustré par M. Fusée-Aublet²⁹; il datait du siècle passé et était si incomplet que même dans la basse-cour de ma maison, je trouvais des plantes non décrites dans ce livre. Il existait tant d'espèces absentes dans cet ouvrage que n'ayant pas un autre livre, je n'avais pas le courage de m'aventurer sur ce terrain. D'autant plus que la majorité de ces plantes appartenaient à des familles absentes en Europe. Dans la bibliothèque de l'hôpital, il y avait également quatre volumes d'un ouvrage de Kunth³⁰ sur les plantes récoltées par Humboldt et Bopland pendant leur grand voyage. Malgré le fait que j'y rencontrais une multitude de plantes

²⁹ Il s'agit de: *Histoire des plantes de la Guiane Française, rangées suivant la méthode sexuelle, avec plusieurs mémoires sur différens objets intéressants, relatifs à la culture & au commerce de la Guiane Française, & une notice des plantes de l'Isle-de-France*. Par M. Fusée Aublet Londres, Paris, P.F. Didot jeune, 1775.

³⁰ Il s'agit probablement de l'ouvrage de Carl-Sigismund Kunth (1788–1850): *Nova genera et species plantarum: quas in peregrinatione ad plagam aequinoctialem orbis novi collegerunt / descripserunt, partim adumbraverunt Amat. Bonpland et Alex. de Humboldt; ex schedis autographis Amati Bonplandi in ordinem digessit Carol Sigismund Kunth*. Ed. Lutetiae Parisiorum: sumtibus Librariae Graeco-Latino-Germanico, 1815–1825.

ressemblant à celles rencontrées en Guyane, je n'avais aucune certitude que la description d'une plante de Nouvelle Grenade correspondait réellement à l'espèce guyanaise. J'avais aussi à ma disposition la monographie de Kunth³¹ sur les Graminées. A l'époque, c'était l'ouvrage le plus complet sur les plantes de cette famille. Si je ne trouvais pas dans ce livre une plante, je pouvais la considérer comme une espèce nouvelle, c'est-à-dire n'ayant ni nom latin ni fait l'objet d'une description publiée. Je commençais donc avec une grande énergie à récolter les plantes de cette famille. Rapidement, j'ai trouvé, dans les environs de Cayenne une centaine de Graminées. En majorité, elles appartenaient au genre *Panicum*. Il ne manquait pas d'espèces très intéressantes: certaines avaient l'épi très divisé, rond et des pédoncules, fins comme les cheveux, ce qui leur donnait une apparence très curieuse. D'autres avaient de grandes feuilles, ondulées en longueur, très décoratives pour les jardins. Il y avait aussi des espèces caractérisées par une forte croissance et par l'épaisseur de leur tige ligneuse. Le genre *Paspalum* était presque aussi riche en espèces que *Panicum*. Il était très caractéristique, avec des épis fins et triangulaires. Un côté était constitué par un axe élargi de l'épi. Les deux rangées de graines enveloppées, disposées l'une sur l'autre et denses formaient les deux autres côtés de l'épi. Souvent, la tige était terminée seulement par deux épis en forme de V.

De très belles herbes, inconnues chez nous, appartenaient à la sous-famille des *Chloridae*. L'*Andropogon* formait des touffes dans divers lieux. Une des espèces de ce genre donnait des racines odorantes, appelées *Vetiver*³². On les mettait dans les armoires et les coffres pour parfumer les vêtements. Je me souviens aussi de *Pharus* dans les jeunes forêts ombragées. Ses feuilles ovales étaient exceptionnelles pour les plantes de cette famille. C'était un phénomène extraordinaire et une véritable décoration.

³¹ Révision des graminées publiées dans les "*Nova genera et species plantarum*" de Humboldt et Bonpland, précédée d'un travail général sur la famille des graminées; par Charles-Sigismund Kunth, ouvrage accompagné de ... planches coloriées d'après les dessins de Madame Eulalie Delile. Ed. Paris, Gide fils, 1829.

³² *Andropogon muricatus* Retz.

Enfin, notre excursion touchait à sa fin. En passant par la forêt, nous retrouvâmes un lieu ouvert avec une habitation, entourée d'arbres. Juste devant, se trouvait une colline couverte par la forêt: c'était la *Montagne Tigre*³³.

En Guyane, on cultive le caféier à l'ombre d'autres arbres. On rase donc ici la forêt en ne laissant que quelques arbres pour donner de l'ombre aux caféiers. Parmi les grands arbres laissés, il y avait aussi une espèce plus petite, appelée ici *Encens (Icica heptaphylla)*. Cet arbre produisait une espèce de goudron aromatique, utilisé comme l'encens dans les églises. Le fruit rouge avait un noyau et il se rompait en plusieurs parties. A l'intérieur, les graines noires étaient entourées par une chair blanche, délicate, aromatique et ayant le goût du vin. Divers oiseaux se nourrissaient de ces fruits: les tangaras, les pipras et les autres.

Je venais souvent ici chasser les oiseaux, récolter les insectes, chercher des serpents ou herboriser. Parmi les oiseaux, j'y rencontrais le plus souvent quelques espèces de tangaras, divers gobe-mouches et des dacnis. Les oiseaux *Thamnophilus* et *Myiothera* étaient très communs dans le voisinage de la plantation de café.

Le monde des insectes était très riche là où la végétation était permanente et la décomposition de la matière organique rapide grâce au climat chaud et humide. Ainsi on pouvait expliquer que le nombre d'oiseaux insectivores était beaucoup plus important qu'en Europe. Parmi eux, les genres *Tamnophilus* et *Myiothera* occupaient une place particulièrement importante. Ils étaient nombreux, et leur présence et leur chant rendaient cet endroit très caractéristique. Pour un non-spécialiste, ils se distinguaient uniquement par la taille bien que scientifiquement ces deux genres fussent classés dans deux familles distinctes. Les *Tamnophilidées* étaient deux fois plus grands que *Myiotheres*. Les uns et les autres avaient le bec intermédiaire entre la pie-grièche et la grive; leur plumage était très doux, particulièrement sur le dos, et on pouvait souffler dessus comme sur des cheveux. Ainsi, chez certaines espèces, on pouvait voir une tache blanche, habituellement cachée

³³ Ecrit en français dans le texte original.

sous les plumes. Parfois ces oiseaux montraient cette blancheur dorsale. En grande majorité, ils habitaient au sein d'une végétation dense, dans les broussailles, proches du sol ou sur les branches de faible hauteur. Plus rarement, on les rencontrait sur les arbres. Leurs couleurs les plus fréquentes étaient le noir, le blanc, le roux et le gris. Une espèce de *Thamnophilus* était noire avec des lignes blanches en forme d'arcs. Son chant se composait de 20 syllabes en partant d'une note basse, puis de plus en plus aiguë. Il était impossible de ne pas l'entendre, surtout le matin dans les broussailles et les arbustes. Ces oiseaux se nourrissaient de divers insectes, mais certaines espèces mangeaient uniquement des fourmis. Il n'y avait pratiquement pas ici d'oiseaux plus grands, sauf les rapaces. Parmi eux, le plus commun était *Asturina magnirostris*³⁴ ressemblant à notre épervier. Il avait un bec plus grand et se nourrissait principalement d'amphibiens.

La Montagne Tigre était entourée sur un côté par le marais. Sur les arbustes de ce marais, j'ai tué une fois un rat avec des pics. Il avait les poils aplatis, piquants, d'une forme lancéolée. Ces rats portaient le nom scientifique d'*Echinomys*. Leur peau était si fragile que si pendant la préparation du spécimen elle se déchirait, il était impossible de la protéger de la destruction. La queue, si facile à enlever chez les autres souris, était si difficile à préparer chez cette espèce que pour l'enlever, il fallait la couper en deux.

La route principale de la Madeleine continuait presque droite. Elle traversait de petites forêts, des savanes et des près d'herbes basses. Elle passait par les ponts au-dessus de ruisseaux et par les digues dans les lieux marécageux. Là, on entendait des cris de crapauds. Pour cette raison, on les appelait les crapauds bœufs.

Un jour je marchais avec mon ami Barde. Soudain nous aperçûmes un serpent à une certaine distance de nous; il était en train d'étouffer une proie; nous étions très intrigués. Barde, plus courageux, traversa le marécage pour le tuer, mais le tir n'eut aucun effet. Quand nous nous sommes approchés, nous nous aperçûmes que ce n'était qu'un paresseux qui par hasard se trouvait dans le marécage. En traversant la boue, il bougeait ses longs bras.

³⁴ Appelé *Buteo magnirostris* dans le texte original.

Nous l'avons attrapé, mais le transporter vivant était très difficile. Le tuer n'était pas facile non plus, car ces animaux ont la vie dure.

Les limites entre les savanes et les forêts sont restées stables pendant de longues années. C'était une chose curieuse. Certaines parmi ces forêts n'étaient que de petits bosquets avec des arbustes denses. Depuis des temps immémoriaux, elles occupaient la même surface parmi les prés. J'y ai trouvé des plantes avec une fleur: elles ressemblaient aux champignons, c'étaient des *Balanophoraceae*. Il y avait aussi des *Caladium* aux feuilles tachetées. Des champignons ramifiés en forme de petits arbres poussaient dans ces forêts. J'ai également observé un champignon rose pâle, presque blanc, ressemblant à notre morille. Il était recouvert d'un tissu très bizarre, un peu comme une dentelle. Ce champignon exhalait une odeur de viande pourrie et attirait les mêmes mouches que la morille.

Parfois on passait à côté de demeures à moitié abandonnées. Autrefois, elles étaient habitées par de riches colons et les champs étaient cultivés par des esclaves. Pendant mon séjour, ces propriétés n'étaient plus entretenues et étaient au bord de la faillite. Les anciens jardins et plantations sont devenus des broussailles, composées en grande partie de goyaviers.

Les goyaviers (*Psidium piriferum*), arbre de la famille des *Myrtacées*, accompagnaient toujours les demeures humaines, avec les papayers. Parfois, ces arbres étaient la seule trace de villages abandonnés. Ils avaient la taille d'un sorbier, une écorce claire qui s'enlevait comme celle du platane. Leurs feuilles étaient ovales comme celles du pommier, mais plus dures et avec une nervure différente. Malgré une croissance rapide, le bois de cet arbre était dur. Les fleurs étaient blanches, semblables à celles de Myrte, mais plus grandes. Les fruits, abondants sur les branches, étaient jaunes comme de petits citrons. Mais comme pour les pommes, ils avaient à l'extrémité une pointe correspondant au reste de la fleur. La peau était mince et difficile à retirer. Au-dessous, il y avait une couche de chair claire qui devenait rose, puis jaune ou blanche plus en profondeur. Les graines, dures et blanchâtres, se trouvaient dans la couche centrale, la plus douce de la chair; on les avalait en mangeant ces fruits. Bien que les goyaves fussent assez méprisées, elles

avaient un très bon goût, parfumé et doux. Il existait un grand nombre de variétés de ces arbres. Ils se différençaient par la taille et la forme des fruits, mais aussi par la couleur et le goût de la chair. C'était la nourriture préférée des Tangaras comme le bec d'argent, le bluet, et de certains animaux quadrupèdes comme les didelphes et la tayra³⁵ ou fouine noire de Guyane. Les Créoles de Cayenne préparaient à partir de ce fruit une très bonne confiture appelée *Antilles mulatres*³⁶. Les goyaves avaient néanmoins un défaut: presque chaque fruit avait un asticot à l'intérieur, parfois même plusieurs.

Sur les savanes des environs de Cayenne, il existait une autre espèce de ce fruit, *Psidium pomiferum*. Cet arbre fruitier était plus petit que le précédent mais avait les feuilles et les fleurs plus grandes; le fruit mûr était brunâtre avec une chair bleue, peu croquant mais également avec un goût agréable.

Les grandes mygales vivaient dans ces savanes dans des trous du sol. Une autre espèce de mygale, un peu plus petite, vivait sur les arbres ou sur l'ananas sauvage, appelé ici *Pitre*³⁷.

Je voudrais ajouter ici quelques informations que j'ai omises dans la description précédente.

Les plantes de la famille des *Marantacées* jouaient un rôle important dans la flore guyanaise. Elles avaient des fleurs ressemblant aux bananiers, mais plus petites. La plus grande *Marantha* avait une allure impressionnante. On pouvait la comparer à un bananier. On la rencontrait dans de petites forêts situées parmi les prés. Cet arbre produisait de grandes graines farineuses, aliment des pigeons sauvages habitant ces forêts. La deuxième espèce était plus petite. On l'appelait ici *Balisier*. Ses feuilles servaient à couvrir les toits des maisons. La troisième espèce, *le petit balisier*, poussait sur les terrains

³⁵ Orthographié "aira" dans le texte original.

³⁶ "*Antilles mulatres*" dans le texte original, peut-être s'agit-il d'une faute d'orthographe et Jelski voulait-il tout simplement signaler que la tradition de cette confiture venait de la population métissée des Antilles?

³⁷ "*Pitre*" dans le texte d'original.

légèrement humides. Elle n'était pas utilisée par l'homme, mais les lieux où elle poussait étaient particulièrement beaux. Enfin *Marantha arouma* donnait de longues tiges. Leurs couches extérieures servaient à tisser les nattes, les corbeilles et les autres ustensiles pour la maison. Arouma aimait les lieux ombrageux.

En Guyane, une plante apparentée à notre millepertuis poussait sous la forme d'un assez grand arbre. Elle était commune dans les environs de Cayenne. Ses feuilles arrachées et l'écorce coupée donnaient un latex jaune qui pouvait remplacer la gomme-gutte.

Anacardium occidentale était un petit arbre, un peu comme notre pommier. Il poussait fréquemment autour des habitations, le plus souvent sur les terres sablonneuses. Il avait des fruits très étranges. Une queue grandissait en forme de poire et au bout avait une graine attachée, semblable à un grand haricot gris. L'enveloppe de cette graine contenait une huile particulièrement irritante. Son noyau avait un très bon goût. La poire même d'*Anacardium* était très agréable dans la bouche, mais après elle était irritante pour la gorge.

Une irritation semblable, avec un goût acidulé, caractérisait les fruits *Mombin*³⁸ et *Pomme Cythère* du genre *Spondias*. On rencontrait souvent ces arbres près des habitations. Ils avaient de larges couronnes mais donnaient très peu d'ombre. Leurs feuilles ressemblaient à celles du sorbier, mais elles étaient plus grandes. Les fruits étaient comme des prunes, mais rouges ou jaunes. La partie extérieure était sucrée quand ils étaient bien mûrs, mais l'intérieur restait presque toujours acidulé. Ces fruits étaient mangés surtout par les enfants africains.

Le pommier rose (*Eugenia jambosa*) avait de grandes feuilles de couleur foncée et de superbes fleurs avec un long pistil. Ses fruits avaient la forme d'une poire. Ils étaient durs, rosâtres ou jaunes, ou transparents. Ils exhalaient l'odeur de la rose, mais leur goût n'était pas spécialement bon. On le cultivait plus comme plante ornementale que pour ses fruits.

³⁸ "Maubin" dans le texte original.

Les trois *Passiflores* donnaient des fruits très agréables. La *Barbadine* était cultivée dans les jardins. Elle rampait sur les grillages ou sur les fins échafaudages. Son fruit était vert pâle, de la taille d'un melon. En Guyane, on jetait sa peau juteuse et on trempait l'intérieur charnu avec les graines dans le vin rouge. Ensuite, on le consommait avec du sucre. Il avait un très bon goût et un bon arôme. Une très belle punaise vivait sur les feuilles de barbadine: elle était grande avec des pattes aplaties.

Les deux autres *Passiflores*, *Couzau* et *Marietambou*, poussaient dans les forêts au bord des rivières. Leurs fruits avaient la forme et la taille d'un œuf avec une peau sèche, jaune et légèrement poilue. L'intérieur était rempli par une masse gélatineuse avec des graines semblables à celles de *Barbadine*. Ces deux fruits étaient très bons, même sans sucre ni vin.

En Guyane, on appelait *Abricotier* un très grand arbre avec des feuilles vert foncé. Ses fruits avaient la taille du rutabaga. Au-dessous d'une épaisse écorce se trouvait une chair dure, de couleur orange. On la coupait en rondelles, puis on la trempait dans du vin et du sucre: c'était un véritable délice.

Les Pomme cannelle et *Corossol* étaient les *annonces*, les fruits de petits arbres. Les fruits étaient verts, couverts par un réseau de figures géométriques. Leur chair fondante et aromatique contenait quatre grandes graines noires. Les fruits rouges d'une espèce de *Malpighia* remplaçaient en Guyane les bigarreaux. Les fruits d'un petit palmier de marécages *Zagunette* rappelaient les groseilles à maquereau par leur forme et leur goût. Les fruits du palmier *Panipou* devaient être modifiés par la culture, car ils ne contenaient pas de graines. Au-dessous de sa couronne, ce palmier fin portait une grappe de fruits ronds de la taille d'une prune. Cuits, ils étaient en même temps gras et farineux. Faute de l'absence de graines, ce palmier se reproduit uniquement par les rejetons.

La variété de l'arbre à pain *Arthocarpus incisa* que je connus en Guyane n'avait pas non plus de graines et se reproduisait par les rejetons. Cet arbre splendide poussait très bien dans le pays, mais il n'avait pas une grande importance dans l'économie guyanaise. Les fruits de l'arbre à pain étaient

consommés principalement par les Africains et les Créoles. Ils étaient verts, pouvaient atteindre la taille d'une tête humaine, et être légèrement allongés et avec l'extérieur couvert de nombreux petits boutons. Ce fruit farineux était mangé rôti.

J'ai trouvé mon premier serpent juste après mon arrivée en Guyane. Il était allongé sur quelques branches d'un petit arbuste. Il me regardait avec des yeux curieux. Ce serpent, fin comme un doigt et tout vert, avait presque un mètre de longueur. Sa tête était allongée. Je reconnus immédiatement qu'il n'était pas venimeux. Avant de le capturer, j'ai voulu tester sur lui l'influence de la musique sur les serpents dont j'avais beaucoup entendu parler. J'ai sifflé une mélodie et il m'a semblé que réellement le serpent écoutait les sons avec attention.

J'ai souvent fait des excursions spécialement pour trouver des serpents. J'étais convaincu que ces animaux devaient être très communs dans ce pays, mais je les rencontrais rarement, probablement à cause de leur mode de vie sur le sol ou dans les arbres, de leur couleur les dissimulant, de leur capacité à se cacher, et du manque de concentration de ma part. Je voulais récolter un nombre plus important de ces animaux: je sortis donc à plusieurs reprises pour les chercher attentivement et les chasser.

Mais en parcourant divers lieux et en observant très soigneusement pendant plusieurs heures, je ne suis parvenu pendant ces excursions à ne trouver qu'un ou deux serpents. J'ai trouvé par hasard le plus grand nombre de serpents dans les environs de Cayenne. Certains étaient minces comme une plume d'oie et longs d'un mètre. Ils ressemblaient à un fouet et étaient totalement inoffensifs. Certains avaient des rayures, d'autres étaient de la couleur du cuivre. Ils étaient si doux qu'en les tenant dans mes mains et en les passant d'une main à l'autre, je n'ai jamais été mordu. Ils se défendaient néanmoins si on les prenait entre deux doigts. Mais leurs morsures étaient si faibles qu'elles ne laissaient presque aucune trace sur la peau.

Les autres étaient plus épais et avaient la capacité de se gonfler ou s'aplatir comme un ruban. J'ai trouvé une telle espèce sur la Montagne Tigre. Ce serpent était vert au-dessus et orange tacheté au-dessous. On rencontrait

un autre serpent, gris, sur les boues du littoral du marais bas. J'ai tué un autre spécimen, grand et de couleur jaune sale, quand il glissait rapidement sur les feuilles rapprochées des palmiers. Une autre fois pendant une chasse aux oiseaux, nous aperçûmes, avec le médecin Castéran, un serpent jaune grisâtre, long de deux mètres: il s'est échappé très rapidement et il n'y avait pas moyen de le prendre vivant. Castéran tira et le tua. Une autre fois, un Africain apporta à l'hôpital un *Boa murina*, appelé en Brésil *Anaconda*. Il mesurait trois mètres. Malheureusement, ce serpent avait une tête très abîmée. Je l'ai quand même acheté pour quelques francs. En préparant sa peau et son squelette, j'ai fondu également quelques livres de graisse. Cette graisse est restée liquide pendant plusieurs jours. Ensuite, quelques petits grains blancs apparurent. Il y en eut de plus en plus nombreux et la graisse ressemblait à du miel cristallisé. Je l'utilisais pour entretenir les objets en fer.

J'ai rencontré le même serpent pendant mon excursion au point *Macouria*, de l'autre côté de la rivière de Cayenne. Au coucher du soleil, je marchais sur la route sablonneuse; à ma droite, il y avait des champs de manioc; à ma gauche, quelques mètres de broussailles me séparaient de la côte. Soudain, j'aperçus un énorme *Boa*: il sortait des broussailles sur la route à tout juste dix pas de moi. En le tirant à cette distance, je risquais de détruire ce beau spécimen: j'ai donc reculé dans les broussailles, mais le serpent m'aperçut et retourna si rapidement dans les arbustes qu'il me fut impossible de tirer sur lui. Sa seule présence était trahie par les broussailles qui bougeaient.

Je supposais qu'il n'existait pas de serpent si rapide qu'on ne puisse l'attraper sur la route. Mais dans une forêt pleine d'obstacles, un serpent pouvait se sauver très rapidement. Seul un tir de plombs vers le milieu de son corps pouvait l'arrêter.

Un soir, j'ai appris qu'un jeune juge d'instruction avait tué pendant une chasse (sur la savane Agolà) un grand serpent venimeux. On appelait cette espèce *serpent grage* (*Lachesis*) à cause d'une certaine ressemblance avec la râpe pour manioc. Je suis parti immédiatement le voir et lui ai demandé

de m'offrir ce serpent. Il refusa dans un premier temps, mais quand je lui ai expliqué toutes les précautions nécessaires pour conserver un serpent et l'importante dépense qu'occasionnait l'achat d'alcool, il finit par me le céder. La morsure de ce serpent était souvent mortelle. Il avait une convexité sur chaque écaille, et c'est pour cette raison qu'on utilisait le nom de "grage".

Habituellement on pensait qu'il suffisait de mettre un serpent dans une bouteille avec de l'alcool et de la fermer pour qu'il se garde pendant un temps indéterminé. Parfois cette méthode réussissait. Mais un serpent gardé ainsi était mou quand on le sortait de la bouteille. Il était également partiellement pourri, perdait sa peau et devenait inutile pour l'examen de l'intérieur de son corps. Il fallait que le serpent reste plusieurs jours dans une grande quantité d'alcool sans être serré et sans toucher la paroi du bocal. Il était utile de le bouger plusieurs fois pendant la journée et même de le presser. En plus, du fait que la peau des serpents ne laissait que difficilement passer l'humidité, il fallait entrer de l'alcool par sa gueule, ouvrir le ventre, vider l'estomac et les intestins, et évacuer le gaz de l'intérieur. Pour les grands spécimens, il valait mieux percer leur peau entre les écailles. Ces précautions étaient toutes nécessaires, car même dans une grande quantité d'alcool, un serpent pouvait pourrir. La cause de ce pourrissement n'était pas l'affaiblissement de l'alcool par l'humidité du serpent, mais le fait qu'il pouvait se décomposer de l'intérieur, là où l'alcool n'était pas entré. Il fallait donc faciliter l'entrée de l'alcool dans les organes internes. Mais à plusieurs reprises, on me demanda à Varsovie de ne pas faire trop d'incisions sur les ventres de serpents. Je n'avais pourtant pas d'autre moyen de préparation et je préférais avoir des spécimens durs avec des incisions sur les ventres plutôt que des animaux mous avec la peau partant en lambeaux. Les serpents non incisés avaient toujours une tache verte en face de la vésicule biliaire et au moins à ce niveau, ils étaient mous.

Le serpent "grage" était le plus horrible des reptiles de Guyane. Il pouvait mesurer plus d'un mètre de longueur, avoir une grosseur supérieure à trois doigts et de très longs crochets venimeux.

Il existait également en Guyane une espèce de serpent à sonnettes. On m'a montré une dizaine de ces sonnettes, mais je n'ai jamais rencontré ce serpent. Jamais non plus on ne m'en amena un seul spécimen.

Pour distinguer les serpents venimeux et non venimeux, on citait les caractères suivants: pour les espèces venimeuses, une grande tête large, un cou mince, un corps plus gros, la pupille allongée et le regard sauvage. Si je ne me trompe pas, on peut ajouter que chez les serpents non venimeux, les écailles étaient brillantes et chez les venimeux, mates et comme du velours.

A part quelques espèces véritablement venimeuses avec de longs crochets mobiles et creux, il existait également de nombreuses espèces intermédiaires. Ces serpents moyens produisaient apparemment du venin, mais ils étaient moins méchants, et leurs dents étaient placées plus au fond de leur gueule qui ne s'ouvrait pas très largement. Leurs morsures pouvaient être mortelles pour les petits animaux qui leur servaient de nourriture, mais ils n'étaient pas dangereux pour l'homme.

Il y avait un serpent très commun avec des anneaux noirs et rouges: c'était le *Serpent corail*³⁹. Tout le monde le craignait beaucoup, mais il n'était pas certain qu'il soit véritablement dangereux. Un tel type de coloration n'était pas rare chez les serpents. Il semble que plusieurs espèces différentes portaient le nom de *Serpent corail*.

En Guyane, on rencontrait souvent des amphibiens nommés *Serpent à 2 têtes*⁴⁰. Il était difficile de distinguer les deux extrémités du corps de ces animaux à cause du manque d'un cou étroit, la présence d'une queue épaisse et de petits yeux. Leur peau était plus douce que celle des serpents. Les écailles, rectangulaires, formaient des sortes de bagues. Les mandibules et les dents ressemblaient à celles des lézards. Ces amphibiens n'étaient pas venimeux, mais très puissants. Ils étaient difficiles à tenir dans les mains et essayaient de mordre. Il en existait trois espèces en Guyane. La première, noire et blanche, était de la taille d'une feuille du papier. La deuxième de

³⁹ Ecrit en français dans le texte original.

⁴⁰ Ecrit en français dans le texte original.

la même couleur mais plus petite, et la troisième de la taille de la première mais de couleur brunâtre. Ces animaux passaient leur vie sous terre. On pouvait rarement les rencontrer à la surface. On les trouvait dans la terre, particulièrement en creusant les nids du *fourmi manioc*. Pourquoi habitaient-ils dans les fourmilières? On ne le savait pas. Dans l'estomac de l'un de ces animaux, j'avais trouvé les restes d'une scolopendre.

Chapitre IV

Iles du Salut. Séjour sur les Iles du Salut. Habitations de supérieurs. Travail à la pharmacie. Fourmis, algues, tortues, requins. Roches ferrugineuses. Condamnés et leurs occupations. Congés à Cayenne. Accident. Ferme Caroline¹. Retour à Cayenne.

Quelques semaines après ma nomination au poste d'aide pharmacien, M. Delteil devait être de service sur les Iles du Salut. Il fit le nécessaire pour m'amener avec lui.

Les Iles du Salut se trouvent à quelques heures de voyage, au nord de Cayenne. Les trois îles ne sont séparées entre elles que par des détroits. La plus grande de ces îles s'appelle l'"*Ile Royale*", la deuxième l'"*Ile de Saint-Joseph*" et la troisième, la plus petite, l'"*Ile du diable*". Le port se trouvait sur l'*Ile Royale*. Après le débarquement, on voyait tout d'abord les roches carbonifères côtières et l'habitation et le bureau du commissaire. Une belle maison se trouvait un peu plus haut. Elle appartenait au capitaine Disnematin, commandant de ces trois îles. Une bonne route serpentait vers une haute plaine. Des baraques se trouvaient de part et d'autre d'une place. Il y avait l'habitation du capitaine qui commandait un régiment d'infanterie de marine, les nouvelles casernes, les prisons pour les *pelotons de correction*² (prisonniers condamnés aux travaux forcés), la maison des gendarmes, les habitations de médecins et de pharmaciens, l'habitation du gérant de l'atelier mécanique, l'appartement du directeur des routes et du département des constructions.

¹ "Karolina" dans le texte original.

² Ecrit en français dans le texte original.

Derrière cet espace, se trouvait une autre place. Ensuite on voyait un portail et un mur qui coupait en deux le pic de l'île. Le portail en fer était fermé toutes les nuits. Juste à côté du mur, on voyait un grand réservoir d'eau de pluie creusé dans la roche. Autrefois, avant la colonisation, quelques sources d'eau existaient sur l'île. Pendant mon séjour, les quelques milliers d'habitants de l'île n'utilisaient que de l'eau de pluie. Les déportés venaient la chercher dans le réservoir dans lequel, après la pluie, une quantité d'eau trouble coulait de la place qui se trouvait plus haut. Les habitants libres utilisaient l'eau qui coulait des toits de leurs maisons dans de grands réservoirs en fer. Il y avait des réservoirs à côté de toutes les habitations. L'eau était toujours chaude. Elle ne refroidissait que dans des bouteilles en argile, appelées "gargoulettes"³ et conservées dans les terrasses dans les lieux bien aérés. Cette eau n'atteignait jamais la température de nos eaux de sources. Il y avait un tel besoin de moyens de rafraîchissement que quelques livres de glaçons amenés du Surinam par les officiers du bateau de la poste à leurs amis, représentaient le cadeau le plus apprécié sur l'île.

Un grand pilon se trouvait de l'autre côté du mur derrière le portail et le réservoir. Les habitations des Jésuites, l'église, les appartements des Sœurs de la Pitié et un nouvel hôpital muré pour la population libre étaient situés à côté de ce pilon. Quelques rangées de baraques placées de l'autre côté contenaient les casernes des déportés, les hôpitaux, la cantine, les ateliers de menuisiers, de tailleurs et de cordonniers.

Sur la crête de la colline, on laissait quelques arbres, en général des arbres à boulet de canon *Couroupita guianensis*. Il y avait beaucoup de potagers sur l'île. Chaque fonctionnaire marié avait droit à un potager, car il mangeait chez lui. C'était pareil pour toutes les associations: si ses membres déjeunaient ensemble, celles-ci avaient leur potager. Le gouvernement ne donnait pas de jardiniers et les propriétaires de potagers se débrouillaient comme ils pouvaient. Notre jardin, celui des médecins et des pharmaciens, était situé derrière l'hôpital, à proximité de l'amphithéâtre d'anatomie. Le gardien de cet établissement s'occupait également du jardin. En majorité, les officiers

³ Ecrit en français dans le texte original.

faisaient partie du service de santé. Leur vie était assez monotone. Un tir de canon nous réveillait à 5 heures du matin, juste avant l'aube. Après un café ou un chocolat et une visite des malades, j'allais dans une petite maison où se trouvait notre pharmacie. J'avais trois auxiliaires, choisis parmi les déportés. Le premier préparait les tisanes, c'est-à-dire les boissons à base de riz, d'orge, de réglisse ou d'herbes médicinales; le deuxième s'occupait des mixtures et des tisanes préparées à base de vin; et le troisième préparait les pilules et les poudres. Mon travail consistait à faire les choses moins ordinaires, un peu plus difficiles et demandant plus de précision, comme par exemple peser de petites quantités de poisons. Mon supérieur, M. Delteil, supervisait tout et il était également chargé des liaisons entre cette filière et l'hôpital principal à Cayenne. Cet hôpital nous envoyait tout ce qui pouvait manquer sur l'île.

Ce travail, comme le précédent à Cayenne, me laissait beaucoup de temps libre pour mes occupations préférées, la recherche de tous les produits de la nature. Bien évidemment, la petite île avec quelques milliers d'habitants et très peu d'arbres et d'arbustes n'abritait que peu d'oiseaux. Mais certaines espèces rares dans les environs de Cayenne y étaient assez communes. Le Bleuete *Tanagra episcopus*⁴, un oiseau bleu sifflant faiblement, m'accompagnait pendant mon petit déjeuner. Elevé par mes soins dans son nid, il était si apprivoisé qu'une fois libéré, il volait autour de la maison et il revenait les jours suivants pour m'accompagner de nouveau pendant mon petit déjeuner. Il jouait avec cette amitié. Je rencontrais de nombreuses espèces. Parmi elles, le Calliste *Tangara cayana*, un autre tangara, joliment coloré, l'engoulevait et les petites tourterelles improprement appelées ici "Ortolan" et un tyran gris à ventre jaune, avec une tache orange cachée sur la tête, que j'ai vu plusieurs fois se nourrir de gousses immatures du piment de Cayenne. D'habitude, on voyait ici des oiseaux terrestres, mais les colibris venaient sur l'île dès que certains arbres commençaient à fleurir. Ils apparaissaient parfois en grand nombre. Bien évidemment, ils venaient de la terre ferme située en face de l'île, distante d'environ 10 km. Je voyais parfois des colibris partir vers la terre. Ils volaient haut et droit en direction de cette terre. Quand le temps

⁴ Le nom scientifique actuel est *Thraupis episcopus*.

était beau, je pouvais les suivre longtemps, jusqu'à ce qu'ils deviennent un petit point au-dessus de la mer, puis disparaissent entièrement de ma vue. C'était un instinct très intéressant qui les informait sur la saison bien précise durant laquelle ils pouvaient trouver de la nourriture sur l'île.

Parfois pour niveler le terrain pour les besoins des cultures du côté le plus bas, il fallait construire un mur de pierres. Il y avait des toiles d'araignées et plusieurs fois, j'ai vu des colibris s'arrêter en vol devant une telle toile et la frapper avec leur bec. Il y avait deux explications possibles à ce phénomène: soit le colibri prenait le fil de la toile pour la construction de son nid, car certaines espèces semblaient utiliser ce matériel, soit il cherchait les insectes piégés dans la toile. Peut-être était-ce à ce moment que leurs ailes et le reste des plumes se prenaient dans la toile: ils tombaient alors de fatigue et on pouvait les attraper à la main. Deux fois, je parvins à attraper des colibris piégés ainsi dans une toile. Sur l'île, on rencontrait 4 ou 5 espèces de colibris.

J'avais un problème pour chasser les oiseaux. Sur l'île, où il y avait beaucoup de gardiens, l'usage d'armes à feu était interdit, car le tir pouvait inquiéter les habitants. Mais M. Delteil, mon grand ami, trouva une solution: il fit venir une sarbacane de la maison de son beau-père à Cayenne. Elle était originaire de quelque part du fin fond de la Guyane et peut-être même de la Haute Amazonie. Le tube de la sarbacane avait quelques mètres de long. Il était composé de deux tiges de roseliers, l'une glissée dans l'autre, qui servaient de canon. Une boule d'argile, poussée par le souffle, avait suffisamment de force pour tuer un petit oiseau. Ainsi, j'ai même réussi à chasser des engoulevents et des tourterelles.

Quand mon temps libre coïncidait avec la marée basse, j'allais en bord de mer. En fouillant entre les pierres, je trouvais des coquillages, des algues et d'autres curiosités de la nature. Il y avait une petite écrevisse rose, assez commune. Elle avait une patte antérieure armée d'une grande mandibule et faisait un bruit rappelant un claquement. Je ne savais pas comment cet animal produisait ce bruit, mais de ce fait, on pouvait facilement le repérer entre les pierres.

Les colonies d'ascidies y étaient nombreuses. Elles ressemblaient à des fleurs de diverses couleurs. Parfois, un bras de l'étoile de mer *Ophiure* sortait du sable parmi les pierres. Cette étoile était difficile à capturer, car elle s'enfonçait rapidement et assez profondément dans le sable. Souvent les pierres étaient serrées et rendaient difficile la capture des petits animaux.

Parfois, dans un récipient avec de l'eau de mer, je prenais une quantité importante d'algues. Elles étaient brunes, rouges, vertes et avaient des formes très variées de rubans, de plumes ou de chaînes. Je les séchais bien suivant les conseils de quelques collègues qui s'y connaissaient dans ce domaine. Ces plantes avaient autant de colle à l'état naturel que séchées sous pression, entre le papier et le buvard, elles se collaient au papier et formaient comme un dessin. Mon ami Guenée me montra les *Batrachospermum* d'eau douce des environs de Cayenne. Ces algues, bien séchées, formaient un très joli dessin en forme d'arbre ou d'arbuste. On pouvait le comparer à une lithographie exécutée avec le plus grand soin. Le tissu de ces algues était si gélatineux et si aqueux, que celles-ci disparaissaient entièrement après le séchage. Il était si bien intégré au papier qu'on ne pouvait ni le voir, même en regardant de côté, ni le sentir en touchant le papier avec les doigts: il n'en restait que le dessin dont on pouvait étudier les détails à la loupe. Pour obtenir un si beau résultat, il fallait mouiller un papier blanc, un peu dur, dans de l'eau douce et ensuite placer dessus une algue. Je disposais les petites branches avec une plume pour qu'elles soient bien étalées et qu'elles ne se recouvrent pas les unes les autres. Ainsi, elles contrastaient bien sur le fond du papier. En sortant le papier très prudemment et lentement, les branches ne flottaient pas et restaient bien étalées. Pour éviter le raccourcissement des petites branches, il fallait les couvrir avec le buvard et les soumettre à une faible pression.

Certains Arabes déportés sur l'île du Diable m'avaient livré plusieurs espèces de *Gorgonia* rouges, jaunes et blanches. Ces beaux coraux étalés en éventail et faits d'une matière ressemblant à celle des cornes, étaient couverts d'une écorce d'une très belle couleur. Néanmoins, ils étaient très délicats et se détruisaient facilement. Seuls les spécimens récoltés très

soigneusement, lavés en eau douce et gardés dans un lieu sec, gardaient cette écorce décorative.

Le soir, je chassais les *Sphinx* ou les autres grands papillons de nuit, communs sur les fleurs de *Mirabilis*, plantés devant la maison pour la décoration.

Une très belle *Poinciana pulcherrima*, formidable plante à gousse et aux inflorescences de couleur d'orange, ne poussait pas loin de la table du jardin. Un peu plus loin, il y avait un *Ficus* récemment planté; on ne savait pas d'où il venait exactement; des racines adventives sortaient de son tronc et de ses branches, elles avaient la forme de mottes sèches. Ses fruits étaient petits, comme les groseilles, mais ils ressemblaient aux figues. Ils n'avaient pas le même goût mais leur forme et l'odeur étaient très semblables.

J'ai aussi récolté sur cette île des insectes. Mais il reste très peu de spécimens de mes premières récoltes, car je ne savais pas au début comment les préserver de l'action des animaux nuisibles. Par ailleurs, je n'avais pas les moyens de me procurer un nombre suffisant de boîtes en fer. Après un certain temps, j'ai compris que pour préserver les spécimens de la pourriture, il fallait veiller à ce qu'ils ne se dessèchent pas et à les disposer dans des boîtes fermées par de la brasure. J'ai donc acheté les outils les plus basiques pour travailler le fer. Un déporté, lamineur de profession, m'apprit cet art si utile au naturaliste qui fait ses récoltes sur le terrain.

Les fourmis étaient probablement parmi les insectes les plus nombreux. Dès qu'on préparait la table, de petites fourmis noires et rapides courraient en grand nombre sur la nappe, ce qui énervait certains. Ceci énervait parfois les personnes qui s'agassaient d'un rien, celles-ci s'en prenaient alors aux personnels de service. Pour pallier ce problème, on mettait les pieds de table dans des récipients remplis d'eau. Mais cette astuce ne donnait pas de grands résultats, on avait beau faire le maximum pour supprimer les fourmis, il y en avait toujours. Cette espèce était parmi les plus petites, elle ne mordait ni ne piquait, et cherchait uniquement les sucreries. Il y avait une autre espèce, une petite fourmi jaune, très belle, qui faisait des dégâts dans les matières d'origine animale laissées sans protection. Elle aimait même faire son nid

dans des boîtes fermées s'il y avait un trou pour entrer. Les autres fourmis vivaient sous des pierres; elles avaient de grandes mandibules et un dard qui piquait très douloureusement (*Odontomachus*). Les “fourmis Manioc”, mentionnées auparavant, étaient très communes sur l'île. Pour protéger les feuilles des arbres les plus précieux, comme les orangers, on installait une petite gouttière autour du tronc, toujours remplie d'eau.

Pendant mon séjour sur l'île, qui dura environ un an, j'ai réussi à récolter environ 90 espèces de fourmis, ce qui étonna mes collègues.

Un jour, M. Delteil réussit à obtenir du commandant l'autorisation de prendre une grande barque avec des prisonniers comme rameurs et un gardien armé au gouvernail. Nous partîmes tirer une drague afin de récolter des spécimens marins. La drague se composait d'un fort et lourd cadre de fer et d'un sac en filets accrochés à ce cadre. Le câble relié à la drague fut accroché au banc de la barque. Cet outil servait à gratter le fond au gré des déplacements de la barque, pour récolter les coquillages et autres objets rencontrés sur sa route. Le fond était très sablonneux. La drague s'enfonçait dans la boue et rendait la navigation très difficile. Nous ne réussîmes à rien pêcher, sauf les restes d'un lys de mer.

Avec la permission du commandement, nous sommes partis sur l'île du Diable pour participer à une pêche aux tortues. On avait un filet à larges mailles identique à celui utilisé pour la pêche aux requins. Le lieu était couvert d'algues appréciées des tortues. Par chance, le filet emprisonna quelques tortues dans ce pâturage sous-marin. Deux individus, qui ne réussirent pas à se libérer, furent jetés sur la côte. L'axe de leur carapace mesurait environ 1 mètre de long. Ces animaux, une fois renversés sur le dos, frappaient fortement leur propre carapace, avec leurs pattes antérieures en forme de rames. Leur chair est comestible. À part le fait d'être recherchée par les collectionneurs de curiosités, leur carapace ne trouve aucun usage. Ces animaux n'ont pas de dents dans la bouche, mais leurs mandibules possèdent des bords cornés et tranchants, probablement capables de sectionner le doigt d'un homme.

On pêchait les requins avec le même filet. Ces poissons étaient ici très abondants dans la mer. Leur énorme foie grasseyé était une source d'huile pour la tannerie gouvernementale située sur l'île de Saint-Joseph. Une fois, on pêcha une grande raie: elle mesurait sans sa queue 1 mètre sur 2. Le corps de ce poisson était orné de boutons osseux terminés par des piquants émaillés et courbés. Les deux mandibules étaient comme une mosaïque. Ses dents, non tranchantes, étaient disposées en rangs réguliers. A cause du grand nombre de requins, personne n'osait se baigner ailleurs que dans un lieu caché par les roches, où les vagues se brisaient entre les pierres et habituellement non fréquenté par ces animaux. On me raconta l'histoire d'un déporté qui osa nager vers la pleine mer. Il fut happé par un requin et succomba suite à son imprudence. Les requins étaient attirés à cet endroit, car on avait l'habitude d'y jeter le corps des déportés dans la mer. Durant toute l'année, il ne se passait pas une seule journée sans qu'un cadavre ne soit jeté à l'eau. On les lançait le soir, à proximité de ce lieu qu'on appelait la *roche blanche*⁵. A peine les corps enfermés dans un sac étaient-ils jetés par-dessus bord depuis une barque, que les requins, qui attendaient ce moment, se jetaient dessus et les déchiraient rapidement en morceaux.

Une fois, on pêcha un poisson-scie. Cette grande espèce de requin, avec le nez édenté, mesure plus d'un mètre. Le commandant me l'offrit. Il ordonna de le transporter et de le déposer sur une table dans l'amphithéâtre. Je voulais lui enlever sa peau afin de l'empailler plus tard. C'était probablement possible, même sans quelqu'un pour m'aider à faire un nettoyage rapide de la peau et un abondant salage. Mais je manquais d'expérience et après une longue journée de labeur, j'aperçus les premiers symptômes du pourrissement, ce qui me contraignit à abandonner ce travail.

Sur cette île, en s'orientant aux chants des rainettes, on pouvait observer dans les arbres un grand et laid animal gris. Il avait des ampoules au bout de ses doigts. Sa peau était si collante, qu'il était difficile de se laver les mains après l'avoir touché.

⁵ Ecrit en français dans le texte original.

Parfois, on rencontrait des iguanes. La couleur de leur peau était variable. Sur l'herbe, quand il faisait beau, ils étaient d'un vert magnifique. D'autres fois, dans d'autres lieux, ils étaient d'une couleur gris vert.

Sur l'île, il y avait beaucoup de grands *Cicadidae*. Ces insectes, posés sur les arbres, émettaient avec leurs ailes un horrible bourdonnement qui perçait les tympanes. Parfois, ce bruit durait très longtemps.

Sur les îles, comme sur toutes les collines des côtes guyanaises, les roches de la base étaient soit des granites, soit des syénites, et celles en hauteur, des roches ferrugineuses. La terre sablonneuse et argileuse était bonne pour la culture, elle contenait localement des concrétions ferrugineuses, comme sur la route de Baduel. Parfois, celles-ci étaient si riches, qu'elles pouvaient servir de minerai de fer. Sur les collines, ces concrétions ferrugineuses apparaissaient en grande quantité sous forme d'une roche pouvant être exploitée. Ses morceaux taillés servaient ensuite de matériel de construction. Déjà autrefois, cette roche ferrugineuse, si abondante en Guyane, attirait l'attention des savants. Itier⁶ explique son origine par la richesse en fer des anciennes sources de ce pays. Mais le caractère homogène de cette formation sur une si grande surface et sa présence surtout sur les collines font plutôt penser qu'il s'agissait des vestiges de couches autrefois continues, qui avec le temps avaient été en grande partie érodées par l'eau. Sur la "*Montagne d'Argent*" et sur l'"*Île royale*", cette roche était utilisable pour les constructions. Elle était trouée, et parfois dans ces trous, on trouvait des insectes du genre "*ravet*", appelé ainsi en français. Pour cette raison, on la désignait "*roche à ravet*". Le nouvel hôpital sur l'"*Île royale*" et les bords du réservoir d'eau étaient construits à partir de ce matériel.

Les malfaiteurs déportés ici étaient quelques milliers. Il n'y avait pas que des Français. On rencontrait parmi eux beaucoup d'Arabes, d'Algériens, un peu d'Allemands, d'Alsaciens (certains étaient de la Légion Etrangère), des Corses, des Italiens, des Tapuis, des Hindous et des Africains. Ces gens

⁶ Il s'agit d'un ouvrage de Jules Itier, 1874. *Des Forêts pétrifiées de l'Égypte et de la Libye et du rôle qu'ont joué les eaux minérales dans les formations géologiques postérieures aux dépôts des terrains tertiaires*. Ed. Montpellier: impr. J. Martel.

appartenait aux diverses classes sociales, avaient divers degrés d'éducation et des professions très variées. Il y avait parmi eux des avocats, des médecins, des artistes, des personnes mondaines avec de bonnes manières et parlant plusieurs langues. Leurs talents amélioraient leur condition de vie. Ils étaient employés dans les bureaux. Il leur était permis de se consacrer à l'artisanat. Les bénéfices de leur travail allaient en partie à l'administration et en partie à eux-mêmes. Nombreux parmi eux savaient tisser de belles choses à partir de fils d'agave qu'ils vendaient à très bas prix. Les autres sculptaient des noix de coco, fabriquaient des cannes d'os de requin, en mettant des vertèbres de requin sur un bâton de fer et en polissant l'extérieur. Certains avaient la permission de donner des heures de cours aux officiers. L'un d'eux enseignait la guitare, un autre donnait au capitaine des leçons d'espagnol. Ce dernier, très cultivé, dit en regardant une photo sur le bureau du capitaine: *"c'est Mlle X"*. *"D'où la connais-tu?"* demanda le capitaine. *"Je dansais avec elle, au bal, dans tel lieu"* répondit-il. Ce prisonnier était un tricheur très intelligent. Sous de fausses identités et à de faux titres, il emprunta de grandes sommes à Hambourg, à Paris et dans d'autres villes. Avant son arrestation, il vivait comme un grand seigneur.

Il y avait aussi quelques prisonniers politiques. Parmi eux, un grand blond avec une longue barbe. C'était l'un des camarades d'Orsini et il avait participé à l'attentat contre Napoléon III. Les médecins avaient beaucoup de compassion pour lui. Ils le laissèrent pendant des semaines à l'hôpital, même s'il n'était pas vraiment malade.

Un jour, on m'a informé que j'avais un compatriote à l'hôpital: je partis le voir. C'était un Juif arrêté pour une banale arnaque à Paris. Chez nous, en Pologne, ils préféraient déclarer être Allemands, mais celui-ci trouvait plus avantageux de se dire Polonais.

La bonne conduite était récompensée par les faveurs de l'administration et une réduction de peine. Mais d'un autre côté, la moindre désobéissance était punie avec une extrême sévérité. Pendant mon séjour, un prisonnier arabe qui n'avait pas obéi à l'ordre de revenir immédiatement dans une baraque, fut tué sur place. On expliquait cette sévérité par la peur d'une

révolte générale des condamnés, car si ceux-ci étaient venus à s'unir, ils auraient pu devenir très dangereux.

La monotonie de la vie sur l'île était très pesante pour beaucoup de personnes. On cherchait n'importe quelle distraction. Pendant les soirées, un orchestre composé de déportés jouait de la musique. Ces concerts avaient lieu soit sur la colline des officiers, soit devant la maison du commandant. Une petite cabane se trouvait non loin de l'église, sur un lieu dégagé en hauteur. Un homme assis à l'intérieur scrutait la mer à la lunette afin de repérer les bateaux sortant du port de Cayenne. Soudainement, il courut chez le commandant et annonça sur son chemin la bonne nouvelle à tout le monde. Rapidement, le village s'agita comme une fourmilière. Certains guettaient les journaux et les nouvelles; d'autres attendaient les produits alimentaires; quant aux fonctionnaires, ils attendaient leurs remplaçants.

Les baignades, l'escrime ou le jeu de quilles faisaient aussi partie des distractions de la société. Une fois, un navire de guerre des Etats-Unis s'arrêta pour quelques semaines dans les environs des îles. Les officiers faisaient de nombreuses visites. Le commandant organisa même une soirée dansante à laquelle nous fûmes tous invités.

Après quelques semaines passées sur les îles, j'ai commencé à m'ennuyer. Je regardais la terre ferme avec nostalgie. Pour me faire plaisir, M. Delteil demanda en ma faveur une semaine de congés pour que je puisse aller à Kourou. Cette ville se trouvait juste à quelques heures de voyage en bateau à vapeur. C'était un lieu mémorable pour l'histoire de la colonisation. A la fin du siècle passé, pendant le ministère de Choiseul, on avait voulu fonder ici "*une France équinoxiale*". On raconte que plus d'une dizaine de milliers de Français avaient débarqué en ce lieu. Ils avaient voulu rapidement créer une ville. Ils avaient amené avec eux des objets de luxe. On ne manquait ni d'acteurs, ni de ballerines. Mais ces Français avaient une telle méconnaissance de la vie en Guyane que certains avaient même amené

des patins à glace! La majorité des colons succomba suite à la malaria ou d'affaiblissement, de misère, ou encore dans le conflit avec les Indiens⁷.

Pendant mon séjour, il y avait un pénitencier à Kourou. Il était dirigé par M. Cury. J'ai rencontré d'aimables collègues parmi le personnel médical: M. Dutrey et Baudry.

Une fois, quelqu'un, tout juste arrivé par bateau, m'amena les premières lettres d'Europe de M. Taczanowski et de ma famille. J'ai passé beaucoup de temps à les lire. Je me mis à chasser une importante quantité d'oiseaux que je préparais en travaillant jusqu'à 3 heures du matin. Il s'agissait en grande partie d'espèces de petite et de moyenne taille. Il y avait parmi eux un très beau petit faucon, gris foncé sur le dos et roux sur le ventre. C'était un oiseau très intéressant. D'après mes informations, il chassait uniquement les chauves-souris très tôt le matin et le soir. Cette espèce s'appelle *Hypotriorchis aurantius*⁸. Devant la maison, côté jardin, des palmiers poussaient sur lesquels des *Tangara sayaca* se réunissaient le soir.

Les oiseaux sociaux se regroupent pour passer la nuit et se reposer. Certains choisissent des bambous pour dormir, d'autres préfèrent les endroits avec une végétation dense, au niveau de la couronne des arbres. Le *Tangara sayaca* dort toujours dans les couronnes de palmiers. Ces oiseaux font toujours beaucoup de bruit avant de s'endormir.

De petits arbres des "pomme cannelle" poussaient dans le jardin. Ils appartenaient au genre *Anona*⁹, dont nous avons déjà parlé. Ces fruits avaient un très bon goût qui rappelait la crème chantilly.

Des concombres sauvages poussaient abondamment dans les friches, parmi les mauvaises herbes. Ils étaient petits comme des noix et couverts de douces épines. Mais leurs arômes et leur goût étaient les mêmes que ceux de

⁷ Pour plus d'informations sur le sujet évoqué ici par Jelski, voir Jean Chaïa, 1958. *Echec d'une tentative de colonisation de la Guyane au XVIII^e siècle (Etude médicale de l'Expédition de Kourou 1763-1764)*. Biologie Médicale. Hors Série, Avril 1958.

⁸ Il s'agit probablement du faucon des chauves-souris, *Falco rufigularis*.

⁹ Le nom scientifique actuel est *Annona squamosa*.

chez nous. Ici, on les utilisait surtout pour préparer des plats cuisinés. Mais moi, je les aimais également crus, ils me rappelaient l'Europe.

Après une semaine, je revins sur l'Île. J'étais épuisé par le travail et j'ai attrapé la malaria. La quinine arrêta les crises, mais je perdis ma vigueur d'Européen pour le reste des années que je devais passer en Guyane.

Quelques années plus tard, je suis retourné visiter Kourou. J'y étais allé avec le commandant des *Iles du Salut*. Il supervisait les pénitenciers, car ceci faisait partie de ses obligations. Nous avons remonté la rivière en bateau à vapeur pour arriver jusqu'au dernier de ces établissements. Même pendant ce voyage, je continuais à récolter des collections naturalistes. J'y ai trouvé une chose intéressante que j'ai montrée au commandant et aux autres passagers. Tous conclurent que l'objet n'était autre qu'une feuille sèche et tordue, même après une observation relativement longue. Pourtant, c'était une chrysalide, mais qui imitait à la perfection une feuille sèche et tordue.

Une autre fois, on me donna à Cayenne une chrysalide imitant un morceau de petite branche cornue. Elle était couverte de mousses. L'imitation était si parfaite que mon étonnement était sans fin. On pourrait trouver pas mal d'autres exemples de ce genre. En les regardant, nous ne pouvions qu'admirer l'étrange sagesse du Créateur.

Dans ce pénitencier, un versant de la colline fut déboisé et planté d'ananas d'une variété appelée "*ananas maipouri*"¹⁰. Les fruits sans les feuilles avaient la taille d'un quart de papier.

Après six mois de séjour sur l'Île, M. Delteil fut muté. Suite à une décision administrative, je devais rester sur l'Île, ce qui m'attrista. M Delteil m'envoya des journaux et des livres. Il fit diverses démarches administratives pour demander ma mutation et obtint même une audience chez le gouverneur. Mais il ne parvint à obtenir pour moi que 30 jours de congés à Cayenne. J'ai dû partir immédiatement en barque vers la rivière Mahury, où j'avais rendez-vous avec M. Delteil. Nous pensions faire des promenades pendant quelques jours et admirer la splendeur de la forêt tropicale. Mais

¹⁰ Il s'agit de la plus grande variété d'ananas connue, ceux-ci pouvant peser jusqu'à 10 kg (Devez, 1932).

en arrivant à Cayenne, j'ai trouvé mes amis très tristes. M. Delteil, Cony et M. Cony junior remontaient la rivière lorsqu'ils arrivèrent à une plantation. Parmi diverses ferrailles dans un entrepôt de plantation, ils trouvèrent un vieux fusil. M. Delteil le prit en plaisantant, le dirigea vers son beau-frère et appuya sur la détente, puis soudain, un coup partit. La charge de plombs toucha le cou et la tête du jeune homme. Personne n'aurait pu imaginer que le fusil puisse être chargé, ni que la vieille balle soit encore bonne après avoir été exposée à l'humidité pendant de longues années. On donna au blessé les soins nécessaires, puis on le transporta à l'hôpital. Après quelques mois, il retrouva entièrement sa santé.

Le beau-frère et le père du blessé restèrent donc à Cayenne. Quant à moi, j'ai emprunté le canal reliant Cayenne à la rivière Mahury, puis j'ai remonté cette dernière jusqu'à l'"habitation la Caroline".

Cette plantation était située sur la rive droite. Les champs sur les terres basses étaient abandonnés; il ne restait ici qu'une plantation de girofliers qui s'étalait sur les terres plus hautes, à quelque distance de la rivière. *La Caroline* avait une grande maison avec des chambres très commodes. Des escaliers en colimaçon conduisaient à l'étage.

La large plantation de girofliers, qui avaient la taille de poiriers moyens, offrait une très jolie vue. Les arbres étaient sur le point de fleurir. Seule la récolte des bourgeons faisait l'objet d'un commerce. Cette saison était déjà marquée par les pluies. On aménagea donc une sécherie de clous de girofles. Elle fut organisée ainsi: on plaça des dalles parallèles du côté méridional de la maison où on séchait les bourgeons. Les tiroirs contenant les clous de girofles furent installés sur les petites roues des dalles. Dès les premières gouttes de pluie, un gardien africain poussait les tiroirs sous le toit. Il les sortait dès que la pluie se terminait et que le soleil brillait à nouveau.

J'ai demandé au gérant s'il y avait des chauves-souris dans le grenier. Il exauça rapidement mon vœu en m'amenant au grenier de la sécherie. Je vis, au-dessous du toit, des taches d'un mètre carré. C'étaient des colonies de chauves-souris. Le gérant insistait pour que je tire, mais je ne voulais pas, car je craignais l'incendie. Comme je n'avais pas ma sarbacane, je me suis limité

à l'observation des animaux. Une grande chauve-souris était suspendue non loin de la porte, là où la lumière entrait dans la pièce. Elle avait la taille d'un pigeon. Je n'avais jamais vu une chauve-souris d'une pareille taille, et d'ailleurs, je n'en ai plus jamais revu par la suite une aussi grosse. Soudain, des guêpes ont commencé à s'agiter. Elles nous ont attaqués, mais nous avons réussi à leur échapper. Le plancher, affaibli par les termites, céda sous notre poids et, en sautant les escaliers, je perdis mes lunettes en or. Heureusement, l'histoire se limita à une grosse frayeur, car non seulement les guêpes n'ont pas réussi à nous piquer, mais nous ne sommes pas non plus tombés à travers le plancher et j'ai retrouvé mes lunettes intactes.

Pendant ce voyage, j'ai enrichi considérablement ma collection d'oiseaux.

Après ce séjour de quelques jours, je suis revenu à Cayenne. A la première occasion qui se présenta, j'ai dû repartir sur les *Iles de Salut*. M. Delteil m'encouragea dans ses lettres. Mais il fallut attendre une année pour que je sois remplacé par M. Chevrier, un autre pharmacien de troisième classe.

Chapitre V

Leçons au collège. Atelier de menuiserie. Sécherie. Excursion sur la rivière de Kaw. Dégrad des Cannes. Nuit à la plantation de M. Rouquié. Voyage maritime. Plantation de rocouyers de M. Lalanne. Usine de peinture. *Bixa orellana*. Fougères et autres plantes. Oiseaux. Pêche aux poissons.

Ma situation financière s'améliora énormément juste après mon retour à Cayenne. Le directeur des affaires intérieures me convoqua et me demanda de donner des cours de botanique et d'agriculture au collège de Cayenne. Pour quatre leçons hebdomadaires, j'étais payé 1000 francs par an. J'ai organisé un atelier de menuiserie non seulement afin de faire des caisses en bois et autres objets utiles, mais également pour que ce travail physique m'aide à combattre la sieste de l'après déjeuner, cette habitude étant nuisible à ma santé. Le Père Mahé, curé de Cayenne, me facilita l'organisation d'un atelier à peu de frais. Grâce à son aide, j'ai bricolé selon mes plans, une sécherie de plantes. J'ai fabriqué une armoire haute carrée, ouverte en bas et comportant à l'intérieur des barres horizontales pour y placer des bottes de plantes. Il y avait ainsi une dizaine de rayons. Dans la partie basse, j'avais placé une chaufferette avec de la braise. Son but principal n'était pas tant de chauffer, mais de créer un courant d'air ascendant. Par moment, celui-ci était si fort qu'on entendait à l'extérieur le bruit qu'il faisait à l'intérieur de l'armoire.

Quand j'herborisais par beau temps, je mettais les plantes collectées directement dans du papier buvard. Lorsqu'il pleuvait, je les plaçais tout d'abord dans un torchon et parfois je les plongeais dans de l'eau afin qu'elles ne ramollissent pas. Plus tard, une fois rentré chez moi, je n'avais alors aucune difficulté à les mettre entre des feuilles de buvard. Je mettais les paquets de plantes, d'une grosseur de trois à quatre doigts, dans des cadres qui

comportaient un croisillon dans leur milieu. A l'aide d'une ficelle, je serrais le tout moyennement quand les plantes étaient fraîches et plus fortement quand elles séchaient. Ainsi, malgré un climat humide, je parvenais à obtenir de très bons échantillons.

M. Lalanne était commerçant et son beau-fils, M. Bréart, commandant dans la marine. Ils devaient visiter leur plantation de rocouyers (*Bixa orellana*) située au bord de la rivière de Kaw. Ils proposèrent à M. Doué de les accompagner. Celui-ci ne pouvant se libérer, il proposa que je le remplace.

J'ai donc pris quelques jours de congés et ai préparé mes bagages: un peu de linge, des papiers buvards, un litre d'alcool à 90° et des outils pour dépecer les animaux. J'avais décidé de ne prendre ni fusil, ni carrelet, ni bocaux pour les objets mous. Un attelage composé de deux mules, qui appartenait à la direction de l'artillerie, nous amena à "dégrad des Cannes". Nous y sommes arrivés à treize heures. Le "dégrad" était un petit port où l'on pouvait charger et décharger des marchandises. En réalité, au "dégrad des Cannes", il n'y avait que deux chaumières.

La route de Cayenne au dégrad des Cannes était presque parallèle à la mer. Dans les autres colonies, plus florissantes, on pouvait voir un semblant d'organisation, surtout lorsque l'endroit se situait à proximité d'une ville. Ici, il n'y avait que de misérables chaumières avec des jardins qui n'étaient pas dignes de ce nom. On y trouvait un peu de manioc, une dizaine de pieds de maïs, quelques pousses de canne à sucre, quelques cocotiers, quelques bananiers et un ou deux manguiers. Cela composait presque tous les biens d'un propriétaire de chaumière. Ces misérables propriétés devenaient de plus en plus rares au fur et à mesure que l'on s'éloignait de la ville. Les broussailles qui les séparaient prenaient de plus en plus de place. Dans les endroits où les broussailles se transformaient en forêt, le tronc des arbres était couvert de lianes et de plantes parasites (*Aroidae*, *Bromeliaceae*, *Tillandsiae* et *Orchideae*). Dans les vallées humides et boisées, on pouvait voir une très belle fougère arboricole *Himentelia* qui réjouissait l'oeil.

Les *Bombax*, apparentés à la guimauve, étaient les arbres les plus majestueux. Ils avaient les plus gros troncs et les plus larges couronnes. En raison de son bois trop mou, cet arbre n'était d'aucune utilité. Tout ce qui avait une quelconque valeur avait été ici abattu depuis longtemps. *L'Andropogon*,

une graminée géante, poussait dans les prairies, mais le bétail ne l'aimait pas. Les terres étaient partout de très mauvaise qualité, composées d'argile rouge, de sable ou de terre grise.

Après deux ou trois heures de voyage nous arrivâmes au “*dégrad des Cannes*”. Il fallut attendre une chaloupe qui venait par le canal reliant la baie de Cayenne à la rivière Mahury. Ce canal divisait l'Île de Cayenne en deux parties inégales. Les compagnons les plus âgés s'assirent devant la chaumière. Ils discutèrent des affaires financières, de la direction du vent et du plan de voyage.

Le ciel était nuageux et le vent soufflait fortement. A cet instant, je ne vis pas les sternes blanches qui parfois planaient en scrutant la surface de l'eau. La savane avec l'*Andropogon* s'étendait des deux côtés de la route. Les *Typha* ressemblaient aux nôtres, la *Banisteria* et la petite *Zaguenette*¹ champêtre poussaient là où il y avait des marais. Les fruits de *Zaguenette* sont semblables aux groseilles à maquereau par leur apparence et leur goût. J'ai récolté dans cet endroit une centaine de plantes.

Quelques perroquets volaient au-dessus de nos têtes. Leurs cris les annonçaient de loin. J'ai vu pendant la promenade des moineaux, des tangaras et des [caciques] culs jaunes² (un *Cacicus*³ assez grand). Un cacique aperçut en l'air un grand insecte: il le suivit, prit de la hauteur et l'attrapa.

Le “*dégrad des Cannes*” appartenait à un Alsacien, M. Lanz. Parfois, pour lui faire plaisir, je discutais avec lui en allemand. Il cultivait du café et du cacao.

Après une heure d'attente, nous avons aperçu la chaloupe. Nous avons décidé de passer la nuit ici, mais nous avons finalement changé d'avis et nous sommes partis dans une petite barque à la rencontre de la chaloupe. Nous avons embarqué et sommes partis en mer.

En bordure de mer, les marées étaient très fortes et leur rythme nous imposait les heures de départ et d'arrivée. Nous ne pouvions donc faire qu'un petit bout de route avant d'être obligés de nous arrêter pour attendre le moment le plus propice pour naviguer.

¹ Zaguenette ou Zagrinette, *Bactris pectinata*.

² Ecrit en français dans le texte original.

³ “*Cassicus*” dans le texte original.

Nous aperçûmes une maison d'un étage sur le versant d'une montagne qui jouxtait la mer. Comme un phare, elle était exposée à l'action de tous les vents. C'était la demeure de M. Rouquié, le frère du prêtre de Cayenne. Avec l'aide de quelques ouvriers agricoles, il s'occupait de cultures de cacao, de café, de melons et cultivait un peu de manioc. Il avait un certain âge; il était original et très modeste. Il nous accueillit en faisant preuve d'une grande hospitalité. Les dix marins dormirent au rez-de-chaussée et nous avons été invités à passer la nuit avec lui à l'étage. Il récoltait annuellement 1800 livres de cacao. A quatre heures du matin, nous avons dit au revoir à notre hôte et nous avons repris notre route.

Au fur et à mesure que nous nous éloignions de la côte, les vagues devenaient de plus en plus fortes. En raison de la direction du vent, nous étions dans l'obligation de naviguer en zigzag. Parfois, la vague arrivait de côté en nous arrosant abondamment. Parfois, elle était si courte devant la chaloupe que notre embarcation, au lieu de glisser sur l'eau, retombait violemment de sa hauteur. Cela nous secouait désagréablement et nous faisait craindre pour la chaloupe.

Nous avons rapidement laissé derrière nous *l'Ilet la Mère* et *Les deux Mamelles*. La première avait été le lieu où séjournèrent les criminels invalides. De loin, elle avait un bel aspect. C'est une très petite île dont on peut faire le tour en trois quarts d'heure. Elle n'était pas encore entièrement déboisée et de ce fait possédait encore quelques sources d'eau douce. L'église, l'hôpital, les habitations et les entrepôts se trouvaient à proximité du port. Regardés depuis la côte, ces bâtiments faisaient penser aux constructions d'un parc d'attraction. Les *deux Mamelles* sont deux petites îles. On y cultivait du maïs pour nourrir les poulets élevés sur *l'Ilet la Mère*.

La mer dans les environs n'était guère profonde et le fond était boueux. Les marins distinguent les vases dures⁴ et les vases molles⁵. Les premières sont un peu plus dures que les secondes, car la boue qui les compose est un peu plus dense. Dans les lieux de vases dures, nous ressentions fortement les vagues. Les vases molles se caractérisent par une boue moins dense. On peut dire qu'elles ont une consistance intermédiaire entre solide et liquide.

⁴ Ecrit en français dans le texte original.

⁵ Ecrit en français dans le texte original.

Dans les zones de vases molles, notre embarcation fendait facilement les vagues, la mer était calme. C'est pourquoi nous essayions de rester à leur niveau. Ce n'était pas toujours possible, car la mer était peu profonde au-dessus de ces vases. Même à une distance de quelques lieux de la côte, elle n'avait environ qu'un mètre de profondeur. Dans ces endroits, il y avait beaucoup de requins, mais l'eau trouble et jaunâtre nous empêchait de bien les voir; c'est à la vue de leur nageoire dorsale qu'on en connaissait la présence.

Sur notre gauche, la pleine mer était très agitée. Nous aperçûmes une goélette que nous connaissions bien. Elle faisait des mouvements laissant penser qu'elle avait dû subir certains dommages. La roche du Grand Connétable était habitée par des oiseaux marins; il y avait un peu de guano. La terre, sur notre droite, était assez monotone. C'était une côte marécageuse couverte de forêts de *Rhizophores* et d'*Avicennia*. C'était l'habitat des crabes et des biches de Guyane (*Cervus paludosus*). Hormis les forêts, nous avons rencontré des savanes humides recouvertes d'herbes ou d'arbustes. Un très beau palmier, le *Pinot*, pousse sur ces savanes. Au loin, nous pouvions voir une chaîne de montagnes. Elles n'étaient pas très hautes mais avaient une grande importance, car la route de *Roura* à *Kaw* passait sur sa crête.

Nous avons jeté l'ancre à mi-distance de la côte et bricolé une tente en utilisant les rames et les voiles. Nous avons déjeuné tardivement en attendant la marée haute qui devait faciliter notre entrée dans les eaux de la rivière.

Nous avons rejoint la rivière en ramant. A son embouchure, elle n'avait que quelques centaines de pas de largeur; l'eau y était trouble. Les côtes étaient couvertes de *Rhizophores*. Une certaine espèce de *Bignonia* jouait ici le rôle de liane. Les ibis rouges s'envolaient vers le bord de la mer et les hérons gris et blancs prenaient leur envol au fur et à mesure de notre progression.

*Anableps tetropthalmus*⁶ était ici très commun. Ce poisson a un air bien particulier. Notre présence l'effrayait et il sautait à la surface de l'eau près du bord de la rivière. Il se tient toujours très près de la surface et sitôt qu'on s'approche, il fait des sauts maladroits.

⁶ Le nom scientifique actuel est *Anableps anableps*.

Nous avons contemplé longtemps le même paysage. Des fleurs vertes et blanchâtres, des orchidées épiphytes⁷ ou un rapace tournoyant dans l'air rompaient cette monotonie.

Malgré la chaleur, je suis sorti de la tente et suis allé à côté de la cabine du marin qui tenait le gouvernail. De là, je pouvais observer tranquillement le paysage.

J'aperçus quelques *corbeaux grand bois*⁸ sur les branches d'arbres à grands rhizophores. C'est un vautour semblable à celui des villes, sa tête n'est pas noire, mais grise. L'endroit était silencieux, entrecoupé par moment par le chant de *Todirostrum*, un petit oiseau verdâtre qui chante fréquemment ses *ti-tiu-tiu*. Lui non plus ne semblait pas être préoccupé par la chaleur et restait actif pendant toute la journée. Semblable aux mésanges, cet oiseau observait les troncs et les branches. Son nid suspendu, composé d'herbes et de mousses en forme de sac, était visible au-dessus de l'eau.

Le paysage changea lentement, les palmiers *Pinot* remplacèrent les rhizophores. Les berges de la rivière étaient recouvertes par de denses broussailles. Sur l'eau, on voyait de belles *Pontederia*. La rivière devint plus étroite et n'avait plus qu'environ 100 pas de largeur. Les colonies de petits culs jaunes étaient perchées dans les arbres bordant la rivière. Les cris et les sifflets de ces oiseaux rompaient le silence. En cette saison, leurs grands nids suspendus contenaient des œufs ou des oiselets. Un moucou-moucou (*Caladmiium giganteum*) apparaissait de temps à autre parmi les arbustes.

Les tyrans s'activaient avec le coucher du soleil. Ils guettaient au-dessus de l'eau les petits poissons et les insectes.

Enfin, nous aperçûmes des plantations abandonnées de *Bixa orellana*. Dans ce pays, surtout dans les terres basses, il suffit de quelques années pour qu'une végétation sauvage efface toute trace de l'homme et de l'agriculture. Pour repérer les anciennes plantations, il fallait rechercher les manguiers, voire quelques bananiers ou une ruine de construction.

Des perroquets commençaient à crier. Nous avons vu des groupes de ces oiseaux passer au-dessus des palmiers *Pinot*; chacun de ces groupes comptait une bonne centaine de paires, toutes de la même espèce.

⁷ Ecrit "parasites" dans le texte original.

⁸ Ecrit en français dans le texte original.

Ils étaient verts, mais de loin, ils paraissaient noirs. De plus en plus souvent, les *Pontederia* formaient des îles flottantes. Elles se déplaçaient tantôt vers le haut, tantôt vers le bas de la rivière, suivant la marée. Leurs pétioles gonflés contiennent l'air nécessaire à la flottaison de ces plantes. Leurs feuilles cordiformes sont très jolies; les bouquets que formaient leurs fleurs offraient un spectacle d'une rare beauté. Sur un fond couleur lilas, ces fleurs formaient des taches de lumière jaune. Leur couronne était si délicate que mise en herbarium, elles se modifiaient au point de n'être plus reconnaissables. *Caladium giganteum* était de plus en plus grand et de plus en plus dense. *Opisthocomus* y vivait.

Nous approchâmes enfin de la plantation et de l'habitation de M. Lalanne. Cette plantation portait le nom de *Bon Père*⁹. Le gérant, M. Boudot, nous y attendait avec quelques Africains au dégrad, là où les barques accostent. On jeta les rames à l'intérieur de la barque, ce qui faisait un bruit ne ressemblant à aucun autre. Nous sommes descendus et après avoir salué le gérant, nous sommes allés vers la maison éloignée d'environ cent pas. Tout d'abord, nous avons traversé une digue et un pont au-dessus d'un canal. La route conduisant à la maison était pavée de roches ferreuses et plantée de beaux palmiers (*Oreodoxa regia*).

Une maison avec un étage en bois se trouvait sur notre droite: on l'appelait ici "*l'hôpital*". La sécherie et l'entrepôt d'objets et d'outils étaient sur notre gauche. Elisabeth, ou Zabeth, une formidable femme africaine, nous accueillit à l'entrée de l'habitation. M. Boudot gérait la plantation et elle s'occupait de la maison. C'était une femme d'humeur très gaie et excellente cuisinière.

Après quelques instants, j'ai laissé M. Lalanne et M. Boudot s'installer. Et quand le soir arriva, je partis jeter un coup d'œil dans les environs. Il n'y avait qu'une seule route, elle passait sur les digues. Sur une colline à quelques kilomètres, j'ai vu un canal fournissant de l'eau potable aux habitants, je le suivis. Ce canal avait parfois 4 mètres de largeur; une digue le bordait des deux côtés. Il était planté d'arbres "*d'Immortels*"¹⁰ (*Erythrina*). Des champs non cultivés se trouvaient sous l'eau sur ma gauche.

⁹ Ecrit en français dans le texte original.

¹⁰ Ecrit en français dans le texte original.

A droite, il y avait une plantation de cacao. Le coucher du soleil m'obligea à parcourir rapidement les digues. J'ai observé néanmoins quelques espèces de *Panicum* que je n'avais jamais vues ailleurs: ce sont de très grandes et très bonnes plantes. Des *Salvinia* et des *Azollia* flottaient sur l'eau douce et un peu trouble du canal.

Le lendemain la politesse m'obligea à ne pas faire d'excursion. Après le café, je dus accompagner le propriétaire, le commandant et le gérant pour visiter l'usine de teinture et la plantation. Ceci m'a été profitable, car ce fut l'occasion de leur poser diverses questions.

L'usine était placée dans une chaumière sans murs, comme c'est souvent le cas sous les tropiques. Le toit était couvert de tuiles spéciales fréquemment utilisées ici, faites d'un bois très gras appelé *Ouapa*¹¹. Dans un coin de l'usine, une mule faisait tourner une longue pièce de bois avec deux roues dentées. Ces roues muaient deux cylindres en fer servant à écraser les graines extraites de rocouyers. Dans la plus grande partie de l'usine, il y avait une grande auge faite en bois d'*Angélique*¹² dans laquelle on mettait les graines écrasées. On y ajoutait ensuite juste un peu d'eau pour extraire une poudre de couleur pourpre correspondant à la couche externe des graines. Pour quelle raison écrasait-on alors les graines si cela avait pour seul but l'obtention de cette poudre? On m'a expliqué qu'en fait, la graisse de la graine permettait une bonne conservation de la teinture. Dans quelques auges, il y avait encore la pâte issue des graines fraîchement broyées. Elle n'était pas d'une odeur désagréable, mais plus elle vieillissait, plus son odeur devenait insupportable et sa couleur de plus en plus brune. J'ai essayé de définir la composition de cette pâte en me basant sur mon odorat: je percevais un mélange d'alcool, d'acide butylique etc. Après quelques jours, cette pâte renfermait des millions de larves de diptères. De l'eau de couleur pourpre s'accumulait dans la partie inférieure des auges. Elle était ensuite prélevée et versée dans des citernes ou dans des boîtes en bois laminées par du plomb. C'est seulement une fois le liquide de la citerne stabilisé, qu'on prélevait un dense résidu rouge et brunâtre. Il était ensuite mis dans un tissu

¹¹ Le nom scientifique actuel est *Eperua falcata*.

¹² Le nom scientifique actuel est *Dicorynia paraensis*.

afin d'être essoré. De cette pâte résiduelle, on formait des sortes de miches qui étaient emballées dans des feuilles de bananier, mises en tonneaux et envoyées en France.

Plus l'odeur de cette pâte était dégoûtante, plus sa qualité était bonne. C'est pour cette raison que parfois, on y ajoutait des corps en décomposition d'*Opisthocomus* [Hoatzin].

J'ai observé un intéressant détail chimique: comme on l'a signalé auparavant, les citernes étaient laminées de plomb à l'intérieur. Curieusement, après un certain temps d'utilisation, l'extérieur se couvrait également d'une couche qui prenait un reflet métallique, les citernes semblaient alors être couvertes de miroirs. Je réussissais facilement à enlever cette couche métallique avec le doigt. L'explication de la présence de sels de plomb à l'extérieur était facilement compréhensible, mais quelle force les réduisait et les transformait en métal? Peut-être les vapeurs d'ammoniac y étaient-elles pour quelque chose?

L'écurie des trois mules se trouvait dans un coin de l'usine. Dans l'autre, il y avait un four avec des plaques métalliques qui servaient à la préparation de la cassave qui remplaçait ici le pain.

Nous sommes allés de l'usine à la plantation où étaient cultivés des rocouyers sur une surface de quatorze hectares. Les autres quatorze hectares étaient au repos et restaient sous l'eau pendant quatre ans. En ce moment, ils étaient recouverts d'une végétation marécageuse. La culture de cacao occupait quelques hectares. Quelques autres hectares étaient consacrés à la plantation de bananiers. La plantation était entretenue par une centaine d'ouvriers. Une partie d'entre eux étaient des Africains et l'autre partie était composée d'Hindous originaires de Madras, Karikal et Pondichéry.

Bixia orellana que je vis était un arbuste de la taille de noisetier. Mais sa couronne était si large que le vieil arbuste formait un hémisphère avec les feuilles qui touchaient presque le sol. Ses feuilles étaient grandes et lisses. Ses grandes fleurs rose pâle étaient unies en balais et étaient semblables aux fleurs de *Sparmania* africaine, fréquemment cultivée dans les serres européennes. Ces arbustes étaient éloignés de dix mètres les uns des autres. Ils poussaient sur des bandes de terre convexes, séparées par un fossé d'une profondeur d'un demi-mètre.

A cette saison, le sol sablonneux, bleuâtre, ressemblait à celui formé par la boue littorale sèche, dure et crevassée en surface. Mais des arbustes y poussaient quand même en densité importante et avaient l'air vigoureux; ils étaient sans doute rafraîchis par l'humidité de la rosée de la nuit.

Nous avons rencontré des Africains occupés à récolter des fruits. Ces derniers étaient épineux et ressemblaient à ceux de *Datura*. Les ouvriers cassaient les branches, car ils n'avaient pas d'autre moyen pour atteindre la partie des fruits hors de leur portée.

M. Lalanne me montra certains troncs et branches blanchis de pucerons. Ce ravageur affaiblissait les arbustes. Pour éviter ces dégâts, on essayait ces troncs de temps en temps avec des morceaux de tissu épais. Là où se trouvaient les jeunes arbustes, la terre était remuée à l'aide d'une bêche pour que les mauvaises herbes n'étouffent pas les jeunes rocouyers. Les vieux arbustes donnaient autant d'ombre que les cacaotiers. Leurs couronnes se touchaient malgré les dix mètres de distance qui les séparaient. Il n'y avait donc pas de mauvaises herbes en raison du manque de lumière.

Au cours de ma promenade, j'ai aperçu beaucoup de plantes que je n'avais jamais vues dans les environs de Cayenne. Dès mon retour, je pris le matériel nécessaire pour herboriser, et avant le petit déjeuner, je partis sur les digues. Les *Panicum* et le formidable *Oplismenus* dominaient ici. Parmi les graminées, j'étais vivement intéressé par le *Leorsia*, apparenté au riz qui avait de très beaux épis roses, le *Paspalum* marécageux, le *Papyrus* et l'*Acrostichum*, poilu, ressemblant à celui du littoral, mais différent. Après le petit déjeuner, malgré les conseils de mes compagnons, j'ai suivi le canal d'eau potable car j'étais impatient de savoir quelles intéressantes espèces de fougères des genres *Trichomanes* et *Hymenophyllum* y poussaient. Ces fougères avaient une forme très curieuse: leurs feuilles étaient vert foncé et transparentes; leurs spores n'étaient pas groupées sur la face inférieure des feuilles comme c'est souvent le cas chez les fougères, mais se trouvaient aux terminaisons des nervures foliaires.

Il y avait un endroit avec des rochers et de l'ombre; je pensais donc y trouver également des fougères. Il fallait que je fasse un bon bout de chemin et il était parfois très inconfortable de passer à travers de très hautes herbes en l'absence de sentier. Je n'avais pas peur des nombreux crocodiles,

mais j'étais tout de même effrayé sachant que quelques années auparavant, juste à cet endroit, une Africaine avait été mordue par un *Trigonocéphale*.

A côté du fossé, je vis quelques *Galbula* sur les branches basses des arbres. Cet oiseau stupide se laissait facilement approcher. Il ressemblait un peu au martin-pêcheur, mais il n'était pas rusé comme ce dernier. Il était si inattentif et en même temps si beau qu'il aurait été dommage de le tirer. Pendant de longues heures, il se tenait assis sur la même branche et sifflait de temps en temps. Sur les branches plus hautes, j'aperçus quelques petits oiseaux gris avec une tache blanche sur la gorge: je ne connaissais pas cette espèce et je pensais revenir le lendemain avec mon fusil.

Soudain, j'aperçus une troisième espèce très recherchée. Je n'en avais vu qu'une seule fois chez un collectionneur de peaux à Cayenne: c'était un *Oiseau Congo*; il n'était probablement pas rare dans les savanes. Parmi les plantes, j'ai trouvé deux espèces de *Jussiaea*, une aquatique, et la deuxième, plus grande, terrestre. Enfin, je finis par atteindre le bout du canal, c'était le début de la forêt qui s'étendait à la base de la montagne. Le lieu était très beau et ombrageux. J'ai aperçu des roches ferreuses et je suis parti immédiatement les voir. Je n'ai pas trouvé ce que j'espérais. J'ai donc récolté une petite espèce d'*Ischnanthusa* qui m'était inconnue. A cette saison, elle n'avait pas d'inflorescences. Ensuite, je suis monté par un sentier et suis arrivé en fin de forêt; je suis passé par une ancienne plantation de manioc aujourd'hui recouverte de denses broussailles. Puis, je suis entré dans une seconde forêt.

A cet endroit, il y avait encore des roches d'où jaillissaient des sources. Je bus l'eau cristalline et à nouveau ai regardé les roches. J'y ai trouvé quelques espèces de fougères que je ne connaissais pas, mais ce n'était toujours pas celles que je désirais récolter. Le soleil étant encore assez haut, j'avais donc encore du temps. J'ai trouvé une très belle espèce rampante de *Melastoma* et un *Asplenium* parasite avec de longues feuilles en forme de langue. J'ai admiré un arbre qui poussait sur une haute roche et l'entourait avec ses racines, ces dernières formaient un filet dense. J'ai rampé en suivant les roches et les ai regardées l'une après l'autre. Soudain, j'aperçus un pied de *Trichomanes floribunda*, cette fougère aux feuilles transparentes et également une espèce inconnue, beaucoup plus grande. J'en ai récolté autant que je le pouvais.

J'admira la nature particulière de ces plantes. Dès qu'elles touchent le sol avec le bout de leur feuille, elles s'enracinent et donnent naissance à un nouvel arbuste.

Après un certain temps, je ressentis une certaine inquiétude. J'étais entièrement plongé dans mes fougères, mais quelque chose me dérangeait. Je sortis de ma "torpeur de fougères" et ai levé la tête: j'aperçus alors une cinquantaine de petits singes, des *sapajou* verts, une espèce commune en Guyane française. Ils sautaient d'arbre en arbre et attrapaient au passage les insectes dans leurs mains. Ils penchaient leurs têtes en arrière et tendaient leurs mains en avant. Ainsi, comme les astigmatas, ils observaient l'insecte de loin, puis essayaient maladroitement de le déchirer en deux morceaux. Chaque fois que la chasse était réussie, les singes donnaient des signes de contentement en poussant des kikiikiki-kikiikiki. Je fis un bruit pour attirer leur attention: les singes se cachèrent et moi, je revins à mes fougères.

Avant mon retour, j'aurais voulu savoir quelles espèces d'arbres poussaient ici. Il aurait fallu probablement les abattre pour pouvoir répondre à cette question. Leurs couronnes, très hautes, n'avaient pas de branches qui descendaient vers le bas. Et d'ici, je distinguais tout au plus que les feuilles étaient entières, palmées ou composées.

Puis le soleil baissa, je suis retourné à la maison par la même route. A mi-chemin, j'ai senti sur mon mollet un corps humide et étranger que j'ai attrapé au travers du tissu de mon pantalon: c'était un animal; je l'ai serré et jeté d'un coup de pied. Je n'ai pas su de quel animal il s'agissait. La seule chose que j'avais remarquée, c'était un liquide brûlant laissé sur mon corps par cet animal.

Un peu plus loin, j'entendis un bruit, on aurait dit un chien qui croquait un os. Je supposais que c'était un crocodile. Je ne m'étais pas trompé, le géant confirma cette supposition. L'animal mangeait sans doute un poisson.

Après dîner, j'ai préparé mes plantes jusqu'à minuit.

Le jour suivant, un Africain me prêta son fusil. Je partis à la chasse et j'ai trouvé un *Galbule*, quelques *oiseaux Congo* et un *tangara* là où je les avais vus la veille. A part ces espèces, j'ai chassé quelques oiseaux noirs avec des têtes blanches: c'étaient des *Fulvicola*, un gobe-mouche aquatique. J'ai tiré quatre *oiseaux Congo* qui se trouvaient de l'autre côté du fossé. Pour

les retrouver, j'ai été obligé de passer le fossé où la boue arrivait jusqu'au genou et l'eau jusqu'à la ceinture. Ensuite, il a fallu chercher les oiseaux tués dans les hautes herbes. Dans le fossé, il y avait des sangsues géantes et dans les herbes, des serpents venimeux. J'ai dégagé les herbes avec la crosse du fusil. Parfois, je tombais dans l'humus jusqu'au genou. C'est dans de telles situations que je me suis rendu compte de ma nature peureuse. Quand une branche se dressait et me piquait, j'étais convaincu qu'il s'agissait d'une morsure de serpent. Il fallait alors que je m'arrête pour trouver la cause et m'assurer que je ne fusse pas blessé.

Je voulais surtout tuer un grand oiseau qui était au repos sur un arbre *Karapa*¹³. Je pensais que c'était un *Ara*; sa tête était blanche et le reste du corps presque rouge; l'oiseau tournait la tête comme un *Ara*, mais j'avais des doutes, tout comme M. Lalanne à qui j'avais montré l'oiseau. C'était le gérant qui connaissait le mieux les oiseaux. Il me dit que ce n'était pas un *Ara* mais un rapace, le *Pagani*. En fait, c'était un grand rapace de couleur cannelle et rouille. Il avait les ailes larges comme un hibou et son vol était très lourd. Ce jour-là, j'ai revu cet oiseau à la même heure, sur le même arbre. Néanmoins, il m'était impossible de l'approcher, car il était trop attentif et en plus, le marais gênait ma progression. En me rapprochant, je traversais ce marais avec une grande peur. J'y découvris une flaque d'eau. Une centaine de *Parra* m'accueillit avec un grand bruit. Il y avait aussi un grand martin-pêcheur gris avec le ventre roux. Il était perché sur une branche et guettait les petits poissons. Mais le rapace s'envola, j'ai alors tenté une approche par un autre côté, sans résultat. Plus tard, j'abattis plusieurs oiseaux de cette espèce: il s'appelait *Buteogalus* et se nourrissait de poissons.

Après le petit déjeuner, j'empaillais quelques oiseaux et préparais les squelettes de quelques autres. A trois heures, je partis à la pêche dans le canal d'eau douce. M. Lalanne m'accompagna avec quelques marins et Africains. J'avais pris un morceau de tissu pour emballer les spécimens intéressants, car je n'étais pas sûr de trouver ici un quelconque récipient. Nous avons commencé à pêcher à l'aide d'un court filet à tirer et d'un carrelet appelé épervier, qui, lorsqu'il était jeté dans l'eau, s'étalait en rond et apportait en tombant les poissons.

¹³ Le nom scientifique actuel est *Carapa guianensis*.

Nous avons débuté la pêche à une certaine distance de la maison. Nous voulions rabattre les poissons vers le bas du canal. Il y avait une telle richesse de poissons qu'à chaque fois les filets en sortaient au moins quelques-uns. Nous avons approché le filet vers le bord et, en troublant l'eau avec nos pieds et nos mains, nous avons obligé les poissons à quitter leurs cachettes situées dans les trous et parmi les racines des arbres bordant le canal. Les espèces les plus communes étaient le *Coulan*¹⁴, le *Patagaye*¹⁵ et le *Prapra*¹⁶.

Les deux premières espèces se ressemblaient beaucoup. Ces poissons étaient ronds, foncés, avec des écailles de type carpe. Le *Patagay* avait le museau probablement un peu plus long et ses écailles étaient plus foncées. Le *Prapra* ressemblait à un *Carassius*; vivant, il était de couleur légèrement verdâtre. Le *Bloblo*¹⁷ était peu commun: il avait une longue nageoire ventrale et la queue très pointue. Le *Barbe la roche*¹⁸ et *Amfu*, ou *Amvum*, étaient deux poissons siluriformes. Le premier était un peu plus long et gris. Le deuxième avait des taches foncées sur un fond roux. L'*Atipa* était commun. Ce poisson avait partout des plaquettes osseuses; il avait une forme qui faisait penser à un cavalier dans son armure. Nous avons aussi pêché quelques exemplaires d'anguilles tremblantes; ce poisson portait aussi le nom d'anguille électrique¹⁹. Il n'avait qu'un demi-mètre de long, car il était encore jeune. Ses décharges électriques n'atteignaient que mon coude quand je le touchais. Quand il était fatigué, on ne les sentait que dans les doigts. On m'a dit que ces poissons pouvaient atteindre la taille d'un homme et que dans ces cas, ils étaient dangereux. Une autre espèce, *la langue morte*, était probablement apparentée au *Prapra*. Le *Poisson Madame*²⁰ était une très belle espèce munie de dents et d'une queue de couleur rouge.

Enfin nous avons pêché au bout du canal cinq à sept espèces de poissons, qui, comme les Salmonidés, n'avaient qu'une petite nageoire graisseuse. Tous

¹⁴ Le nom scientifique actuel est *Hoplerythrinus unitaeniatus*.

¹⁵ Le nom scientifique actuel est *Hoplías malabaricus*.

¹⁶ Ce nom désigne diverses espèces de poissons de la famille *Cichlidae*.

¹⁷ Ce nom désigne diverses espèces de Gymnotiformes.

¹⁸ Probablement blablaroche, ce nom désigne diverses espèces de la famille *Pimelodidae*.

¹⁹ Le nom scientifique actuel *Electrophorus electricus*.

²⁰ Ce nom désigne des poissons du genre *Crenicichla* (*Cichlidae*).

portaient ici le nom commun de *Yaya*²¹. La forme de certains ressemblait à la brème commune et celle des autres au gardon.

Soudainement, l'Africain qui rabattait les poissons au bord du canal cria: nous vîmes quelque chose de semblable à une anguille électrique qui se déplaçait lentement juste à la surface de l'eau. L'animal nageait en faisant des mouvements de ver. M. Lalanne et moi stoppâmes l'Africain qui voulait trancher cet animal à l'aide d'un sabre. Nous avons lancé le filet et avons sorti l'animal sur la terre ferme. Nous pensions que c'était une anguille électrique, mais après un examen plus attentif, nous avons décidé qu'il s'agissait d'un ver aquatique géant. Il avait une forme intermédiaire entre celle d'un poisson et celle d'un ver. Il n'avait ni branchies externes ni opercule. La bouche était horizontale comme chez le requin et la terminaison du tube digestif se trouvait juste au bout du corps; il n'avait pas de nageoires; la peau noire était ridée et sans écailles. J'ai mis cet animal dans un bocal à part. J'avais déjà pas mal de poissons et je n'espérais pas en trouver d'autres: je suis donc revenu à la maison. Mais où pouvais-je mettre cet animal? J'ai réfléchi, et ce sont les calebasses vidées avec un petit trou qui ont retenu mon attention. Elles servaient ici à remonter l'eau. M. Baudot m'en offrit une belle dans laquelle j'y mis les poissons et les recouvris d'un litre d'alcool et d'un litre de tafji, une vodka locale que M. Lalanne m'avait donnée.

Entre temps, nos autres compagnons étaient revenus de la pêche. Ils amenèrent un jeune crocodile attrapé juste en fin de pêche: M. Lalanne me l'offrit. On mit ses pattes derrière son dos et on le ligota ainsi. Le soir, nous mangeâmes tous les poissons sauf le *Coulan*, le *Patagaye* et le *Prapra*, qui devaient être transportés dans des seaux d'eau jusqu'à Cayenne. Les poissons blancs *Yaya* avaient un excellent goût.

Quand j'ai sorti l'animal mystérieux pour le mettre dans une calebasse, j'en ai trouvé deux à la place d'un seul. Le plus grand, une femelle, avait accouché d'un petit. Je mis le plus grand sur la table pour l'observer. Ses mouvements étaient très lents, timides et tremblants.

Nous sommes partis le lendemain. Je mis le crocodile et la tortue *Matamata* dans un panier avec un couvercle attaché. J'ai gardé près de moi

²¹ C'est le nom donné aux petites espèces de la famille des *Characidae*.

les Calebasses avec les animaux dans l'alcool. Les trois seaux avec les poissons et quelques dizaines de grappes de bananes prenaient beaucoup de place. Il a fait beau tout le temps. Les gouttelettes de l'abondante rosée du matin brillaient sur l'herbe et sur les feuilles. Un Hindou captura un didelphe, puis me l'offrit. Au moment de l'embarquement, nous avons entendu un cri inconnu d'oiseau. On aurait dit une voix inquiète, mais c'était plus persistant et plus long. Il provenait des plus denses broussailles qui se trouvaient à dix pas de nous. On m'expliqua que c'était *Parakuà*, un faisan d'ici, commun, difficile à chasser, car se cachant dans la plus dense végétation.

Le capitaine donna aux marins la permission de s'arrêter quand nous arrivâmes sur le lieu où se trouvaient les nids de Cul jaune. Un marin monta sur le mât et cassa une branche avec les nids en utilisant une longue pièce du bois. Chaque nid contenait un ou deux oiselets. Les marins les prirent, car cet oiseau s'apprivoisait facilement et était très amusant. Il fallait tout de suite les opérer, car chacun de ces oiseaux avait sous la peau jusqu'à huit *vers macaque*²², c'est-à-dire des larves de mouches de la famille des *Oesteridae*. Ces larves semblaient être proches de la maturité. Elles mesuraient 23 mm de longueur et huit d'épaisseur. Elles se trouvaient surtout sur les ailes, sur le cou et autour du bec. Certains les sortaient avec une aiguille ou un couteau suisse, les autres préféraient les obliger à sortir en utilisant le jus du tabac.

Dans les nids d'une autre colonie, il n'y avait que des œufs. Avec quoi étaient faits ces nids? J'eus une discussion à ce sujet. Au début, je pensais qu'il s'agissait d'une herbe très abondante dans les forêts de rhizophores. Mais M. Lalanne me convainquit que le matériel utilisé n'était autre que les feuilles du palmier *Pintou*, déchiré avec le bec en petites lamelles.

À l'embouchure de la rivière, nous avons vu un long banc de boue, recouvert par l'eau à marée haute. De loin, j'ai vu des millions d'oiseaux marins. La boue de ce banc était si rare qu'elle brillait; elle dépassait tout juste le niveau de l'eau.

Je reconnus des hérons et des ibis. Il y avait aussi des flamants et des spatules. Peut-être qu'ici, il était possible de rencontrer toutes les espèces d'oiseaux des marais? On pouvait en apercevoir jusqu'à l'horizon.

La mer était calme et nous sommes rentrés à quatre heures à Cayenne.

²² Ecrit en français dans le texte original.

Chapitre VI

Excursion à l'embouchure de l'Oyapock à l'occasion de la réparation du bateau. Oiseaux sur la roche du Grand Connétable. Ferme de M. Lemercier. Chaumière de l'Africain Coustin. Chasse aux oiseaux. Départ vers la Montagne d'Argent pour le remplacement du médecin. Escale sur l'Ilet la Mère. Oiseaux sur la Montagne d'Argent. Danger. Travail à l'hôpital.

Au cours de mon séjour à Cayenne, on a voulu vérifier le fond du bateau à vapeur "Eclair", propriété du gouvernement. Mais il n'y avait pas à Cayenne de cale sèche. Il n'y avait pas non plus de lieu suffisamment profond pour pouvoir pomper l'eau à marée basse et ainsi pouvoir effectuer les vérifications et les réparations éventuelles. On décida alors que la meilleure solution serait d'amener le bateau dans l'embouchure de l'Oyapock et de le poser sur un banc de sable à marée basse. Le capitaine Fontaine m'informa aimablement quand cette décision fut prise. Je reçus l'autorisation du gouverneur et du médecin en chef de partir en voyage sur ce bateau, équipé des outils dont j'avais besoin. Nous avons fait une courte escale sur l'*Ilet la Mère*. Nous sommes rapidement repartis, car tout le monde, y compris le capitaine, voulait visiter le *Grand Connétable*, un îlot rocheux habité par des oiseaux marins. Il fallait y arriver assez tôt, car nous étions accompagnés d'un ingénieur qui voulait visiter le site en vue de la construction d'un phare.

Plus nous nous approchions de cette roche, plus il y avait d'oiseaux dans l'air. Quand nous avons jeté l'ancre, des oiseaux nous entouraient de toute part. M. Payen, le médecin du navire, commença à tirer dessus et certains tombèrent sur le pont du bateau. Il s'agissait en majorité de fous

*Sula bassana*¹. Il y avait aussi beaucoup de sternes fuligineuses (*Ochropion fuliginosa*²), mais également des frégates (*Tachypetes aquila*³) et des phaétons (*Phaeton aethereus*⁴).

Après avoir débarqué, nous avons emprunté une pente herbacée couverte de nids de sternes, à tel point qu'il fallait faire attention de ne pas marcher sur les œufs. Les marins ont rempli quelques seaux avec ces œufs. Cette destruction me chagrînait beaucoup, mais on ne pouvait rien expliquer à ces gens simples. Le peuple ne pense qu'à manger. Un oiseau n'est intéressant pour lui qu'à partir du moment où on peut le manger, la question de la survie d'une espèce⁵ ne l'intéresse point. Les hommes détruisent même plus que ce qu'ils peuvent consommer. Ainsi ont disparu à jamais le dodo sur l'Île de Bourbon et sur l'Île de France, la vache marine sur les Îles de Béring et *Alca impennis* en Islande.

Les frégates et les autres grands oiseaux se posaient dans un autre lieu. Ils se laissaient attraper par le cou ou tuer avec un bâton. J'ai attrapé ainsi un beau Phaéton vivant, il était posé sur le bord d'un rocher dans un lieu un peu isolé. C'est un oiseau blanc avec un reflet de soie et tacheté avec de petites barres noires perpendiculaires. Il a un puissant bec rougeâtre et deux longues plumes à sa queue.

Il n'y a pas de vrai guano sur cette roche, les pluies abondantes en empêchent sa formation. Néanmoins, un minéral doux se forme sur le côté inférieur des roches. Il est rosâtre ou blanchâtre, et a la forme de reins.

¹ Le nom scientifique actuel est *Sula leucogaster*.

² Le nom scientifique actuel est *Sterna fuscata*.

³ Le nom scientifique actuel est *Fregata magnificens*.

⁴ De ce point de vue, le témoignage de Jelski est particulièrement intéressant. L'ouvrage intitulé *Oiseaux de Guyane*, d'O. Tostain et al. Ed. S.E.O., on mentionne que "L'œuvre du peintre naturaliste Ogier de Gombaud (Haverschmidt, 1957) illustre indiscutablement qu'une espèce de Paille-en-queue, *Phaeton* sp. (*aethereus*), nidifiait jusqu'au début du 19^{ème} siècle au moins sur l'île du Grand Connétable. Elle en a depuis disparu..." Pourtant Jelski avait observé et même capturé un de ces oiseaux, qu'il avait déterminé comme *Phaeton aethereus*.

⁵ "Une forme" dans le texte original.

A certains endroits, l'eau qui goutte a un goût acidulé comme de la limonade.

Dès que l'ingénieur eut terminé son travail, nous avons continué notre voyage. Et le lendemain matin, le bateau fut posé sur le banc de sable de la rivière Oyapock.

Pendant les quelques jours qu'ont duré la vérification et la réparation du bateau, j'ai visité quelques fermes, appelées ici "habitations", qui se trouvaient à proximité. Dans l'habitation de M. Lamercie, j'ai vu la femme de ce dernier préparer des peaux d'oiseaux. Il y avait de grands *Ampelis* pourprés, une espèce apparentée à nos jaseurs. On me demanda de céder un peu de savon d'arsenic que je possédais, car le manque de cette substance rendait impossible la préparation des oiseaux, surtout sous ce climat chaud. Je me suis promené derrière la maison et j'ai rencontré une espèce plus petite avec le bord du bec denté, un toucan appelé *Araçari*⁶ (*Pteroglossus* en latin).

C'est la propriété d'un Africain, M. Coustin, que j'ai le plus souvent visitée. C'était un homme très bon, dont l'activité principale était la préparation des peaux d'oiseaux. Pendant ce temps, sa mère et sa femme s'occupaient de préparer du couac jaune destiné à la vente, elles contribuaient ainsi à la prospérité de la famille. Grâce à son travail manuel, la vieille femme avait pu racheter les membres de sa famille soumis à l'esclavage; elle avait également acheté des terres, une belle acquisition: c'était vraiment remarquable.

Une route se trouvait derrière la maison. Elle passait par un bosquet en partie composé des mêmes ficus que ceux des environs de la Montagne Tigre. Parfois, on y rencontrait des arbres plus grands sur lesquels se posaient des toucans noirs à poitrine colorée en jaune et rouge. Ces oiseaux émettent de grands cris singuliers semblables à des appels. Les toucans ont une curieuse habitude: une fois sortis du sommeil nocturne, ils ne pensent pas à manger, mais commencent à crier, perchés au sommet des arbres. De nombreux oiseaux ne déjeunent que quelques heures après leur réveil. On

⁶ "Arasari" dans le texte original.

peut en partie expliquer cette habitude en raison de la rosée du matin qui sèche entre temps.

Le Parakuà fait également beaucoup de bruit le matin. Le cri de ce faisan ressemble à la prononciation de son nom plusieurs fois répété. J'ai suivi le son de sa voix, mais je ne suis pas parvenu à voir l'oiseau.

Sur la route qui menait à la forêt, le docteur Payen avait rencontré un *Chobtagne*, une petite espèce de léopard. Il avait tiré dessus, mais l'animal s'était enfui. Le lendemain, je suis allé dans la même direction. J'ai aperçu quelques vautours noirs avec un reflet métallique et une tête nue de couleur jaune citron; j'en ai tué quelques-uns; il m'a semblé qu'ils étaient bien nourris. Ensuite, j'ai aperçu près de moi de nombreuses mouches, un indice qui m'a conduit vers le squelette du petit léopard. Grâce au ruisseau, j'ai pu facilement le nettoyer au point qu'il n'était plus répugnant. Je l'ai emmené avec moi.

J'admirais le savoir-faire de Coustin lorsqu'il préparait une peau de colibri. Je pouvais obtenir le même résultat, ou même peut-être faire mieux, mais au prix de gros efforts. Coustin et quelques autres préparaient les oiseaux si rapidement et avec une telle facilité, que cela forçait mon admiration. Sans faire attention à leurs mouvements, sans plâtre, sans amidon, sans buvard ni autres moyens, ils montaient de très bons spécimens. Son fils, tout juste revenu d'une chasse, avait ramené quelques *Ampelis* suspendus sur un bâton. Ces derniers étaient noirs avec la gorge rouge. Comme ces oiseaux m'étaient encore inconnus, j'ai demandé au garçon de me les céder.

L'ongle de mes index était abîmé à cause de la préparation en continu des peaux des grands oiseaux originaires du Grand Connétable et de l'Oyapock. Ce n'est pas le fait d'enlever les plumes qui était la cause de ce problème, mais l'action du savon de Bécouer. En effet, l'arsenic rongeaient peu à peu la chair de mes doigts. Coustin m'avait dit que pour éviter ces désagréments, on pouvait utiliser un dé métallique, comme un dé à coudre, muni d'un faux ongle. Mais je n'ai jamais vu un tel outil.

Quand la réparation du bateau fût achevée, le capitaine voulut nous faire plaisir en nous emmenant avec quelques personnes chasser sur la

rivière Taprabo, un affluent de l'Oyapock. Dans le haut de son cours, cette rivière atteint presque les affluents de la Uassa. En connaissant les passages et en utilisant les prairies et les forêts inondées, on peut même atteindre la Uassa.

Bien que cette excursion fût très intéressante, il ne m'en reste que très peu de souvenirs. Nous avons navigué pendant quelques heures à travers la forêt vierge. Chaque matin, le soleil était caché par les arbres et nous étions dans une ombre continue. A chaque instant, des oiseaux aquatiques s'élevaient devant nous. On voyait des hérons, des martins-pêcheurs et de temps en temps, un rapace. Les *Parras* se réunissaient sur les feuilles de lys aquatique (*Nymphaea*), là où la rivière s'élargit et où les feuilles de cette plante couvrent la surface de l'eau. Nous tirions sans arrêt sur les oiseaux; je rangeais séparément les miens, les vidais et où les couvrais de branches pour les protéger du soleil qui chauffait très fort. Après avoir navigué pendant six heures, nous sommes arrivés dans une savane inondée. Au milieu, il y avait une île sur laquelle vivait un Indien avec sa famille. Il y avait assez de terre sèche pour cultiver du manioc. Il y avait aussi une quantité importante de poissons et de gibiers, et les caïmans venaient jusqu'à sa chaumière.

Au retour, avec le courant, notre chasse fut encore plus fructueuse. Le capitaine tua un grand canard de la même race que celui que nous élevons près de nos maisons. Ces oiseaux ont une grande excroissance autour du bec; ils se perchent et nichent dans les arbres.

En septembre 1867, M. Mercier, un médecin de la marine, 2^{ème} classe, et en même temps directeur de l'hôpital des lépreux sur la "*Montagne d'Argent*", désirait visiter Cayenne. Depuis neuf mois, il se trouvait dans ce lieu éloigné et commençait à s'ennuyer de la ville et de ses collègues. Le gouverneur lui accorda quinze jours de congés, à condition qu'il trouve un remplaçant. Il n'y avait aucun volontaire parmi ses collègues. Les gens craignaient probablement un si long séjour sur la Montagne d'Argent. Pour eux, le manque de vie sociale équivalait à un exil. Il y avait néanmoins un père jésuite, mais tous avaient peur de lui et le méprisaient. Le commandant, un Métis, avait la réputation d'être brutal.

Lors d'une conversation amicale, j'avais déclaré que je regrettais de ne pas être médecin, en expliquant que j'aurais été volontaire pour découvrir cette région qui m'était inconnue. Le docteur Marechal sollicité par le médecin en chef pour remplacer le docteur Mercier répondit: *“Moi non, mais Jelski voudrait bien y aller”*. Mais la réponse fût: *“Il n'est pas médecin”*. On fit le tour des différentes personnes, mais aucune n'était volontaire. Et c'est avec un grand étonnement que j'ai été convoqué par le médecin en chef qui me dit: *“J'ai entendu dire que vous vouliez aller à la Montagne d'Argent”*.

Je lui répondis: *“Oui, mais je crains que mes modestes connaissances médicales ne me causent des ennuis. S'il ne s'agit que de lépreux, cela ira, mais je pourrais être confronté à d'autres maladies”*.

Sa réaction fût la suivante: *“Vous imaginez quelque chose qui probablement n'arrivera pas. De toute façon, les sœurs et le prêtre se soignent seuls. S'il y avait un cas de malaria, vous appliquez la quinine. Pour toutes les indigestions, vous prescrivez l'Ipécacuanha. La tâche principale est administrative”*.

Alors je répondis: *“C'est d'accord”*. Le médecin en chef et le gouverneur donnèrent rapidement leur accord.

Le 6 octobre 1867, j'ai donc embarqué sur le bateau à vapeur *“Abeille”* et je suis parti vers la *“Montagne d'Argent”*. J'avais emporté avec moi mon fusil, de la poudre et des plombs pour les cartouches. Je m'étais renseigné auprès des personnes qui connaissaient ce lieu sur la nature des objets d'histoire naturelle que je pouvais y trouver. Certains me parlèrent de la richesse de ce lieu, mais aussi des difficultés pour capturer quelque chose. Les autres ne purent pas m'en dire grand-chose.

Après un voyage de quelques jours, nous sommes arrivés sur l'Îlet la Mère. Le Dr. Neveur m'accueillit très aimablement. Disposant de quelques heures, nous avons fait une promenade autour de l'île en compagnie du commissaire du pénitencier, du médecin du navire et de l'officier d'enseigne. Il faisait très chaud, le médecin et le commissaire se plaignaient beaucoup. Mais je crois que le thermomètre n'était pas monté à plus de 29°C à l'ombre. Je n'ai d'ailleurs jamais vu en Guyane de chaleur dépasser 30°C. Mais il est vrai qu'au soleil, le thermomètre peut monter à plus de 50°C.

De tous les pénitenciers guyanais, celui de l'Îlet la Mère semblait être le plus agréable. Toutes ses constructions étaient rassemblées autour du petit port, et avaient l'air propre. Une église s'élevait au milieu de la place; elle était petite, mais très riche. La chaire et l'autel étaient en bois précieux et sculptés par les criminels. Les jardins maraîchers sur l'île étaient en très bon état. Il y avait beaucoup d'arbres et d'arbustes. J'y ai vu quelques formidables *Bombax*.

J'ai rencontré ici une espèce de fougère que je ne connaissais pas. On voyait au loin "*le Grand Connétable*", qui se présente comme un monstre noir sur la mer, et "*Les mamelles*", deux petites îles s'élevant à quelques centaines de mètres de l'île principale, sur lesquelles on cultivait du maïs pour les oiseaux de basse-cour.

Nous nous sommes mis en route le soir, une fois le bateau déchargé de la cargaison destinée au pénitencier. Le matin, j'ai aperçu à l'horizon une ligne noire de rhizophores et deux petits points. Le point le plus proche s'appelait Coumaroumma, il était inhabité et à ce jour entièrement abandonné. Le second point correspondait à la "*Montagne d'Argent*". Elle fut ainsi nommée à cause des feuilles argentées de *Cecropia peltata* qui couvraient autrefois cette colline.

Cette montagne n'est pas très haute; il suffit d'un quart d'heure pour monter jusqu'au sommet. De toute évidence, autrefois, c'était une île semblable à l'Île du Salut. Mais avec l'accumulation des boues sur les côtes guyanaises, elle s'était progressivement rattachée à la terre ferme via un cordon boueux couvert de *rhizophores*. Personne, sauf peut-être quelques prisonniers en cavale, n'osait rejoindre la terre ferme par cette voie de passage.

Dans quelques centaines, peut-être milliers d'années, les Îles du Salut et l'Îlet la Mère seront probablement aussi rattachés à la terre ferme, après être restés longtemps unis juste par un cordon boueux. De toute évidence, les terres basses auront changé de nature, la montée périodique des rivières apportant et laissant toujours un peu de matière. Les pluies qui lessivent les sols les plus hauts ont probablement le même effet, même sans l'action des rivières. Pendant tout mon séjour, cette lente transformation de la mer en

terre, et des terres basses en terres hautes, n'a fait l'objet d'aucune recherche détaillée.

Nous avons jeté l'ancre, mais il n'y avait pas assez d'eau pour cette grande barque à vapeur: nous avons donc attendu la marée haute. Après une heure d'attente, nous avons accosté. La première chose qui a attiré mon attention était la présence de milliers de perroquets, partout, dans les arbres, dans les arbustes, et tous de la même espèce. J'ai gravi la montagne avec M. Mercier. Ces perroquets étaient le sujet de notre conversation. J'ai appris qu'ils étaient ici depuis quelques mois et servaient de nourriture aux hommes. Ces oiseaux se nourrissaient eux-mêmes de baies d'un arbuste nommé *Counani sauvage*⁷.

Après mètre changé, nous sommes partis rendre visite au père Jésuite, aux sœurs et au commandant.

Toutes les constructions étaient faites ici, comme sur l'Île du Salut, d'une roche ferreuse taillée. C'était vraiment dommage de savoir toutes ces maisons condamnées à la destruction. Tant de travail pour rien! Le pénitencier devait être totalement vidé. Même en louant ou en achetant toute la Montagne d'Argent, personne n'aurait été en capacité de conserver en bon état ne serait-ce que la moitié de ces maisons.

Les nombreuses voies tortueuses qui allaient et venaient dans diverses directions coupaient la propriété. Des arbres fruitiers isolés poussaient dans les jardins, déjà abandonnés par les fonctionnaires qui habitaient ici autrefois. En dehors de ces arbres, il subsistait encore des cultures bien entretenues de manioc et des caféiers.

Parmi les arbres qui faisaient de l'ombre aux caféiers, il y avait de nombreux *Inga* ou Pois sucré, qui fleurissaient à cette époque. Ils sont parmi les arbres qui attirent le plus les colibris, les beaux *Coerebes* et de nombreux autres oiseaux. Les *Coerebes* comptent parmi les plus beaux oiseaux d'Amérique. Certains sont entièrement azurés, d'autres, verts ou noirs, ont des décorations bleues sur la tête. Ils cherchent le nectar dans les fleurs d'*Inga*.

⁷ Le nom scientifique actuel est *Astrocaryum acaul*.

Les rapaces se posent dans les arbres ou sur des branches sèches. Ils y trouvent de la nourriture en abondance. Parmi eux, il y a une espèce de vautour que je ne connaissais d'aucun autre endroit en Guyane. On y rencontre aussi l'*Urubitinga*, une espèce avec des pattes plutôt longues pour un rapace; le *Buteogallus*, un oiseau lourd de couleur brique, et l'*Herpethotes*, qui se distingue par une grande tête et par un cri ressemblant à un rire. Tous les trois se nourrissent d'amphibiens.

Les innombrables oiseaux littoraux passent la journée entre la Montagne d'Argent et Coumarouma. Ils s'envolent quelque part au-dessus d'une digue derrière la Montagne d'Argent pour passer la nuit. Le docteur Mercier m'y a accompagné à cinq heures. Nous avons traversé un bosquet de *rhizophores*. Ensuite, nous avons attendu sur la digue le passage quotidien des oiseaux. Les ibis rouges et les hérons blancs sont apparus rapidement. Mais ces oiseaux, effrayés à plusieurs reprises, volaient de plus en haut en survolant la digue. Pour cette raison, les tirer était très difficile. Néanmoins, nous en avons abattu quelques-uns.

Chaque jour, après le départ du Dr. Mercier, je commençais par visiter les malades. Après les prescriptions des médicaments nécessaires, je travaillais sur mes oiseaux ou je partais à la chasse.

C'est là que j'obtenais une grande partie de mes oiseaux vivants. J'étais très content de mon expédition sur la Montagne d'Argent. Mais j'ai eu un accident qui aurait pu être mortel, si je n'avais pas obtenu une aide inattendue. Une fois, pendant la marée basse, j'étais descendu sur la côte boueuse entre la Montagne d'Argent et Coumarouma. J'avais commencé à approcher un groupe d'ibis; il était très loin, mais j'étais parvenu, avec beaucoup de difficultés, à l'approcher. J'étais très fatigué quand j'ai décidé de rentrer; chaque pas dans la boue était très pénible; mes pieds s'enfonçaient complètement et j'avais de plus en plus de difficultés à les sortir de la boue et à marcher. Parfois, je restais coincé pendant quelques minutes sur place sans pouvoir bouger. Soudain, j'entendis une voix qui venait d'en haut: "*Tu ne marches pas au bon endroit, il faut que tu te diriges plus vers la gauche*". Suivant les conseils d'un gardien de prison, je me suis retrouvé rapidement

dans une zone plus praticable et je suis heureusement arrivé sur la côte. Cet homme distinguait de là-haut diverses teintes de boue et pouvait repérer ainsi la voie la plus praticable. Ce gardien sympathique était un grand sybarite. Un jour, il m'avoua avoir tué plusieurs dizaines de colibris pour préparer un plat, car il voulait connaître le goût de ces beaux oiseaux.

Une autre fois, j'ai aperçu un énorme iguane sur un vieil arbre *Cecropia*. Il mesurait un mètre et demi de long; j'ai tiré dessus plusieurs fois. Cependant, bien qu'il fût gravement blessé, il réussit à enrouler sa queue autour d'une branche. Il resta sur l'arbre encore pendant quelques jours, puis se fit certainement manger par un rapace.

Ma pratique médicale était moins heureuse, car deux hommes décédèrent suite à une grave fièvre appelée ici "*fièvre pernicieuse*⁸". L'un d'eux était Français et l'autre Africain. J'avais fait ce que je pouvais en versant de force les médicaments dans leur gorge.

Quand le Dr. Mercier revint, il lut le cahier de maladie et me dit: "*Je n'aurais rien pu faire d'autre. Vous pouvez avoir la conscience tranquille*".

⁸ Ecrit en français dans le texte original.

Chapitre VII

Séjour dans le pénitencier de St. Laurent. Orchidées. Oiseau *Megalophus rex*. Paresseux. Forêts tropicales. Fruits forestiers. Oiseaux forestiers. Fourmis et certains petits insectes. Encore des oiseaux: perroquets et quelques autres. Livraison des spécimens. Boa, didelphes, tatous, stentor. Relations avec M. Kappler. Excursions avec son neveu. Arbre laitier, arbre lettre mouchetée. Indien Pul. Chat sauvage. Agouti. Pêche.

Je savais de mes amis que les conditions pour les recherches de spécimens naturalistes étaient particulièrement favorables au bord de la rivière Maroni. Cette rivière constitue la frontière du nord de la Guyane française. Le pénitencier de St. Laurent se trouvait là-bas. C'était le plus grand établissement de ce type dans tout le pays. J'étais convaincu qu'il n'y avait pas de meilleur endroit que sur le Maroni pour récolter facilement toutes sortes de curiosités naturelles, cela pour de nombreuses raisons: plusieurs dizaines de kilomètres de routes, plusieurs centaines de colons, et un certain nombre d'Indiens de l'autre côté de la rivière qui avaient l'habitude de livrer des spécimens à M. Kappler. Dès que je pus suffisamment jouir de la confiance de mes supérieurs pour remplir les devoirs d'un pharmacien de 3^{ème} catégorie, j'eus l'espoir d'être un jour soit envoyé à St. Laurent, soit de remplacer un collègue qui préférerait rester à Cayenne. Par ailleurs, certains de mes collègues se moquaient de faire des économies et désiraient rester en ville. En attendant une telle occasion, j'avais demandé à être libéré de mes obligations au collègue.

Mon souhait se réalisa rapidement et je fus muté à la pharmacie de St. Laurent en qualité d'aide pharmacien. Le village, qui portait le nom de

la pharmacie, se trouvait sur la rive droite, déjà sur les hautes terres. Une rue, large mais courte, plantée de cocotiers, menait du port à la maison du commandant, M. Mélinon. Autrefois, c'est lui qui dirigeait la serre à orchidées au Jardin des Plantes à Paris. Les maisons du commissaire et de la majorité des officiers se trouvaient dans cette rue. Celle-ci était coupée par une route qui montait via St. Louis jusqu'à St. Jean, éloignée à une dizaine de kilomètres de la ville. Dans la direction opposée, elle descendait, serpentait, s'éloignait de la rivière et se divisait. La forêt était coupée sur une large bande de part et d'autre de ces routes. On y construisit des maisons commodes pour les colons. Tous ces gens étaient obligés de cultiver la canne à sucre. Les fonctionnaires du commissariat mesuraient les tas de cette plante bien rangés et ils payaient ensuite la somme due. La canne à sucre était envoyée dans une usine gouvernementale où on la pressait puis la distillait pour obtenir de l'eau-de-vie.

Une autre partie des déportés fonda une ville, habitée par des artisans et des commerçants. Nombre d'entre eux y ont fait venir leurs familles; certains avaient bien réussi, mais leurs enfants étaient pâles et faibles; il y avait une forte mortalité infantile.

On m'envoya deux fois à St. Laurent pour un service de six mois. La première fois, j'y avais travaillé comme aide pharmacien avec un pharmacien plus âgé que moi. J'habitais tout seul dans la maison de la pharmacie. J'avais mon local, mon jardin et plus de liberté et de temps. La deuxième fois, j'ai rempli les fonctions d'un pharmacien de 2^{ème} classe: je devais assurer les contacts avec la pharmacie centrale de Cayenne. Non seulement je surveillais la distribution des médicaments, mais je contrôlais continuellement les stocks.

L'excursion la plus utile et la plus proche que je pouvais faire avec mon fusil était d'aller dans la plantation de café. Elle s'étalait à quelques centaines de pas des bâtiments administratifs. Le carré, grand comme le marché de Cracovie, était planté de caféiers. Ces arbres étaient de la taille de nos portes de maisons, et comme les jeunes sapins, ils avaient les branches qui touchaient le sol. Les feuilles étaient denses, brillantes et de couleur vert foncé. Les

caféiers étaient couverts tantôt de fleurs blanches, tantôt de baies rouges, mais ces arbres étaient toujours très beaux. Je n'y ai observé ni insectes, ni maladies. Il est intéressant de souligner que bien que le caféier soit originaire d'Arabie, il existe sur les sables littoraux des environs de Cayenne une espèce sauvage d'arbre qui lui est très proche. Il n'est pas grand comme le caféier, mais ses baies sont petites et ses graines de la taille du cannabis.

La culture du café était très commune sur les terres hautes des fermes guyanaises. On le cultivait au moins pour satisfaire ses propres besoins, sinon dans des quantités plus importantes. Les caféiers poussaient à l'ombre de rares arbres restant de la forêt ou dans la forêt elle-même, car elle n'avait été abattue qu'en partie. C'était ainsi à St. Laurent. Avec la forêt à proximité de la plantation, il y avait toujours plein de petits oiseaux, surtout des tangeras et divers gobe-mouches. Une fois, un arbre, qui avait fleuri à la limite de la plantation, attirait un grand nombre de colibris. Mon ami Barde, toujours prêt à m'aider dans les épreuves difficiles, était monté dans l'arbre avec une sarbacane: il avait tué avec facilité les colibris qui s'arrêtaient sur les fleurs; moi, je n'avais plus qu'à les récupérer en bas.

La forêt, qui était humide voire marécageuse, commençait au-dessus du ruisseau. Elle était composée d'arbres d'une taille moyenne. Ce n'est que rarement qu'un arbre géant dominait les autres avec ses branches. Au bord de ce ruisseau, certains troncs étaient entièrement recouverts de petites orchidées. Leurs fleurs étaient en majorité blanches ou rousses, et les feuilles charnues. Elles appartenaient à la sous-famille des *Pleurotalidae*. Toutes étaient très belles, mais elles ne rivalisaient pas avec les orchidées cultivées dans nos serres, car trop petites. On savait à quel point les orchidées épiphytes tropicales étaient recherchées en Europe. Leurs fleurs étaient le plus souvent blanches, jaunâtres ou rosées. Les plus petites étaient groupées sur une tige et les plus grandes étaient isolées sur la plante. Elles avaient des formes étranges et souvent exhalaient de très bonnes odeurs. Mais jusqu'à présent, on n'est pas parvenu à en obtenir à partir d'une graine. Et il est rare que des orchidées poussent facilement au point qu'on puisse les multiplier simplement en les divisant. Même si de temps en temps, la plante

donne de nouvelles tiges, les anciennes finissent par dépérir. Ainsi, malgré le développement des plantes, les orchidées restent au même nombre. Il est certain que dans nos serres on pourrait obtenir des conditions propices à la nature de ces plantes. J'ai même expliqué à M. Mélinon qu'elles pourraient avoir un air de meilleure qualité dans nos serres comparé à celui de leur forêt natale. Mais chez nous, le plus souvent, les orchidées sont faibles, sans doute mal cultivées. Ceci explique la nécessité d'une importation continue de ces plantes en provenance des pays tropicaux. Je ne serais pas loin de la vérité si je disais que la quantité d'espèces cultivées en Europe est bien inférieure à celle d'Amérique du Sud. C'est uniquement l'importation qui détermine le nombre d'espèces d'orchidées dans nos serres. Il y a en permanence quelques voyageurs parcourant les pays d'Amérique Centrale. Le plus souvent, ce sont des jardiniers de grands établissements comme Van Houtten Verschaffelt aux Pays-Bas ou Veitsch à Londres et quelques autres. Certains de ces voyageurs travaillent à leur compte. Ils recherchent sans cesse de nouvelles plantes ornementales qui ne sont pas encore cultivées en Europe. Parmi ces plantes, les orchidées détiennent la première place, notamment en raison de leur vivacité. Les soins donnés aux plantes pendant le trajet sont toujours très profitables. Néanmoins, une grande partie des orchidées sont si vivaces, qu'elles survivent même sans terre. Il suffit pour cela de les mettre dans de la mousse desséchée, dans de la paille ou des couches de copeaux. Elles peuvent de cette manière supporter le transport durant un mois et même plus; il arrive même qu'elles fleurissent pendant le trajet et qu'elles développent de nouvelles racines.

Il y a peu de temps, une supercherie a été découverte en Guyane: un voyageur, "chasseur d'orchidées" qui ne réussissait pas à trouver suffisamment de belles espèces, ni pour gagner assez d'argent, ni même pour rembourser ses frais, s'était mis à dessiner certaines espèces petites et communes. Mais il avait augmenté la taille des fleurs, ajouté certains détails et en avait transformé d'autres. Il trichait si aisément, que ces dessins étaient très probants. Et il trouvait à Paris et à Londres, des clients prêts à payer très cher ces espèces, qui certainement finiraient plus tard par être jetées.

Une fois, un bateau – le “*Jean Parmentier*” – est venu à St. Laurent chercher du bois de construction, qui servait aussi à faire des traverses de chemins de fer. J’ai donc profité de cet événement pour envoyer à Varsovie les orchidées vivantes que j’avais accumulées chez moi. Le transport par ce voilier coûtait beaucoup moins cher qu’un envoi par bateau à vapeur. Je n’avais pour emballer les orchidées qu’une vieille paille d’Europe qui puait à cause des moisissures. En plus, les plantes voyageaient vers Varsovie pendant quelques mois au lieu d’un avec un bateau à vapeur. Malgré tout, une partie des orchidées est arrivée vivante à destination. Parmi elles, il y avait une vanille absente jusque-là dans la serre de Varsovie. C’était une preuve évidente de sa vivacité.

Certaines espèces de vanille étaient communes dans les forêts de Guyane. Mais j’en ai rarement vu les fleurs et jamais observé les fruits. Toutefois, quand j’ai été invité avec les autres officiers chez M. Mélinon, j’ai aperçu une espèce de vanille mexicaine qui couvrait les grillages de son jardin. Les fruits étaient si abondants que presque aucune fleur n’était gâchée. On obtient un tel résultat en déposant manuellement du pollen sur les pistils. On sait que les fleurs d’orchidées ont une telle forme que la pollinisation ne peut avoir lieu que par l’intermédiaire des insectes.

J’ai trouvé un oiseau très intéressant dans cette forêt proche de la plantation de café. Son nom français est le “Roi des gobe-mouches” et le nom scientifique *Megalophus rex*. Habituellement, je ne chasse pas beaucoup de spécimens de la même espèce et je me limite à la capture de quelques individus seulement. Je cherche les oiseaux qui me sont inconnus. Quand j’en trouve un, peu m’importe qu’il soit petit ou grand, beau ou laid, il devient l’objet de mes poursuites, jusqu’à ce que je le capture pour enrichir ma collection. Une fois, j’ai donc vu dans cette forêt, un gobe-mouche gris avec une tête plus grande que la normale chez ces oiseaux. Je l’ai tué et j’ai découvert avec joie que c’était une femelle de ce roi des gobe-mouches. Elle était grise sur le dos et rousse jaunâtre sur le ventre. Sur la tête, elle avait une grande huppe décorative; ouverte, cette dernière avait la forme d’un éventail

ou d'une couronne. Chacune des dizaines de plumes de cette huppe était jaune avec une tache vert métallique au bout.

Plus tard, dans une autre partie de cette forêt, j'ai tué un mâle de cette même espèce. Tout d'abord, j'ai à nouveau été frappé par la taille de la tête de ce gobe-mouche, augmentée par la huppe repliée. Le mâle était encore plus beau. Les plumes de sa huppe étaient rouges avec l'extrémité de la couleur du saphir et une brillance métallique. Pendant mon séjour en Guyane, qui a duré presque cinq ans, j'ai tué un troisième spécimen de cette espèce. Parmi les milliers d'oiseaux empaillés chez les marchands d'objets naturalistes que j'ai eu l'occasion de voir, je n'ai vu cette espèce qu'une seule fois. Un Africain nommé Bart attachait une grande valeur à son "*Megalophus*", mais il n'en obtint pas plus que quelques dizaines de francs.

Cette forêt marécageuse était très piétinée, les sentiers d'animaux sauvages se croisaient dans toutes les directions. J'avais pensé y poser des pièges de ma propre construction, car la forêt était très proche de chez moi, mais faute d'autres occupations, je n'en ai pas eu le temps. Toutefois, je venais souvent dans cette forêt proche pour voir quels animaux vivaient ici. Je voyais des ibis, oiseaux nocturnes d'un vert noirâtre métallique, de petites et rapides poules forestières, et même, une fois, quelques singes silencieux avec une grosse queue poilue¹. En fait, c'était pratiquement tous les animaux que je rencontrais dans cette forêt. Les traces citées auparavant étaient probablement celles de *Nasua socialis*².

En rafraîchissant les souvenirs de ma mémoire, je me souviens qu'un peu plus loin, en nous baladant avec mon ami Barde, nous avons rencontré un très beau serpent vert avec un nez allongé³. Il rampait rapidement sur la route et allait disparaître dans le fossé puis dans les broussailles lorsque Barde le frappa avec la sarbacane de son supérieur. Il stoppa le serpent, mais brisa en même temps la sarbacane. Heureusement, elle n'était pas

¹ Le nom scientifique actuel est *Pithecia pithecia*.

² Le nom scientifique actuel est *Nasua nasua*.

³ Le nom scientifique actuel est *Oxybelis fulgidus*.

tordue. J'ai recollé le bambou fracturé; ainsi, le propriétaire de la sarbacane fut satisfait.

Un jour, j'ai trouvé un serpent jaune gris qui était allongé presque au même endroit. Il mesurait environ deux mètres. Je n'ai pas réussi à l'attraper vivant, car un ruisseau marécageux était juste à côté. J'ai tiré une fois et il s'est immobilisé sur l'autre rive du ruisseau. Ce serpent venait peu de temps auparavant d'avaloir un didelphe. J'ai enlevé la peau de cet animal, mais j'ai eu du mal à la nettoyer, à cause de la grande quantité de bave dense et collante qui engluait les poils.

Une fois, j'ai vu les feuilles bouger dans les broussailles, près de la route. J'y ai jeté un coup d'œil: il y avait un paresseux *Bradypus cuculliger*. L'animal passait probablement dans ces broussailles pour gagner un arbre plus grand. Je n'étais pas sûr d'arriver à le prendre vivant, mais un colon se trouvait juste à côté de moi. A deux, nous avons attaché les pattes de ce paresseux à un bâton. J'ai demandé à cet homme de transporter l'animal chez moi et j'ai poursuivi ma route.

A plusieurs reprises, on m'a apporté à St. Laurent des paresseux vivants appartenant à trois espèces différentes. Le plus grand, le plus fort et le plus sauvage, est le paresseux à deux doigts *Cholaepus didactylus*. Il peut mordre dangereusement. Cet animal a de longs poils comme ceux d'un ours. Ses mouvements sont moins lents et sa vue meilleure que chez les deux autres espèces, qu'on reconnaît à leurs trois doigts et à leur poil très dense. Ces espèces à trois doigts se distinguent par la présence chez l'une d'elles d'une tache rousse de poils courts sur le dos, comme si cet endroit avait brûlé. Je suis parvenu à élever les deux espèces à trois doigts. J'en ai gardé pendant plusieurs semaines dans ma maison. Tous les jours, je leur amenais un petit arbre de *Cecropia* fraîchement abbatu. Soit ces paresseux dormaient suspendus par leurs ongles sur la branche, soit ils mangeaient. Le plus souvent, on aurait dit qu'ils mangeaient en dormant, car ils avaient les yeux fermés. Les feuilles de *Cecropia* sont palmées et plus grandes que celles d'un marronnier d'Inde. Le paresseux, après avoir terminé une partie de la feuille, commence la partie suivante, etc. Ils font cela sans ouvrir les yeux, comme

s'ils agissaient par habitude. La façon de manger des paresseux n'est pas sans rappeler une tortue. Ils attrapent la feuille à pleine bouche. Cet animal mange la totalité des feuilles d'une branche et ensuite s'attaque au bout de la tige. De ce fait, il ne mange pas du tout comme un perroquet ou un singe, qui rejettent et détruisent tout ce qu'ils ne peuvent pas manger. Quand on l'approche rapidement, un paresseux prend peur et soulève lentement sa patte pour tenter ensuite de griffer rapidement avec ses grandes griffes. Mais si on attrape sa patte ainsi soulevée, il se fatigue après un petit effort et s'endort.

Il y a un grand mystère dans le pelage du paresseux à trois doigts. Un papillon de la taille d'un demi ongle du petit doigt, plat et de la couleur gris jaunâtre comme certaines espèces de mites, y vit. Il court rapidement parmi les poils sans les frotter avec ses écailles brillantes. Par sa forme et ses mouvements, il ressemble plutôt à un cafard. Sa chenille parasite probablement le paresseux, mais je ne dispose pas d'informations à ce sujet.

Plus une localité était proche de la maison, plus je la visitais. Alors même là, à la lisière de cette forêt, j'ai trouvé pendant mon séjour une grande quantité de produits de la nature. Un grand arbuste était couvert par des lianes, comme des liserons. Les feuilles tombaient et s'arrêtaient en formant une sorte de toit. En regardant par-dessous, j'ai aperçu des chauves-souris suspendues à ce "plafond". J'en ai tué trois avec ma sarbacane, c'était une espèce tachetée; elle avait de longues ceintures blanches sur son dos marron.

Un jour au coucher du soleil, j'ai aperçu des martinets (*Acanthytis*) avec des rectrices aiguës. Ils se réunissaient en grande quantité autour d'un grand arbre à la limite de la forêt. Ils étaient de plus en plus nombreux et ils volaient de plus en plus près du tronc. Enfin, l'un d'entre eux disparut dans un trou du tronc, puis un deuxième, puis un troisième, et tous les autres suivirent. C'est ainsi que j'ai découvert que cet oiseau dormait, comme une chauve-souris, dans un trou de tronc d'arbre. Plus tard, j'ai appris que cette observation avait déjà été faite et décrite par Azara⁴, un naturaliste

⁴ Il s'agit d'ouvrage de Felix Azara (1746–1821): *Apuntamientos para la historia natural de los páxaros del Paraguay y Rio de la Plata, escritos por Don Félix de Azara*. Ed. Madrid, Impr. de la viuda de Ibarra 1802–1805.

paraguayen. Leurs forts doigts terminés par des ongles courbés et leur queue composée de fortes rectrices courbées laissent supposer que ces oiseaux dorment accrochés aux parois du trou, la tête dirigée vers le haut. Serrés densément, ils se maintiennent mutuellement dans cette position.

Lorsqu'on passait la passerelle au-dessus du ruisseau, on arrivait chez un charbonnier. J'aimais approcher les tas de charbon encore fumant. J'approchais mon mouchoir des trous d'évacuation de la fumée pour l'imprégner de l'odeur du goudron, ça me rappelait ainsi mon pays natal. Ici, sur le terrain déboisé et humide, courraient de rapides Carabidés, ou encore des dermoptères ayant seulement une ressemblance lointaine avec les nôtres.

Un grand lézard brun *Monitor varanus*⁵ passe parfois rapidement dans les endroits récemment déboisés. Avec sa queue, il peut atteindre environ un mètre. A cause de cette grande taille, il ne peut pas se nourrir uniquement d'insectes. Quand c'est possible, il attrape des crabes et probablement aussi des amphibiens, des oiseaux terrestres et de petits quadrupèdes.

Un sentier menait vers la forêt. En bas se trouvaient des fougères, de jeunes arbres et des palmiers; plus haut, on rencontrait des arbres plus âgés et encore des palmiers; et encore plus haut, il n'y avait plus que les couronnes des arbres. Il n'y a presque pas d'arbres qui ne soient pas accompagnés d'autres plantes. Ce ne sont pas des parasites sensu stricto, car les racines ne traversent pas l'écorce pour atteindre l'intérieur de l'arbre, comme notre gui. Ces plantes adhèrent fortement à l'écorce, en utilisant chacune de ses aspérités. Il n'y a pas non plus d'arbres dépourvus de lianes. Ce sont des plantes vivaces, avec des tiges ligneuses qui sont très longues en proportion de leur épaisseur. Elles ne grimpent pas au sens strict du terme ni même ne s'accrochent. Néanmoins, les lianes atteignent la couronne des arbres, où elles développent des branches et passent sur les arbres voisins. Parfois, elles sont tendues comme des cordes ou comme les cordes des mâts d'un navire. Ces lianes sont vieilles comme la forêt dans laquelle elles vivent. Les

⁵ Le nom scientifique actuel est *Tupinambis teguixin*.

jeunes lianes sont souvent difficiles à distinguer des jeunes arbres. Mais ensuite, elles s'accrochent aux jeunes arbres et poussent avec eux. Il arrive qu'elles vivent plus longtemps que leurs arbres, alors elles trouvent appui sur les arbres voisins. Dans ce cas, leurs tiges sont très éloignées de leur "arbre primaire". Mais c'est un cas très rare, car habituellement, quand un arbre tombe, il entraîne toutes les lianes qui poussaient sur lui.

Plusieurs familles renferment des espèces formant des lianes: *Bibnoniaceae*, *Sapindaceae*, *Malpighiaceae*, *Rubiaceae*, *Apocynaceae*, *Asclepiadaceae*, *Ampelidae*, *Passiflorae*, *Leguminosae*, *Aroida*, et même certains palmiers, etc.

La vigne, le lierre et la clématite de nos jardins permettent d'avoir une idée de ce à quoi ressemblent les lianes.

Certaines ont le bois dur, mais en majorité, celui-ci est très poreux et très élastique. Parfois, leur tige est tellement couverte d'écorce que sur la coupe, elle représente une étoile à cinq bras. Chez les autres comme le *Sapindus*, la tige semble être composée de quatre fils, un gros au milieu et trois plus minces à l'extérieur. Au cœur, elle présente donc un triangle. Mais parfois, et c'est très curieux, on voit au cœur des couches d'écorces et de bois imbriqués les uns sur les autres.

Parmi les plus curieux, on peut citer *Bauhinia*. Sa tige est plate comme un large ruban. Son centre est courbé en alternance dans un sens puis dans l'autre. En Guyane, on l'appelle *l'échelle tortue*⁶. Quand cette plante est jeune, elle a une tige ronde.

Il existe des lianes sèches et d'autres si juteuses qu'après les avoir coupées, un liquide coule abondamment. Parfois, il sert de boisson aux voyageurs assoiffés. Certaines lianes possèdent des fleurs formidables. D'autres donnent des fruits très agréables à manger. Il y a aussi parmi elles, des plantes médicinales. Certaines lianes fournissent du matériel pour les bâtons élastiques. Une grande partie de ces plantes sert à faire des cordes pour les constructions, pour les grillages, et aussi pour tresser des paniers. L'élasticité de certaines est très étonnante. La liane France (peut-être liane

⁶ Ecrit en français dans le texte original.

franche⁷) peut être pliée plusieurs dizaines de fois sans se casser. En plus, bien qu'elle ne soit pas spécialement grosse (pas plus d'un doigt d'épaisseur) on peut la diviser en dizaines de parties dans toute sa longueur.

Les lianes constituent un vrai trésor pour l'économie domestique. On a besoin de ces plantes tous les jours.

Les lianes donnent aux forêts un aspect très caractéristique. Elles jouent aussi un rôle important pour les animaux. La vie des singes serait très difficile, et peut-être même impossible, sans les ponts de lianes entre les arbres. Mais ces plantes rendent aussi la marche difficile en forêt. Pour cette raison, il faut toujours se déplacer avec un couteau, un outil aussi indispensable en forêt que ne l'est le bâton en montagne.

Certaines espèces semblent être intermédiaires entre les lianes et les arbres ordinaires. Il est probable, au moins pour certaines d'entre elles, que si elles avaient été semées et cultivées dans des lieux ouverts, elles ne se seraient pas allongées en forme de lianes, mais auraient eu une forme proche de celle d'un arbre ou d'un arbuste. La tige tendue de quelques-unes montrait qu'elles étaient tirées par les arbres, comme si ces plantes étaient paresseuses.

Pour abattre un arbre, il est nécessaire de couper d'abord les lianes qui s'attachent à sa couronne. Dans le cas contraire, l'arbre peut ne pas tomber et parfois même ne pas bouger d'un pouce.

Quand j'herborisais, j'avais besoin de collecter les fruits des lianes, les fleurs et les feuilles. Pour ne pas abattre les arbres, nous tirions sur les lianes de toutes nos forces. Parfois, nous arrivions à arracher des branches et à les descendre jusqu'au sol. Mais le plus souvent, cela nous était impossible.

Cette forêt éternelle aux environs de St. Laurent est immense. On y rencontre des arbres énormes chaque centaine de pas. Je n'ai plus en tête les mensurations de tels arbres, ni même de notes précises à ce sujet. D'après mes souvenirs, on trouve une vingtaine de ces arbres patriarches sur une surface d'un kilomètre carré.

⁷ Liane franche, mais Jelski n'était pas sûr du nom français.

Ils ont l'air d'une grande ville parmi plusieurs petits villages, ou encore d'une montagne parmi des collines. Ils sont importants dans la vie des animaux. Les singes par exemple, lorsqu'ils sont poursuivis, se balancent d'un arbre à l'autre jusqu'à ce qu'ils atteignent l'un de ces géants. Alors seulement, ils se sentent tranquilles et cessent de fuir. Il n'y a probablement qu'en tirant dessus qu'on peut les forcer à quitter une telle forteresse.

Ces arbres gardent une grande importance même après leur mort. Pendant de longues années, des chauves-souris habitent à l'intérieur. D'autres animaux, plus grands, creusent des terriers à côté des troncs tombés au sol; ils y trouvent une cachette commode. Certains oiseaux vivent presque uniquement à proximité de tels arbres renversés. C'est le cas du *Grallaria*. Cet oiseau ressemble à une grive, mais sa queue est courte, et sa tête et ses yeux sont grands. Un très beau moineau forestier, *Arremon silens*, vit là où les branches d'un arbre abattu ont formé un tas.

Il y a peu d'arbres, qui, comme l' *Erythrina* et le *Bombax*, perdent périodiquement leurs feuilles. La majorité des arbres restent verts toute l'année. En plus, les mêmes feuilles servent aux arbres pendant plusieurs années. On peut facilement le constater, car les feuilles placées en bas des branches restent encore vertes, mais se couvrent de mousses et autres bryophytes.

A cause de la présence d'un petit nombre d'espèces d'arbres, la nature de la forêt dans notre pays [Pologne] est la même sur de grandes surfaces. Mais en Amérique, la même forêt renferme plusieurs centaines d'espèces. Là-bas, une petite différence du sol, de lumière ou d'humidité favorise un type de végétation particulier et change le paysage. Dans certains endroits, il y a uniquement de grands arbres. Les rayons du soleil arrivent rarement à pénétrer à travers les denses branches de ces géants. Les grandes feuilles des jeunes palmiers ombragent le sol, au point qu'il n'y a presque plus d'herbe. Le sol est recouvert d'une couche de feuilles en décomposition.

Marantha arundicea caractérise certaines parties de la forêt. Cette plante a de petites feuilles semblables à celles du roseau et une longue tige. Elle préfère les lieux ombragés. Une autre *Marantha* appelée *Baluru*, qui

a de grandes feuilles, a besoin de plus de lumière et s'installe habituellement le long des ruisseaux et des chemins. Elle pousse aussi là où un arbre abattu permet une meilleure pénétration des rayons de soleil.

Dans la forêt, il y a des endroits couverts par un petit palmier appelé *Uaj* (*Bactris*). Son nom remonte au temps de l'esclavage, car il était utilisé pour faire des fouets.

Un petit arbre nommé *Mani* pousse dans les zones les plus humides. Ses racines superficielles forment des arcs qui sortent à un pied au-dessus du sol, pour à nouveau entrer sous terre. Le sol ainsi hérissé rend la marche difficile.

Certains grands arbres ont d'intéressants renforcements qui d'un côté s'unissent avec la partie basse du tronc et de l'autre passent sous les racines. Ces structures ont la forme de tableaux triangulaires qu'on appelle *Aracabà*. Quand on couvre les deux *Aracabà*, on obtient un refuge offrant une bonne protection contre la pluie en forêt. Dans un pays où pendant quatre ans je n'ai jamais entendu le moindre coup de tonnerre, il y a peu de chance que celui-ci frappe un arbre. Les *Aracabà* sont parfois utilisés quand on a besoin d'une très large planche. Dans le palais du gouverneur à Cayenne, il y a une énorme table faite d'une seule planche.

On rencontre en forêt des fruits intéressants, comme celui appelé *Canaris macaque* ou *casserole du macaque*. Ce fruit, issu d'un grand arbre, *Lecythis ollaria*, fait penser à une casserole avec un couvercle, et contient des graines comestibles. Le *Canot macaque* ou *petite barque des singes* est un autre fruit de la forêt. C'est le fruit d'une liane de la famille des *Bignoniaceae*. Le fruit ouvert du *Clusia* a la forme d'une étoile avec plusieurs bras. Certains touristes pensent que c'est une grande fleur avec des pétales en bois. Parfois, on trouve de petites noix tombées des arbres ou des baies. Mais il y a si peu de fruits comestibles que même les Indiens, qui pourtant savent mieux que quiconque utiliser les ressources de la forêt et en connaissent les mystères, ne comptent pas sur les fruits pour se nourrir pendant toutes les saisons.

Les fruits ne sont pas le meilleur moyen de survie pour un voyageur perdu, s'il n'arrive pas à chasser suffisamment de gibier. Le milieu des terminaisons des tiges de palmiers, appelé le chou du palmier, est beaucoup plus intéressant. Le bout d'un palmier est constitué d'un bourgeon qui se développe constamment. Les jeunes feuilles encore blanches se trouvent à l'intérieur. Même si l'axe d'une feuille adulte est dur comme du bois, ces jeunes feuilles restent quant à elles molles comme celles d'un chou. Ces feuilles crues, préparées en salade, sont très bonnes. Leur goût rappelle un peu celui de l'amande. Elles sont également bonnes frites ou cuisinées avec un arôme rappelant celui des champignons. Il ne faut pas beaucoup de temps pour trouver un palmier dans une forêt tropicale américaine. En jetant un coup d'œil n'importe où, on repère tout de suite leurs feuilles en éventail. Néanmoins, certaines espèces ne sont pas considérées comme comestibles. Le meilleur palmier est le *Maripa*, un des plus beaux aussi par la forme de sa couronne. Ses fruits sont également comestibles. Ils ont une chair agréable de la consistance du beurre entre la peau et le noyau. Ces fruits sont expédiés à Cayenne, surtout à destination des propriétaires de singes apprivoisés. Le palmier *Maripa* est devenu rare à proximité des lieux habités. Dans les environs de Cayenne, je n'en ai vu aucun, sauf des pieds cultivés. En forêts profondes, il reste toutefois fréquent.

Pendant mon séjour à St. Laurent, quand je voulais faire plaisir à mes collègues, je leur apportais toujours des bouts de *Pinot* à manger en salade. C'est sur les basses terres que cet arbre est le plus commun, et il en reste encore pas mal sur les zones humides des environs de St. Laurent. D'habitude, cette plante pousse par paquet. Son tronc n'est pas trop épais. En une heure, je pouvais en couper suffisamment pour les besoins de tout le monde. Plus loin, je reviendrai sur l'importance du *Pinot*.

Parmi les curiosités trouvées par terre en forêt, je me souviens de graines semblables à celles du tilleul, et couvertes d'un dense duvet roux. Elles forment une espèce de boule très belle, de la taille d'un poing. Ce sont les graines de l'arbre *Eriodendron*. Ce duvet donne une sorte de coton très

léger; les tribus indiennes l'utilisent pour fabriquer les ailerons des fléchettes de sarbacanes.

On y trouve aussi diverses gousses. Certaines contiennent des graines à moitié noires et à moitié rouges, comme le *Panacoco*. Elles sont utilisées pour faire des épingles. Les grandes gousses d'un *kurbaritu* géant ont une chair comestible, farineuse et douçâtre. Les grandes graines de l'arbre *karapa*, écrasées et placées dans un plat creux incliné, donnent de l'huile pour les lampes.

Parmi les oiseaux, ce sont les *Dendrocolaptes* qui impressionnent le plus les étrangers. Les retrices et les rémiges de presque toutes les espèces de cette famille sont grandes et pointues, un peu comme celles des pics. Ils ont des griffes fortement courbées, capables de préhension. Mais ils ont trois doigts dirigés en avant et un en arrière, comme d'habitude chez les autres oiseaux, et leur bec, plus faible que celui d'un pic, ne permet pas de creuser dans le bois. Ces oiseaux rappellent donc plus nos grimpereaux que les pics. Ces espèces sont généralement rousses, seule la couleur sur leur poitrine est variable. Les différentes sortes de *Dendrocolaptes* se distinguent principalement par la forme de leurs becs, variables en fonction de la façon dont elles recherchent leur nourriture. Ils ont en commun dans leurs habitudes, comme les pics, de s'accrocher en bas des troncs et de les picoter ensuite en se déplaçant en spirale vers le haut. A l'approche des premières branches, ils s'envolent vers la base d'un autre arbre, puis reprennent leur quête de nourriture. Mais certains, plus grands que les grives, ont un bec court, fort et assez épais. J'ai trouvé dans leur estomac des rainettes. D'autres ont un bec plus mince et se nourrissent d'insectes. Certains cherchent de la nourriture dans les petits trous et dans les aspérités des écorces. D'autres encore, avec leur bec, enlèvent toutes les feuilles des *Aroides* parasites, adhérentes au tronc. *Xyphorhynchus*, qui a un bec mince, long et courbé, cherche quant à lui sa nourriture dans tous les trous des troncs d'arbres.

Dans la forêt tropicale américaine, on peut parfois marcher de longues heures sans rencontrer un seul oiseau. A l'inverse, dans certains endroits, on peut en voir en grandes quantités, répartis depuis le sol

jusque dans la couronne des arbres, car beaucoup de petits oiseaux animent alors la forêt. Les frugivores, les granivores, les insectivores, forment ensemble un troupeau migrateur. On les appelle les “bandes ouvrières”. Dans ces groupes, chaque espèce a une activité différente. Certaines, en cherchant leur nourriture, font sortir les insectes qui servent à l'alimentation d'autres espèces. Ainsi, elles sont réciproquement utiles. D'après notre connaissance, ces groupes se forment le matin, et ensuite, ils s'agrandissent grâce à de nouveaux recrutements, car certains oiseaux qui se rencontrent se joignent au troupeau. Pour un collectionneur d'oiseaux, c'est très commode de trouver un tel troupeau migrateur et ensuite de le suivre et de l'observer en cherchant des curiosités. On peut ainsi y trouver les espèces les plus rares. En plus, un tel troupeau ne prête pas attention aux tirs, à tel point qu'un oiseau raté est facile à retrouver, car il ne quitte pas le groupe.

Parmi les oiseaux solitaires, *Galbula*, *Trogon* et *Prionites* sont particulièrement remarquables. Le premier est vert métallique avec un long bec en forme de crochet et une longue queue. C'est un oiseau très calme, il reste à la même place pendant de longues heures. Il se lève uniquement pour attraper un insecte le survolant. Et ensuite, il retourne à la même place.

Le *Trogon* est beaucoup plus grand. Il a un bec court, une bouche large et se nourrit d'insectes et de fruits. Les *Trogons* passent une vie presque aussi calme que les *Galbula*. Les mâles sont verts ou saphir métallique, et ont un ventre jaune ou rosé. Les femelles ne sont pas d'une couleur métallique et elles ont de minces taches, très gaies. Ces oiseaux, si ornementaux, ont une peau qui se déchire très facilement. Si une fois tiré, un *Trogon* s'agite fortement avant de mourir, il peut perdre beaucoup de plumes. Le *Prionites* ressemble à notre rolhier d'Europe, mais le bord de son bec est denté comme une scie. Les deux retrices sont très longues et elles ont toujours à peu près au milieu de leur longueur, les barbes détruites, si bien qu'on n'en trouve plus trace à certains endroits. La cause de ce phénomène reste inconnue. M. Oury a gardé en cage un *Prionites* vivant. Une fois, pour lui tenir compagnie, il y a ajouté un petit oiseau: le *Prionites* l'a mangé immédiatement.

Les oiseaux de la famille des *Tinamidae* sont intéressants à plus d'un titre. Ils pondent par exemple des œufs uniformes, verts, de couleur chocolat ou roses. Ces œufs sont forts et brillants, comme s'ils avaient été vernis. Leur chair est si délicate, qu'on la croirait transparente comme celle d'une grenouille. L'os du thorax, ou sternum, est particulièrement étroit, formé presque uniquement du bréchet.

L'oiseau *Pithys leucophrys*, gris blanc et roux sur le ventre, avec quelques longues plumes sur la tête, vit en petits groupes. On le rencontre uniquement là où passent les colonies de fourmis migratrices. Ils se nourrissent probablement des insectes qui fuient les fourmis.

Les soldats de ces fourmis sont aussi grands que nos plus grandes fourmis forestières. Ils ont une grande tête blanche, avec d'énormes mâchoires noires, courbées en forme d'arc. Je n'ai jamais vu leur fourmilière, mais à plusieurs reprises, je les ai rencontrées dans leur marche envahissante. Elles mangent tous les animaux rencontrés sur leur chemin, pas seulement des insectes, mais aussi des souris, des grenouilles etc. Quand ces fourmis croisent sur le chemin une habitation humaine, elles l'envahissent et la quittent après quelques heures de pillage. Elles laissent l'endroit entièrement débarrassé des cafards, des souris et autres habitants indésirables. Dans les clairières, elles marchent en colonne serrée de quelques pouces de largeur. Dans la forêt, la colonne s'élargit en largeur de quelques dizaines de pas. Il n'est pas difficile de les dépasser en marchant rapidement. Mais, si l'on s'arrête à proximité de la colonne, les fourmis deviennent très désagréables: elles couvrent rapidement le corps des pieds à la tête, et piquent douloureusement partout où elles le peuvent. Pour marcher silencieusement dans la forêt, j'utilisais des bottes en caoutchouc. Mais, suivant l'exemple et le conseil du docteur Castéran, je m'étais mis à marcher comme les Indiens, c'est-à-dire pieds nus: j'ai alors beaucoup souffert de ces fourmis.

Le nom latin de cette fourmi est *Eciton*. Il y a en Guyane quelques autres espèces du même genre. Certaines ne supportent pas la lumière du jour. Elles marchent d'abord cachées par les feuilles, et là où il n'y a plus

de feuilles, elles construisent rapidement une sorte de tunnel à partir de petits grumeaux de terre.

Je profite de cette occasion pour poursuivre sur les fourmis. Celle dont je vais parler maintenant ne se rencontre heureusement qu'en petite quantité. Le plus souvent elle est solitaire, noire, brillante et de la longueur d'un demi doigt. Elle appartient à cette catégorie de fourmis pratiquement inconnues dans notre pays, qui ont un dard à l'extrémité postérieure du corps. Sa piquûre, si on marche dessus, est terriblement douloureuse, mais passe rapidement, sans graves conséquences.

Quand les Français ont commencé à habiter au bord des rivières guyanaises et principalement à exploiter le bois dans la forêt pour les chemins de fer, on apprit l'existence d'une grave maladie causée par une mouche. Quand un homme enrhumé s'endort dans la forêt, cette mouche vient y pondre ses œufs dans les narines. Cette espèce, de couleur verte, ressemble beaucoup à notre *Lucilia caesar*. Très rapidement, les larves éclosent et migrent de plus en plus profondément dans les narines. Elles vivent grâce à l'humidité des fosses nasales. Le visage gonfle alors et les maux de têtes deviennent insupportables. Au départ, la cause de cette maladie était inconnue, et on ne savait pas la traiter; il y a même eu des cas mortels. Mais lorsqu'on a compris que les maux étaient causés par les mouches, on a trouvé un remède qui consiste à injecter de la benzine: les larves sont alors rapidement tuées et le rétablissement est rapide.

Une autre mouche, *Oestrus*, probablement la même que celle qui pond des œufs sous la peau d'oiselets, cause également des gonflements comme des abcès sur le corps humain. Une forte pression à la base de ces abcès suffit à extirper les larves. De toute façon, tout cela n'arrive que très rarement.

Juste après mon arrivée en Guyane, lors de mon voyage sur l'Approuague, j'ai eu une douleur au pied. Un Africain regarda mon pied et sortit avec une aiguille deux petits sacs de la taille du petit doigt; il remplit les trous de cendres de tabac, et j'ai guéri. Les trous cicatrisèrent très rapidement. Ces sacs blancs étaient en réalité les corps de puces remplis d'œufs. Cet insecte est appelé en Guyane "Chique" et en latin, *Pulex penetrans*. Cette puce ne

ronge pas la chair pour faire son trou, elle perce juste la peau et y reste en buvant le sang et l'humidité. La partie postérieure de son corps reste toujours au niveau de la surface de la peau. Quelques jours après être entrée dans le corps, la puce commence à gonfler et à blanchir. Après une dizaine de jours, elle atteint la taille d'une graine de petit pois. Le plus souvent, elle se localise à côté des ongles. En arrivant à maturité, elle pond des œufs, dont les éclosions périodiques ont été observées par les naturalistes. Les larves de ces puces vivent dans la poussière des habitations. Les chaumières abandonnées des Africains, les lieux où se repose le bétail, surtout les cochons, sont pleins de ces puces. A cause de ces insectes, les gens en Guyane font très attention à leurs pieds. Les personnes de classe supérieure demandent tous les jours à ce qu'on regarde leurs pieds.

Revenons aux oiseaux. Les rencontres avec les perroquets sont toujours agréables dans la forêt. J'observais toujours avec un grand intérêt leur comportement si particulier. Une fois, en marchant lentement, j'ai entendu une voix silencieuse. Je me suis arrêté et j'ai écouté pour savoir d'où ça venait. Quelque chose tomba par terre, et ensuite la même chose se reproduisit. Je me suis dirigé dans cette direction, en prenant garde de ne pas dépasser l'endroit. Et juste devant moi tomba un fruit mordu: j'ai alors entendu la voix d'un perroquet. J'ai levé la tête pour regarder. D'abord, je n'ai rien vu dans cette verdure, mais après un moment, j'ai aperçu des mouvements de branches et de feuilles. Et enfin, j'ai repéré les perroquets qui avaient la même couleur que les feuilles. C'est seulement lorsqu'ils déplaient leur queue face à la lumière qu'on voyait d'autres couleurs: du rouge et du jaune. Quand ils marchent sur une branche légèrement penchée, ils tiennent leur tête et leur queue dans le même axe, les pieds un peu tournés vers le milieu, et font des pas maladroits, incertains. Quand ils voient passer d'une branche à l'autre, ils dirigent leurs têtes dans la direction de celle-ci, ils l'attrapent avec leur bec et se suspendent pour atteindre ce nouvel emplacement. Ils ne procèdent jamais autrement. On peut dire, sans exagération, que leur bec sert non seulement à manger, mais aussi à se déplacer. Ceci est vrai pour la majorité des espèces de perroquets.

Il y avait en Guyane deux grandes catégories de perroquets. Les oiseaux de la première catégorie ont une queue courte avec des rectrices égalisées. La deuxième est constituée de perroquets à longue queue, avec des rectrices graduées. Une petite espèce de cette dernière catégorie vit en petits groupes. Ces oiseaux ont un plumage coloré et s'assoient sur les *Tillandsia*, en s'accrochant en dessous de la couronne des arbres. Je ne sais pas ce que signifie ce comportement, mais il est possible que ces perroquets boivent l'eau accumulée dans les feuilles coniques de cette plante.

Dans la forêt ombragée, là où une petite végétation recouvre entièrement le sol, on entend parfois un magnifique sifflement. C'est un oiseau du genre *Cyphorhinus*, appelé "l'organiste" et apparenté à notre "œil de bœuf". Quiconque entend cette voix si pure, ne peut que s'arrêter pour l'écouter et reprendre son chemin une fois le chant terminé.

La plupart de nos rapaces diurnes se nourrissent de petits oiseaux ou de souris. Malgré la riche avifaune guyanaise, il semble y avoir peu de rapaces se nourrissant d'oiseaux. D'après mon expérience, je pense que les rapaces qui mangent les amphibiens sont en Guyane beaucoup plus nombreux.

Il y a aussi des rapaces ayant des habitudes bien particulières. A titre d'exemple, *Ibycter americanus* vit en petits groupes et a un chant très étrange. Il crie horriblement et se nourrit de chenilles. Son allure, au premier coup d'œil, ne fait pas penser à un rapace.

Dans l'avifaune guyanaise, on peut observer que des groupes de différentes espèces sont liés à certains biotopes. Certains oiseaux n'habitent que le littoral, c'est-à-dire au-dessus des sauts. Différents groupes d'espèces caractérisent aussi les terres hautes et les terres basses. Les plus nombreux sont les oiseaux qu'on rencontre uniquement au-dessus des sauts, dans les hauts cours des rivières. Il existe aussi une différence entre les oiseaux des prairies et ceux de la forêt. On pourrait généraliser et conclure qu'en Guyane française, on observe la plus grande variation en allant de la mer vers l'intérieur du pays. Par contre, on ne voit aucune différence de la frontière nord jusqu'aux limites méridionales de ce pays.

A St. Laurent, il y a beaucoup de personnes un peu partout dans les champs et dans la forêt qui veulent gagner un verre de vin ou un peu de sous pour s'acheter un verre de vodka, un peu de tabac ou tout autre petit plaisir. Alors, si quelqu'un rencontre quelque chose d'intéressant – un serpent ou un autre animal – il l'amène au commandant militaire en espérant pouvoir le vendre.

Les officiers s'intéressent très peu à ces choses. Ils n'ont ni récipients, ni outils, ni alcool. Enfin, ils ne veulent pas consacrer leur temps et dépenser de l'argent pour sauvegarder des spécimens fragiles. En plus, ils me les cédaient par gentillesse à mon égard. Bref, j'étais pratiquement le seul acheteur. Pour les serpents, je payais un verre ou une bouteille de vin. J'ai acheté les spécimens les plus intéressants en payant comptant 1, 2, 3, parfois jusqu'à cinq francs.

Un jour, alors que nous étions à table, on m'informa que les deux colons amenaient un grand serpent. C'était un *Boa constrictor* de plus de 3 mètres, en très bon état. Nous l'avons mis dans un coffre en bloquant le couvercle avec un poids. Le serpent se jeta sur l'un de nous, mais nous fermâmes rapidement le coffre, et il ne put plus nous mordre. Le lendemain, après mon service à l'hôpital, tout le commandement vint regarder le serpent. Il sifflait si fort qu'on pouvait l'entendre à une distance d'un kilomètre. Il hurlait ainsi sans cesse, pendant une heure. Tout le monde admirait le "cri" du serpent, car apparemment personne ne savait que les serpents émettaient un son aussi fort. Ce "hurlement" ressemblait au bruit d'une locomotive des Etats-Unis, dans laquelle la vapeur libérée produit un bruit beaucoup plus fort que nos trains.

Une fois, j'ai mis dans le coffre un *Boa cenchrus*⁸ qui mesurait environ 1,5 m. Quand, comme d'habitude, les médecins se réunissaient chez moi le soir, il arrivait qu'on attrape un rat vivant. Tout le monde me demandait de donner le rat au serpent. Le rat attaqua le premier et mordit plusieurs fois le serpent. Mais à la troisième attaque, le serpent se jeta au même moment sur le rat. Il attrapa sa tête par la bouche et très rapidement,

⁸ Le nom scientifique actuel est *Epicrates cenchrus*.

s'enroula autour de son corps. Il resta ainsi allongé jusqu'au soir, puis il libéra le corps du rat sans pour autant l'avaler. Il ne mangea rien pendant les dix jours suivants et mourut. Je compris plus tard qu'il avait des os cassés.

Juste avant mon arrivée à St. Laurent, il survint un événement étonnant: un gendarme naviguait avec quelques colons sur la rivière lorsqu'il aperçut dans l'eau un serpent géant, *Boa murina*⁹. Il l'abattit et pendant le dépeçage, on découvrit que ce serpent avait dans son estomac un crocodile d'une longueur de plus d'un mètre. Ce crocodile avait lui-même dans son estomac un autre crocodile, plus petit. Ce *Boa* était très long, personne auparavant n'avait entendu parler de l'existence de spécimens aussi grands. Il fut mesuré et plusieurs fonctionnaires signèrent le procès verbal sur cet événement. On m'a raconté qu'il mesurait 7 mètres.

D'après un accident survenu à Kourou peu avant mon arrivée, je peux dire que les grands serpents attaquent aussi les hommes. En effet, un gendarme, qui avait tué un canard, entra dans l'eau pour le récupérer. Soudain, un serpent attrapa son bras avec les dents et l'entraîna vers les profondeurs. Il réussit à se libérer, mais il eut une sacrée frayeur. Il fut soigné à l'hôpital de Cayenne; mais des traces de morsures restèrent à vie sur son corps.

Un des habitants de cette région chassait pour moi les animaux en utilisant la méthode suivante: il choisissait d'abord un tronçon le long d'un ruisseau ou en travers d'un petit talus. Il construisait ensuite une clôture avec des feuilles de palmiers, haute d'environ 1 mètre. Les feuilles étaient coupées en quelques morceaux et mises sur le sol de façon à ce qu'elles se touchent. Dans cette construction, il y avait une ouverture tous les cent pas s'ouvrant sur un couloir fait de petites perches longues d'une dizaine de pouces et enfoncées dans la terre. Grâce à un mécanisme intelligent, si un animal venait à passer de l'autre côté de la clôture et marchait sur une des perches recouvertes de feuilles, une longue planche lui tombait brusquement dessus. Ce piège ne nécessitait ni fer, ni ficelle; une hache suffisait pour

⁹ Le nom scientifique actuel est *Eunectes murinus*.

le construire. Il était si sensible que même le pas d'une perdrix faisait tomber la dalle. Ce piège était si fiable qu'il pouvait rester un mois sans se déclencher par accident. Le même mécanisme faisait marcher une planche des deux côtés, c'était nécessaire pour attraper un cochon ou une biche. La clôture était si fragile et si basse qu'on aurait pu croire que l'animal puisse facilement quitter le couloir. Mais un chasseur m'assura qu'une fois dans le couloir, les animaux ne cherchent pas à passer la clôture et se laissent guider. Une fois le passage repéré, ils l'empruntent pour atteindre l'autre côté et se font tuer par la planche.

Les animaux étaient piégés uniquement la nuit. Il suffisait donc de vérifier les pièges tous les matins. Il n'y avait pas une seule nuit où un des pièges parmi la centaine posés n'attrapait quelques didelphes (*D. cancrivorus*). Le chasseur me les amenait très rarement, le plus souvent, il les jetait. Mais, ces animaux sont si différents des nôtres et si dignes d'être étudiés que je suis certain, que si je les avais rapportés en Europe, j'aurais trouvé des acquéreurs parmi les anatomistes.

Ils ont deux sortes de poils: des poils longs, noirs, brillants et peu denses, et des poils courts, comme du duvet, et de couleur claire. Ce qui explique que l'animal puisse avoir l'air plus clair ou plus foncé, suivant le degré d'aplatissement des poils, et l'angle sous lequel nous l'observions. Sa tête est allongée et pointue, sa bouche large, et quand il ouvrait la bouche, on pouvait y apercevoir de nombreuses dents. Son regard est effrayé et sauvage. Ses oreilles sont minces, larges et dressées. Sa queue est nue, écailleuse et préhensile, enroulée vers le bas, pour que l'animal puisse l'utiliser pour se suspendre. Chez une femelle, la peau forme un grand bourrelet, qui a l'air d'un sac ouvert en avant. Les mamelles se trouvent dedans. L'intérieur de ce sac est toujours liquide, même un peu collant. Les petits de cet animal arrivent au monde très immatures. Ils sont un peu plus petits que des chatons et ont la forme de boules blanches de la taille d'une noix. La mère les met dans ce sac où ils commencent immédiatement à sucer ses mamelles. Ils restent dans cette position jusqu'à atteindre une taille assez importante. Mais même couverts de poils et capables de courir, les petits

continuent à se réfugier dans ce sac en cas de danger. Ce sac est soutenu par deux os qui correspondent aux tendons des muscles ventraux des autres mammifères.

C'est l'espèce de didelphes la plus commune en Guyane. L'autre espèce est un peu plus petite; elle n'est pas rare; on l'appelle *katnej* ou 4 yeux pour la simple raison qu'elle a deux taches noires au-dessus des yeux. Ses poils sont plus courts et gris. J'ai trouvé dans le ventre d'un serpent un individu d'une troisième espèce: celle-ci avait la taille d'un rat. Mais le plus beau spécimen qu'on m'apporta fut trouvé endormi dans la couronne d'un palmier. Sur le dos, il avait des poils couleur cannelle et presque roux sur le ventre. Il y a peu de temps, je l'ai revu à Varsovie: la couleur d'origine des poils sur son ventre a quelque peu changé.

On sait que des restes de marsupiaux ont été trouvés en Europe. Mais aujourd'hui, ils ne subsistent qu'en Amérique, et surtout en Australie.

Le chasseur m'apportait souvent deux espèces de tatou. A cause de la différence de coloration de leur ventre, on les appelle "le tatou jaune" et "le tatou blanc". Le bouclier osseux de ces animaux n'a rien en commun avec leur squelette interne. Ce n'est que de la peau ossifiée. C'est donc différent des tortues, où la carapace fait partie du squelette. Une plaque se trouve sur leur tête, une autre couvre la partie antérieure de leur corps. Quelques ceintures osseuses se trouvent au milieu du corps. Elles sont reliées par de la peau molle. Un bouclier osseux, convexe, se trouve derrière ses ceintures. Il couvre la partie postérieure de l'animal. La queue est couverte par des bagues osseuses.

Ces animaux vivent dans les forêts et les broussailles, dans des terriers. Leur vue n'est pas spécialement bonne, contrairement à leur ouïe et à leur odorat. Cela se déduit de la simple observation de leurs organes sensoriels externes: ils ont de petits yeux, mais leur nez est pointu et leurs oreilles sont assez grandes. Dans leurs estomacs, j'ai trouvé de grands myriapodes qui se cachent habituellement sous l'écorce d'arbres tombés, mais aussi des *Passalus*, de grands coléoptères aplatis, ou encore des scolopendres. Dans certains

cas, j'ai également trouvé des serpents, comme ceux qu'on trouvait sous les mottes de terre. Les tatous passent pour des animaux nocturnes, mais un jour, j'en ai rencontré un à trois heures de l'après-midi. Il était debout sur ses pattes postérieures et enlevait avec énergie l'écorce d'un arbre abattu, à la recherche de myriapodes et de larves de *Passalus*. Il se laissa approcher, mais pas de très près, car quand il m'aperçut, il sursauta sur l'arbre, puis se sauva rapidement en courant. Ainsi, je pus constater qu'il n'était pas lent, contrairement à ce que je pensais auparavant.

Ces deux espèces se ressemblent beaucoup. Je ne sais pas pourquoi, mais on prétend que seul le tatou jaune est comestible. Sa chair a le goût du porc.

En Guyane, il y a deux autres espèces de tatous, mais nettement plus rares que la précédente. Je n'ai pu obtenir qu'un seul exemplaire du plus petit de ces animaux, le *Katuberu*. Sa queue est faible et sans bagues osseuses. Il n'est couvert que par de petites plaques osseuses. Sa tête est plus courte. La plus grande de ces espèces est aussi le plus grand des tatous vivant actuellement sur terre. Il a la taille d'un grand cochon. En Guyane française, on l'appelle le *tatou cabassou*. La chasse semble être la raison de sa grande rareté. Son grand terrier trahit immédiatement sa présence et la grande quantité de la très bonne chair de son corps est une raison suffisante pour le chasser. Avant, il vivait dans les environs de Cayenne. Aujourd'hui, on ne peut probablement le rencontrer que dans les forêts reculées de l'intérieur de la Guyane. Le Musée de Paramaribo, au bord de la rivière Suriname, possède quelques spécimens empaillés de ce tatou.

Aux temps préhistoriques, il y avait sur terre des tatous géants de la taille des rhinocéros. Un squelette complet de cet animal se trouve dans la collection du "Jardin des Plantes", à Paris.

Une bonne préparation de la peau de tatou est très difficile. Cette tâche demande beaucoup de patience et d'expérience. La première difficulté vient des plaques osseuses, plus difficiles que la peau molle à retourner. La deuxième difficulté est due au fait qu'on passe de la peau à une graisse délicate

sans distinction. La préparation de la queue est le troisième problème, car il est nécessaire de séparer ses bagues osseuses. C'est difficile, car elles sont liées aux terminaisons des apophyses des vertèbres.

Parfois, le chasseur m'apportait également des *Tayras*¹⁰, une fouine noire guyanaise. J'ai reçu aussi de lui de petits ours *Kuaszu*, en latin *Nasua socialis*. Ce dernier a des poils semblables à ceux d'un raton laveur et une longue queue avec des rayures foncées. Mais son museau est allongé. Enfin, il m'a quelques fois livré des chats sauvages: *Felis tigrina* et *Felis macroura*.

Presque tous les soirs, j'entendais des hurlements de singes hurleurs¹¹ depuis mon habitation. En les écoutant bien, je compris dans quelle partie de la forêt ils habitaient. Un jour, je suis parti pour les retrouver. Je me suis si bien dirigé que je pus déterminer une présence récente de singes hurleurs sur ce lieu rien que par l'odeur. Il faut savoir que, comme beaucoup d'autres animaux, les singes ont une odeur particulière. J'ai rapidement trouvé quelques-uns de ces animaux dans les arbres environnants. Assis, ils m'observaient avec un regard triste. J'ai tiré sur celui qui se présentait le mieux. On aurait pu penser que les tirs les feraient paniquer et fuir. Rien de tout cela ! Ils s'éloignèrent lentement avec indifférence, ceux en bonne santé, comme ceux gravement blessés. Il est très intéressant de remarquer à quel point ces animaux sont résistants. Seule une balle dans la tête ou dans la colonne vertébrale peut les faire tomber immédiatement. Les autres blessures, même très graves, ne sont pas si efficaces. Un singe hurleur, même très gravement blessé, peut passer d'une branche à l'autre, gagner un grand arbre et disparaître. C'est une proie perdue pour le chasseur, même quand il finit par mourir, car il se tient si fort par la queue, qu'il peut rester suspendu pendant quelques jours. Et quand il tombe enfin, le singe hurleur est déjà en état de décomposition avancée.

¹⁰ Le nom scientifique actuel est *Eira barbara*.

¹¹ Dans le texte original, Jelski utilise souvent le nom de "Stentor". Ce nom (héros de la guerre de Troie célèbre par la force de sa voix) était autrefois utilisé également en français pour désigner les singes hurleurs.

Tous les autres singes sont très vifs. Ils sautent légèrement d'une branche à l'autre. La lenteur des singes hurleurs est donc surprenante. Une fois, j'en ai rencontré un assis sur une branche. J'ai tiré dessus avec du gros plomb. Blessé, l'animal s'arrêta et se gratta au niveau de ses blessures, comme s'il agissait de simples démangeaisons, puis il partit lentement. La chair de ces animaux est très recherchée par les Indiens et les autres habitants de Guyane. Les singes hurleurs ont une autre qualité particulière: leur belle barbe rousse à rouge, qui passe au violet chez les mâles, puis se transforme en barbe brune au contact de l'eau. On ne peut donc pas le traiter avec de l'alun dans un bain. Il faut appliquer ce composant à sec, c'est-à-dire appliquer un mélange d'alun et de sel sur la surface intérieure humidifiée de la peau.

Dans les environs de St. Laurent, la rivière Maroni est si large que seulement certaines personnes, qui ont une très bonne vue, peuvent apercevoir quelques maisonnettes "hollandaises" de l'autre côté de la rivière. Ces maisonnettes constituent l'habitation d'un riche colon allemand, M. Kappler, originaire de Souabe. Ses pauvres parents l'avaient placé chez un commerçant, où il fut maltraité. Fatigué de tout cela, il décida de partir à Amsterdam et de s'engager dans la Légion étrangère. Il fut envoyé en Guyane hollandaise. Là-bas, grâce à ses états de services, il obtint le grade de caporal et fut nommé commandant d'une petite forteresse à l'embouchure du Maroni. Un jour, un bateau commerçant chargé de diverses marchandises qui allait vers Paramaribo s'arrêta sur le banc de sable, non loin de l'embouchure de cette rivière.

Monsieur Kappler usa de toutes ses influences pour protéger le bateau du pillage. Grâce à ses efforts, la marchandise arriva presque entière jusqu'à Paramaribo, ville principale de la rivière Surinam. Il fut récompensé pour son mérite. En plus, il acheta pour presque rien les restes du bateau et les briques qui avaient servi pour le ballast. Il vendit ces briques à l'ordre français des Sœurs de la Miséricorde, au bord de la rivière Mana. Ainsi, il gagna quelques centaines de francs. Disposant d'une certaine somme d'argent qu'il avait gagnée avant, Kappler quitta le service et s'installa dans cette

résidence, alors même que St. Laurent n'existait pas encore. Les Indiens constituaient la plupart de ses collaborateurs. Pourtant, une fois, il y eut un désaccord avec eux et il faillit presque y laisser la vie.

Il tirait le plus grand bénéfice de la vente de marchandises aux Indiens et aux habitants de St. Laurent, et de la vente de spécimens naturalistes. Il les envoyait à Londres chez Günther et à Stuttgart chez le professeur Krause. Il exportait également des bois précieux à Amsterdam. Ce bois était appelé par les Français "*lettre mouchetée*". Il était si économe qu'il ne laissait même pas pourrir les agrumes. Il concentrait le jus au feu et l'exportait en barils à Amsterdam.

C'était un homme très actif et un bon entrepreneur. Il avait arrangé sa maison commodément, sans oublier l'esthétique. Les murs de son salon étaient en bois vernis. A part quelques ânes, porcs et poulets, il élevait également une vache. Elle était enfermée dans une étable si isolée qu'aucune chauve-souris vampire ne pouvait y entrer. Tous les trous étaient couverts d'un grillage métallique. Ces choses doivent être mentionnées dans un texte sur la Guyane, car c'était exceptionnel.

Les Indiens ne restèrent pas à son service, mais restèrent attachés à lui et le respectaient beaucoup. Ils lui apportaient divers animaux rares. Ainsi, il obtint 10 lamantins ou vaches aquatiques, des animaux herbivores apparentés aux baleines. Chaque lamantin lui coûtait apparemment 50 francs. Il utilisait l'animal entier. Il préparait la peau pour les musées et gardait le squelette; les organes internes étaient mis en bocaux pour être vendus aux amateurs de curiosités et la viande était salée, puis vendue. La viande remboursait tous les frais d'achat. La peau et le squelette engendraient un bénéfice net.

Néanmoins, pendant de longues années, les Indiens ne furent pas capables de trouver une chauve-souris blanche pour M. Kappler. J'eus la chance d'obtenir cet animal. Un jour, on m'apporta en effet un mâle et le lendemain, une femelle. Les deux individus avaient été capturés dans la même maison. Il me semble que c'était la première fois qu'on capturait une chauve-souris blanche depuis qu'on en avait trouvé une au Brésil dans la

couronne d'un cocotier. M. Kappler s'intéressa beaucoup à cet événement. Il m'envoya un coursier pour me demander de venir et de lui montrer ces chauves-souris. Il fit immédiatement un dessin et l'envoya avec une courte description à M. Peters, à Berlin. Moi non plus, je n'ai pas attendu d'avoir rempli mon coffre de spécimens, je les ai envoyées directement dans une boîte métallique par la poste. Mais apparemment, elles n'étaient pas encore arrivées à Varsovie quand M. Taczanowski reçut un courrier du professeur Peters lui demandant en prêt ces spécimens pour en faire une description. Il lui accordera volontiers cette faveur.

Une fois M. Kappler vint en visite chez moi. Il fut stupéfait par la beauté des spécimens de ma collection et s'exclama: "*Si seulement mon neveu savait aussi bien préparer les animaux que vous!*" Un jour, je partis de l'autre côté de la rivière pour lui apprendre toutes les techniques de préparations que je connaissais. Son jeune neveu, très reconnaissant, me demanda de choisir tout ce que je désirerais dans sa collection. Il était même prêt à m'offrir l'une de ses Harpies empaillées. Pour ne pas refuser sa gentillesse, je choisis un pic jaune qui m'était inconnu jusque-là. Plus tard, j'ai vu cet oiseau dans les forêts alluviales au bord de la rivière Uassa.

J'ai fait une excursion fort intéressante avec ce garçon. Ce jeune homme avait appris le hollandais, la langue connue des Indiens. Grâce aux contacts qu'il avait eus pendant plusieurs années avec eux, il connaissait très bien la forêt. J'ai appris beaucoup de choses en me promenant avec lui. Il me montra un arbre à lait¹²: il le coupa et récupéra du lait dans une feuille pour me le faire goûter. Ce lait avait le goût d'une bonne crème fraîche, mais mes moustaches restèrent collées (car il contenait du caoutchouc). Il me montra également le "lettre mouchetée", un arbre de plus en plus rare, car très recherché des Indiens. Ils l'exploitaient pour leur propre usage et pour le commerce. Les Indiens guyanais l'utilisaient pour fabriquer des arcs. Ce bois avait une couleur rouge foncé avec des taches noires. Il était si lourd qu'un homme avait du mal à soulever un bâton long de 2 mètres et de 2 décimètres de diamètre.

¹² Le nom scientifique actuel est *Tabernaemontana utilis*.

Nous avons utilisé une plante vénéneuse pour pêcher des poissons, dans un ruisseau forestier. En traversant la route et en passant par le lieu où se trouvaient les ruches, nous aperçûmes un serpent qui se sauvait rapidement. Je l'ai attrapé par la queue et l'ai jeté sur la route; il réussit presque à mordre mon compagnon. C'était un de ces gros serpents, avec de grosses écailles, très méchant. Le jeune homme me montra également comment trouver certaines chauves-souris très intéressantes qui ne s'accrochaient pas en utilisant leurs griffes, mais qui avaient un petit bulbe sur le grand doigt des ailes. Ce bulbe adhérait aux objets, permettant ainsi l'accrochage de l'animal.

Mon étonnement fut plus grand quand il me montra que cette espèce vivait dans une jeune feuille en forme de cône de *Baluru*¹³, c'est-à-dire d'une espèce de *Marantha*. Je me suis approché silencieusement de cette plante et j'ai mis ma main dans le cône de la feuille, en attrapant ainsi quelques chauves-souris.

Il ne se passait pas une seule journée sans que M. Kappler n'écrive dans son journal les événements qui se déroulaient. Il édita un livre en allemand sur ses aventures¹⁴; c'était très intéressant. Il écrivit suffisamment de souvenirs pour pouvoir en éditer un autre. Il avait la gentillesse de bien vouloir me permettre d'utiliser sa bibliothèque. Je lus la description du voyage de Schomburgk¹⁵, à l'intérieur de la Guyane anglaise. J'y ai également utilisé les célèbres relations géographiques de Petermann¹⁶.

¹³ Il s'agit probablement du Balourou, *Héliconia bihai*.

¹⁴ August Kappler (1815–1887) Holländisch-Guiana. Erlebnisse und Erfahrungen während eines 43 jährigen Aufenthalts in der Kolonie Surinam. Mit einer Karte der Kolonie und einem Holzschnitt Stuttgart, Kohlhammer, 1881.

¹⁵ Il s'agit de Reisen in Britisch-Guiana in den Jahren 1840–1884. Im Auftrag Sr. Majestät des Königs von Preussen ausgeführt von Richard Schomburgk. Nebst einer Fauna und Flora Guiana's nach Vorlagen von Johannes Müller, Ehrenberg, Erichson, Klotzsch, Troschel, Cabanis und andern. Mit Abbildungen und einer Karte von Britisch-Guiana aufgenommen von Sir Robert Schomburgk Leipzig, J.J. Weber, 1847–1848.

¹⁶ August Heinrich Petermann (1822–1878), voyageur et géographe allemand.

Une fois, les Indiens apportèrent à Kappler un jeune lamantin vivant. Pendant un certain temps, il le nourrit avec du lait. Il lui creusa un étang et l'habitua progressivement à manger des bananes. L'animal était si apprivoisé qu'appelé par son maître, il sortait à la surface et s'approchait pour manger la nourriture dans sa main. L'affaire devint célèbre; le parc zoologique de Londres acheta l'animal et envoya un bateau à vapeur pour le transporter à Londres. Mais le lamantin ne survécut pas au voyage.

De formidables orchidées poussaient devant la maison, dans le jardin de M. Kappler. Elles étaient géantes et avaient une tige enflée. Ces orchidées provenaient de sauts de la rivière Maroni. Plusieurs orchidées avaient une espèce de renflement particulier dans la partie basse de leur tige. Dans certains cas précis, ce renflement se prolongeait sur un mètre de longueur.

M. Kappler racontait plusieurs histoires intéressantes de son ancienne vie. Une fois, alors qu'il stationnait avec son unité dans une petite forteresse, à l'intérieur de la Guyane, il rencontra un petit jaguar. Il l'attrapa sans réfléchir et l'apporta rapidement à la maison. La nuit, la mère du petit venait et se promenait en hurlant autour de la maison. Ceci se répéta pendant quelques nuits. Pour nourrir le petit jaguar, M. Kappler chassait des chauves-souris et de petits oiseaux. En grandissant, il devint de plus en plus gourmand et il fallut lui donner des poules. Un jour, quand les poules commencèrent à manquer, le jaguar attrapa la tête desséchée d'un serpent, la déchira et se piqua avec une dent venimeuse: il mourut suite à cet accident.

Entre les objets que m'amenaient les colons et ceux que les Indiens livraient à M. Kappler, il y avait des différences. Dans sa collection, j'étais surtout frappé par les crapauds cornus¹⁷. Jusque-là, je n'avais jamais reçu ces animaux. On m'avait dit que les Indiens les trouvaient dans des trous de troncs d'arbres.

Les Indiens qui vivaient du côté hollandais venaient souvent à St. Laurent pour vendre des animaux, des bouteilles d'eau en argile, des

¹⁷ Le nom scientifique actuel est *Ceratophrys cornuta*.

paniers imperméables appelés paparà, et bien d'autres objets. Ils troquaient ces marchandises contre de l'argent, de la poudre, du plomb pour les balles, ou de la vodka. Ces Indiens avaient l'habitude de choisir un ami, nommé *mozami*, et c'était principalement avec lui qu'ils faisaient des échanges. Un jeune Indien, nommé Pul, me désigna comme son *mozami*. C'était un bon garçon, mais assez paresseux, et un homme qui aimait la boisson. J'étais généreux avec lui. Il m'apportait parfois des oiseaux ou des poissons. Mais une seule fois, il m'apporta une chose peu ordinaire. Il ignorait même l'espèce de cet animal. Il pensait qu'il s'agissait de quelque chose qui était à peu près comme un singe noir *Ateles*. En réalité, c'était un chat noir sauvage, *Felis jaguarundi*, un animal rare. Pendant mon séjour en Guyane, j'ai vu quelques peaux noires de chats, mais toujours avec des taches encore plus foncées. Le mien n'avait aucune tache et il était encore plus noir. Sa tête était, en proportion du reste du corps, plus petite que chez les autres chats.

Mozami Pul m'accompagnait parfois à la chasse dans la forêt. Ici, c'est moi qui lui servais de guide. Je l'ai conduit sur des sentiers que je connaissais. Tout d'abord, je lui ai montré quatre trous, creusés pour 16 francs. Ils avaient 1 mètre de surface et 2 mètres de profondeur. Ils étaient couverts de branches et clôturés par des perches pour prévenir les hommes de l'existence de pièges. Mais pendant quelques mois, peu d'animaux y sont tombés: un *Agouti*, deux tortues (de deux espèces différentes), un grand lézard, un crapaud et deux souris marron sur le dos et blanches sur le ventre, un peu épineuses. *Mozami* Pul admirait cette méthode de chasse qui lui était inconnue. Il m'en apprit d'autres: il prit une grande feuille de *marantha*, l'enroula en trompette et mit un bout fin dans sa bouche. Ainsi, il produisait un bruit qui attirait inévitablement l'*Agouti*, si l'animal se trouvait à proximité. Plus tard, je vis que cette méthode était très répandue chez les Indiens pour attirer cet animal de la taille d'un lièvre et qui avait une très bonne chair.

Les Créoles le chassaient différemment. Ils le traquaient avec un chien et l'obligeaient à entrer dans un trou, le plus souvent dans un arbre tombé.

Ensuite, ils bouchaient les deux côtés, creusaient un trou et bloquaient la moitié du tronc, etc. afin d'atteindre l'animal et de le tuer avec un outil aigu. Il y avait un autre moyen de chasser l'*Agouti*, en utilisant sa curiosité. Si on le fait fuir par hasard, il suffit de s'arrêter et d'attendre. Après quelques instants, l'animal revient pour voir ce qui lui a fait peur ou pour regagner sa cachette. En fixant le regard dans la direction de sa fuite, on le retrouve rapidement et on peut tirer sur lui.

La pêche était un loisir agréable et utile à St. Laurent. Pour la somme de 40 francs, j'avais acheté à Cayenne un nouveau chalut français. Il fallait deux personnes pour le tirer et une troisième pour décrocher le filet si par hasard il s'accrochait à un arbre submergé. Habituellement, on ne manquait pas de volontaires pour nous aider.

Les jeunes médecins et les autres officiers du commandement venaient pêcher très volontiers. Ce loisir leur offrait divers avantages: des jeux, des baignades, une probable découverte scientifique, la satisfaction d'aider un collègue et parfois même le partage d'un repas. Cette dernière possibilité survint un soir, où un gros poisson était immobile près du lieu où nous pêchions. Nous avons tiré un peu au hasard notre filet dans cette direction et nous avons pêché un hareng géant qui faisait presque 1 mètre de long. On l'appelait ici *Palikà*¹⁸ et il passait pour un bon poisson. Mais sa chair était molle et aréneuse. Les autres espèces, ressemblant par leur forme aux carpes, sont meilleures. Elles ont une forte dentition et une nageoire grasseuse de *Salmonidés*. Certaines sont herbivores comme le *kumarù* et le *paku*¹⁹. Les bons gros poissons ayant la forme d'une brème et les dents larges, presque comme celles des hommes. Les autres sont carnivores comme le *piranha*, avec des dents triangulaires, pointues et très tranchantes.

Les *piranhas blancs*²⁰ vivent dans la rivière Maroni. Ces poissons sont argentés avec le ventre rouge. Une fois, j'eus la mauvaise idée de tirer

¹⁸ Le nom scientifique actuel est *Megalops atlanticus*.

¹⁹ Il s'agit de poissons *Serrasalminae*.

²⁰ Le nom scientifique actuel est *Serrasalmus rhombeus*.

le chalut à proximité de la boucherie construite sur des pieux au-dessus de l'eau. Nous avons capturé un groupe de *piranhas* et en avons pêché plusieurs dizaines, mais ils déchirèrent le filet, rendant très difficile sa réparation.

Le fameux grand poisson *Aimarà*²¹ appartient à cette famille. Il ressemble plutôt à un brochet. Pour pêcher ce poisson, on posait parfois des pièges faits de jeunes arbres tendus. Quand le poisson mordait l'hameçon avec l'appât, l'arbre, bloqué seulement très légèrement, se dressait et sortait l'*Aimarà* de l'eau. On avait posé plusieurs de ces pièges et on les contrôlait plusieurs fois par jour pour récupérer les poissons pêchés avant qu'ils ne s'échappent.

À part ces poissons de la famille des *Characidae*, les silures sont nombreux en Guyane. Certains sont nus, semblables aux *Machoirans*, avec trois forts rayons dans les nageoires dorsales et pectorales. Je les pêchais en utilisant comme appât des boulettes de pain. On les nomme généralement *krokro*²², à cause d'un bruit particulier qu'ils émettent quand on les sort de l'eau. Les autres, très intéressants, étaient pêchés avec le chalut; c'étaient des *Loricaridae*; ils étaient allongés, de couleur sable, et entièrement couverts de plaques osseuses formant une structure semblable à une carapace; ils avaient un long fil dans la nageoire caudale. J'ai posé des cannes pour pêcher à la ligne avec des queues d'écrevisses comme appât: j'ai attrapé de cette manière des raies fluviales²³. Ce poisson cause parfois des accidents mortels parmi les personnes qui traversent à pied les petits ruisseaux. Ces poissons ont des épines à la base de leur queue. Si un homme marche par hasard sur cette épine, il se blesse si gravement qu'il peut mourir suite à une infection.

En général, on peut dire que la Guyane française est très riche en poissons d'eau douce. Les rivières dans les hauts et les bas cours, les

²¹ "*Ajmarà*" dans le texte original; le nom scientifique actuel est *Hoplias aimara*.

²² "Kronkron" est le nom des poissons de la famille des *Aspredimidae*.

²³ *Potamotrygon* sp.

ruisseaux forestiers, les marais, les savanes inondées, suivant les différences de conditions, possèdent différentes espèces de poissons.

Pendant mon séjour à St. Laurent, j'avais passé un accord avec M. le comte Branicki: je m'étais engagé à envoyer des spécimens zoologiques et botaniques au Cabinet d'Histoire Naturelle à Varsovie. M. le comte Branicki s'engageait quant à lui à couvrir les frais. Je prévoyais de passer encore une année au service de la France, car ceci ne nuisait pas à mes récoltes. Plus tard, je voulais visiter l'intérieur de la Guyane en m'enfonçant plus loin et ensuite partir quelque part ailleurs. Je souhaitais aller en Bolivie. Pendant mon séjour à St. Laurent, j'appris donc l'espagnol et j'ai préparé des notes sur la Bolivie, en me basant sur l'ouvrage de Peterman.

Chapitre VIII

Expédition sur la rivière *Uassa*. Voyage dans la goélette de M. Lamercy. Voyage dans la pirogue de Thomas. Lézard iguane. Forêts d'arbres rhizophores. Certains des plus grands oiseaux. Caractéristiques des Indiens. Ceinture de pinots. Bambous et autres arbres. Poissons piranhas, kunani etc. Fourmis nageuses. Hérons blancs. Logement chez Jean-Baptiste. Chasse aux oiseaux et aux caïmans. Maladie. Séjour à St. Georges. Excursions en compagnie du père Coudray. Retour à Cayenne. Dernière chasse.

En juin 1869, j'ai profité du départ de la goélette de M. Lamercy sur l'Oyapock pour gagner la rivière *Uassa*, où se trouvent les grandes savanes inondées. La goélette devait partir le lendemain, ce qui m'a laissé très peu de temps pour faire mes bagages.

Nous sommes partis dans l'après-midi du 3 juin. A cause d'un vent de face et aussi du nombre important de rochers, nous avons passé la nuit ancrés près de l'*Ilet la Mère*. Le deuxième jour, nous avons très peu progressé. Je voudrais dire ici quelques mots sur le capitaine et mes compagnons de voyage.

Le bateau, qu'on appelle localement tapui, avait été acheté au bord de la rivière *Kaszypur* (appelée aussi rivière *Kunani*). Il avait 15 pas de longueur et 5 de largeur, deux mâts et trois voiles (une grande voile, une misaine et une troisième). Une espèce de cabine se trouvait entre l'arrière du bateau et la grande voile; elle devait nous protéger de l'humidité. Le pont avait deux ouvertures, l'une pour le chargement de la marchandise et l'autre pour évacuer l'eau avec des seaux, au cas où elle entrerait par les fentes. Une petite ouverture se trouvait également entre la poupe et la cabine. Elle

menait vers le magasin de nourriture. Une petite pirogue était placée du côté gauche du pont. Une petite cabine avec un four se trouvait entre la cabine principale et l'ouverture destinée au chargement. Des échelles en corde unissaient les bords du bateau avec le pic du mât. Une autre corde unissait l'ancre aux bords du bateau. Ces cordes étaient produites dans des territoires contestés¹, à partir d'une plante nommée *koko*². Une telle corde noire coûtait 100 francs. Celles en chanvre étaient les meilleures, simplement en raison de leur plus grande durée dans l'eau et de leur plus grande solidité.

Le propriétaire de la goélette, M. Lamercy, était autrefois négociant en vins à Bordeaux. Pour un petit délit, il avait été envoyé en Guyane. Plus tard libéré, il s'était marié avec une cuisinière sur le *Mont d'Argent*. Après la fermeture du pénitencier, il avait loué une habitation pour la somme annuelle de 400 francs. Il s'occupait plus de divers commerces que d'agriculture. Par un étrange concours de circonstances, il avait touché un héritage sur l'Oyapock. Ainsi, il avait pu élargir ses activités. Il voyageait à Cayenne plusieurs fois par mois avec sa goélette. En été, il salait des poissons dans les environs du *Cap Orange* et sur la rivière *Kunani*.

Un malfaiteur libéré, Poiret, s'était approché de M. Lamercy, alors que nous étions en train de surveiller le chargement de la marchandise à *Canal Laussat*. Ils se serrèrent secrètement la main: "*J'ai entendu dire que vous cherchez des hommes*" dit Poiret. "*Engagez-moi! Vous avez peu de temps, mais ceci ne prendra qu'un moment auprès du directeur des affaires internes*". Ils sont donc partis à l'administration et peu de temps après, Poiret monta sur le pont, engagé pour scier des planches, brûler du charbon, chasser des animaux, etc.

¹ Il s'agit de territoires dont l'appartenance à la Guyane française était contestée par le Brésil.

² Il s'agit probablement du cocotier. "*Koko*" n'est qu'une orthographe phonétique polonaise. Devez (1932) écrit: "*On tire une excellente filasse de la bourre de coco. On en fabrique des cordages, paillasons, tapis-brosses, etc. Un grelin de trente six fils offre une résistance à la rupture de 200 kilogrammes*".

Le deuxième passager était une Africaine avec un enfant. Celle-ci partait pour son habitation, à Mandel. Un Africain voyageait également avec nous. Il était silencieux, paresseux et passait son temps à fumer la pipe ou dormir. Il partait travailler dans les mines d'or sur la haute Ouanary³, un affluent de l'Oyapock.

Le capitaine s'appelait Francisque. Il était jeune, toujours gai et fort, originaire de Corse. Très actif, il aidait les deux matelots qui constituaient le reste de l'équipage.

Le voyage passait lentement. Désireux de ne rater aucune occasion de voir des choses intéressantes, je suis resté sur le pont, très vigilant. J'observais les berges de la rivière et j'écoutais les histoires. Parfois, je voyais une ou deux frégates flottant dans les airs ou un couple de *Rhynchops* (*Bec en ciseaux*) passant très rapidement juste au-dessus de la surface de l'eau. Les vagues lointaines, très hautes, tantôt apparaissaient, tantôt disparaissaient. La mer est encore si peu profonde à quelques kilomètres de la côte qu'avec une perche, on trouve le fond à 4 à 8 pieds. Le fond est parfois dur (vases dures) dans les zones où les vagues sont les plus grosses, donc dangereuses. A l'inverse, le fond est vaseux (vases molles) dans les endroits où les vagues sont plus douces, donc sans danger en cas de contact entre le bateau et le fond.

Nous avons passé la nuit du 7 au 8 juin dans l'embouchure de la rivière Ouanary, qui tombe dans la baie de l'Oyapock. Trois rivières débouchent dans cette baie: au milieu, la plus grande, l'Oyapock; au sud, la Uassa; et au nord, la Ouanary: c'est précisément à cet endroit que nous avons passé la nuit.

Pendant ce voyage de quelques jours, j'ai observé plus attentivement que d'habitude les côtes de la Guyane, de Cayenne jusqu'à l'Oyapock. Nous avons aperçu les bords montagneux entre le fleuve Cayenne et l'embouchure de la rivière Mahury: ils sont rocheux et couverts de forêts; parmi les montagnes qui s'élèvent à seulement environ 100 m, il y a 3 petites baies sableuses ou «anses», qui s'appellent Montabo, Bourda et Montjoly.

³ Orthographié *Uanari* dans le texte original.

Des forêts de rhizophores s'étalent du Mahury à Coumarouma, de Coumarouma à la Montagne d'Argent et de là jusqu'à l'embouchure de la Ouany.

La nuit, nous avons aperçu une grande pirogue s'approcher de nous. M. Lamercy reconnut à son bord Thomas, le fils de Nignia, un capitaine indien. Celui-ci naviguait avec sa famille vers la Uassa pour pêcher dans l'embouchure de la rivière Kunani. Sans hésiter, j'ai demandé à M. Lamercy si je pouvais profiter de l'occasion et accompagner Thomas. M. Lamercy discuta un moment avec eux, en leur expliquant que j'étais un «*bon garçon*»⁴ et que je cherchais des caïmans et des loutres. Après quelques instants, il me dit que c'était d'accord.

Lamercy, Poiret, les deux Indiens qui accompagnaient Thomas et moi sommes montés immédiatement dans une petite pirogue pour aller dans le petit magasin de Lamercy et acheter tout ce qui me manquait pour faire le voyage.

Nous étions à peine partis que la petite pirogue faillit chavirer, à cause de l'eau qui entraït par des fentes. M. Lamercy a voulu me porter secours, mais il eut peur de se noyer. Nous avons finalement pu débarquer et le capitaine Francisque me demanda une bougie. J'en ai trouvé une et l'ai allumée dans la lampe. Il boucha les fentes de la pirogue avec des poils. Et à peine une demi-heure plus tard, nous sommes repartis à contre courant. Le voyage fut très pénible pendant quatre heures, sous une forte pluie. Néanmoins, la pirogue progressait assez rapidement.

Juste après notre départ, les Indiens m'ont demandé de chanter. Etant un piètre chanteur, je me suis contenté de chanter fortement ou de siffler les airs de chansons ukrainiennes, de polkas, de danses cosaques et de toutes les chansons dont je me souvenais. Les rameurs se sentaient plus gais; M. Lamercy me remplaça ensuite pour chanter.

Vers 2 heures du matin, tous mouillés, nous arrivâmes enfin à son habitation. Nous sommes passés par une digue boueuse pour aller vers sa maison. J'ai acheté tout ce dont j'avais besoin et à 7 heures du matin, nous

⁴ Ecrit en français dans le texte original.

sommes repartis dans une pirogue plus grande et cette fois, dans le sens du courant. Le temps était beau et en une heure, nous avons rejoint la pirogue de Thomas. J'ai donné de la nourriture aux gens de Lamercy, car il leur en manquait. Nous avons transféré mes affaires sur la pirogue, et nous nous sommes séparés en très bons termes.

La pirogue de Thomas avait deux mâts, un pont devant et un autre derrière, il n'y avait pas de pont au milieu. Une petite cabine faite de feuilles de palmiers se trouvait sur le pont arrière. Ce type de pirogue s'appelle "*Pont macarie*" en Guyane. La pirogue de Thomas était parmi les plus grandes de ce type; elle coûtait 300 francs.

Le propriétaire de la pirogue, c'est-à-dire Thomas, tenait le gouvernail. Il était fort, beau, gentil et toujours souriant. Nous étions accompagnés d'Alexandro et Airak, deux jeunes Indiens employés comme rameurs, de Madame Samedi, une vieille matrone très religieuse, de la tante de Thomas et sa fille, de la sœur de Thomas, de sa femme et de ses deux enfants. Tout le monde était très gentil avec moi.

A la fin de la marée haute, nous nous sommes arrêtés à l'ombre d'une île où poussent des arbres à rhizophores. Thomas et Alexandro étaient partis au bord de la rivière. Soudain, nous avons entendu quelques tirs. J'ai cru qu'ils chassaient des perroquets, mais j'ai vu rapidement nos chasseurs revenir avec un grand iguane. Ce lézard avait une crête (on en ignore la fonction) sur toute la longueur du dos. Sa tête était arrondie, son museau obtus et il avait un bourrelet de peau suspendu sous son menton. Ses doigts étaient très longs et munis de griffes courbées, très tranchantes. L'iguane vit dans les arbres et les arbustes à proximité de l'eau. Il est capable de plonger dans la rivière depuis une branche, perché en hauteur. L'iguane se nourrit principalement de plantes. Quand il est jeune, il est d'un vert assez beau, mais devient grisâtre en vieillissant. La femelle pond des œufs mous dans le sable, en bordure de rivière. Ils ont une coquille qui ressemble à du cuir, d'une couleur située entre le gris et le blanc, et la taille d'une quetsche. La viande et les œufs de ce lézard sont considérés comme un délice. On gobe les œufs légèrement cuits par un trou qu'on fait avec les dents. Les femmes

rôtissent l'iguane encore vivant. Elles grattent l'épiderme, coupent la viande et l'assaisonnent très bien. Ainsi préparée, cette viande est excellente.

Nous nous sommes arrêtés la nuit à l'embouchure de la rivière Uassa, dans les environs de la "*Pointe moustique*". C'est un cap entre l'embouchure de la rivière Uassa et celle de l'Oyapock. De loin, il a l'air d'être pointu, mais en réalité, il est ovale, et il faut beaucoup de temps pour le passer en naviguant.

Notre voyage du cap jusqu'au lieu où je devais embarquer a duré dix jours. Les premiers jours, la rivière était très large, limitée de chaque côté par un véritable «mur vert» de forêts de rhizophores. Cette ceinture de forêts était très large. Qu'est-ce qui se cache à l'intérieur? Peu de personnes y pénètrent. Les arbres font approximativement 12 mètres de haut. De loin, ils semblent avoir une forme dentée. A la saison durant laquelle je naviguais, les rhizophores ont des bourgeons et des fruits. Ce sont des "*chandelles de palétuviers*"⁵. La graine de cet arbre bizarre pousse jusqu'à atteindre la longueur d'un coude, puis se sépare de la plante mère. La tige est accrochée à une branche: elle est épaisse à sa base et pointue à son extrémité. Sur l'arbre, les graines qui ont déjà germé et les jeunes plantes ont l'air de chandelles ou de cannes suspendues par le haut.

La jeune plante finit par se libérer sous son poids, tombe verticalement, et se cloue à quelques pouces de profondeur dans la boue molle. C'est à ce moment-là seulement que les feuilles commencent à apparaître, qui, petites et unifiées au départ, ressemblent ensuite à des mèches de chandelles.

Cette forêt de rhizophores sur le marécage salé du littoral est submergée toutes les six heures par la mer. Elle progresse lentement en avant et disparaît en même temps de l'arrière. C'est vraiment un monde à part où on trouve des mammifères particuliers, comme la biche blanche et le raton crabier⁶. On trouve aussi des oiseaux différents de ceux d'autres milieux, mais pas seulement des espèces marécageuses. Il y a aussi des espèces différentes de lézards arboricoles et même d'insectes. Par exemple, il n'y a qu'ici que j'ai

⁵ Ecrit en français dans le texte original.

⁶ "Chien crabier" dans le texte original.

trouvé une “*mouche carton*”⁷. C’est une guêpe fascinante qui construit un nid en forme de cloche, avec une petite ouverture vers le bas. Ce nid est si solide qu’il est impossible de le détruire.

Marcher dans cette forêt est très fatigant. Même si des racines se mélangent à la boue, le pied s’y enfonce souvent assez profondément. Parfois, les racines adventices sortent du tronc. Elles sont courbées en forme d’arc et si nombreuses qu’on ne peut les éviter en marchant, ce qui augmente encore la difficulté de se déplacer dans ce type de milieu.

L’écorce des arbres rhizophores sert à tanner le cuir. Le bois est dur et fait un bon charbon. Les feuilles, ovales, pendantes et un peu charnues, servent de nourriture aux crabes présents en grande quantité dans ces forêts. Les jeunes chandelles de rhizophores servent de nourriture à un perroquet vert. Ainsi, vers 6 et 7 heures du matin, d’innombrables groupes de perroquets verts survolaient la rivière. Leur cri envahissait l’espace. Ces perroquets nichent dans la forêt sèche, dans des trous d’arbres. Ils pondent 2 à 4 œufs blancs, durs et ronds. A cette saison [saison sèche], ils viennent dans les rhizophores se nourrir. Ils s’engraissent tellement qu’ils deviennent bons à faire en bouillon. A cette période de l’année, c’est un des oiseaux les plus communs et les plus bruyants dans la forêt de rhizophores.

Parfois, juste au-dessus de la rivière, passait un *Rhynchops* ou Bec en ciseaux, qui ne se différencie guère de la couleur de l’eau. Par la forme de son corps et par son vol, il ressemble à une sterne. Il bouge lentement ses ailes; son bec est comme coupé des deux côtés, étroit, et il fait vraiment penser à une paire de ciseaux; la partie inférieure est plus longue que la partie supérieure. Il survole la mer ou l’embouchure des rivières, où il attrape de petits poissons juste à la surface de l’eau, comme s’il la coupait avec des ciseaux. Il est un peu plus petit qu’un pigeon. Il mène une vie solitaire et vole aussi à la tombée de la nuit.

Quand on manquait de nourriture, l’équipage jetait l’ancre et partait en petite pirogue à la pêche aux crabes, aux poissons ou à la chasse. Dans la forêt de rhizophores, on pêche les crabes uniquement pendant la marée basse. Il

⁷ Ecrit en français dans le texte original.

faut mettre la main le plus profondément possible, dans un trou, dans la boue. Si un crabe attrape votre doigt avec ses pinces, il ne faut surtout pas bouger la main, car au bout d'un instant, il finit par lâcher prise et on peut ensuite le sortir tranquillement. Dans le cas contraire, il pince de plus en plus fort, jusqu'au sang. Les crabes sont un régal pour les indigènes. Avec un peu de couac, ils sont même bien nourrissants.

Dans la partie basse de la rivière, les pêches et les chasses ne sont pas spécialement fructueuses. Le plus souvent, on pêche un poisson nommé *kaniri*. Le meilleur appât est un morceau d'intestins de cormoran ou de canard sauvage.

Les canards d'ici sont soi-disant des "canards d'Inde". La variété la plus petite a des taches blanches sur les ailes; la plus grande est entièrement d'une couleur qui se situe entre le vert et le noir. Ce dernier constitue un gibier remarquable, probablement plus grand que nos oies.

Pendant le voyage, j'ai observé mes compagnons, les Indiens. Thomas était gai et bavard. Je pense qu'il devait avoir un peu de sang africain. Ses deux auxiliaires, de très beaux Indiens, étaient au contraire silencieux et calmes, et parlaient très peu et à voix basse. Ils s'intéressaient surtout aux animaux, et si l'un d'eux voyait un canard ou un singe, il le montrait à son camarade. Ils étaient bien bâtis, mais pas autant musclés que les Africains. Les pieds des Indiens sont petits et propres; leurs orteils sont disposés de manière à ce que l'espace entre chacun d'eux est plus large que la normale, et la plante de leurs pieds n'est ni grosse, ni endurcie. Les pieds des Africains sont grands, souvent sales et malformés, et mêmes malades. Il n'y a probablement pas d'êtres humains mieux adaptés à la vie en forêt que les Indiens. Ils marchent vite et silencieusement. Ils repèrent immédiatement tous les animaux dans les arbres avec une facilité incroyable, même les petits oiseaux gris et immobiles. Les Indiens reconnaissent très bien toutes les traces d'animaux et sont capables d'imiter tous leurs bruits. Dans une forêt, ils savent tout trouver et tout utiliser; ils connaissent les propriétés et l'utilité de chaque plante et de chaque arbre.

Malgré ce développement des sens et cette capacité d'adaptation, les Indiens sont de moins en moins nombreux. Peut-être, ce peuple va-t-il vers une disparition totale, au moins dans certains pays. Ceci me chagrine beaucoup. Les Indiens disparaissent au fur et à mesure des contacts avec la civilisation, notamment à cause des commerçants avarés. Ceux-ci, grâce à l'alcool, obtiennent tout ce qu'ils veulent des Indiens. Quand j'étais en Guyane, je me souviens qu'un commerçant de l'Oyapock escroquait les Indiens en leur achetant par exemple un radeau de bois de cèdre contre seulement quelques litres d'alcool. En allant un peu plus loin sur la rivière, les Indiens auraient pu en tirer environ 500 francs.

L'arbre qu'on appelle "*cèdre*" en Guyane est très différent d'un véritable cèdre, qui ressemble à un pin. Le nom latin du cèdre de Guyane est "*Cedrela*". Cet arbre appartient, tout comme l'acajou, à la famille des *Cedrelaceae*. Ce bois ressemble à de l'acajou, mais est moins joli. En Europe, on l'utilise pour faire des boîtes à cigares. En Guyane, on en fait des armoires et des lits.

Thomas m'a raconté que pendant leurs voyages sur le haut de la rivière, les commerçants de l'Oyapock prenaient aux Indiens tout ce qu'ils voulaient. Ils payaient très peu, car les Indiens de là-bas ont eu peu de contact avec la civilisation. Comme disait Thomas: "*li sot*"⁸, contrairement aux Indiens de la Uassa, plus habitués à la civilisation. Les commerçants de l'Oyapock donnaient presque des ordres aux Indiens. Ces derniers obéissaient bien que très mal traités et ne se plaignaient jamais de leurs oppresseurs. Le gouverneur de la colonie était au courant de ces pratiques et n'avait pas trouvé d'autre moyen pour protéger les Indiens que d'interdire aux commerçants de voyager au-delà des sauts. Le moyen le plus efficace aurait probablement été de restaurer l'activité des missionnaires et de développer sous leur direction, comme autrefois au Paraguay et en Bolivie, des villages chrétiens. Avec l'aide des missionnaires, les Indiens auraient pu former des villages plus grands et ainsi, être en mesure de développer leur propre agriculture, leur élevage, et vivre dans la richesse et la tranquillité du bonheur de la vie familiale.

⁸ Comprendre: "*ils sont sots*".

Les Indiens sont timides. Il vaut mieux ne pas être pressé de faire connaissance avec eux. Il faut leur laisser du temps, ne pas parler beaucoup tout de suite, poser des questions mesurées et à voix basse, comme eux. Souvent, ils répondaient simplement par «oui» ou par «non», peut-être parce qu'ils ne connaissaient pas bien notre langue.

Nous rencontrions de temps en temps des Indiens au bord de la rivière Uassa. Parfois, ils avaient l'air hostile. Puis, on faisait connaissance. Cela m'était d'autant plus facile que Thomas me présentait à eux comme quelqu'un de bien: "*Li bon blanc, li pas français*".

Les femmes indiennes, même les enfants, rament très bien et savent conduire une pirogue. Les hommes fabriquent d'excellentes pirogues, sans aucun apprentissage, comme si c'était chez eux un talent inné.

Les Indiens de l'Oyapock migrent souvent. Lorsqu'ils changent de lieu d'habitation, ils emportent avec eux pour les planter, des tiges de manioc, des graines de maïs, de coton, de piment, de pastèque et de tabac, mais aussi quelques graines de *kalal sauvage* ou *Hibiscus moschatus*. Quelques graines de cette plante, pilées et avalées, arrêtent les plus violentes douleurs d'estomac; j'ai testé moi-même cet efficace remède.

Les Indiens ne portent pas de chapeaux, peut-être pour ne pas atténuer, ne serait-ce qu'un instant, le sens de l'ouïe. Les parents apprécient que les enfants mangent rapidement, ceci en accord avec leur vie de chasseurs, car il faut toujours être prêt à poursuivre le gibier qui pourrait apparaître à tout moment. Les Indiens sont sensibles au froid. La nuit, ils dorment à proximité d'un feu ou parfois même, suspendent leur hamac au-dessus d'un petit feu. Le matin, quand il fait frais, ils mettent des chemises, tout au moins ceux qui en possèdent une. Ils ne produisent pas de tissus eux-mêmes, bien que sachant fabriquer du fil. On paye leurs services avec des marchandises et divers objets dont ils ont besoin dans leur vie quotidienne, mais pas avec de l'argent. Les choses qui leur sont les plus nécessaires sont

⁹ Ecrit en français dans le texte original. Comprendre: "*Cet homme est un bon blanc; il n'est pas français*".

les haches, couteaux et sabres, les cannes à pêche, le sel, les casseroles; et aussi des chemises, de petites perles pour la décoration et des miroirs.

Sur notre chemin, j'ai raconté à Thomas diverses choses sur l'Europe, sur les différentes nations, les villes, les champs, les forêts de pins, sur nos animaux, mais aussi sur les éléphants, les gorilles, les girafes etc. Il était très intéressé. Je lui ai aussi parlé de l'écriture. Il en comprenait l'intérêt et il était d'accord pour que j'apprenne à son fils à lire et à écrire.

Dans les environs d'un premier virage de la rivière, la végétation a commencé à changer. Des bambous sont apparus sur la rive gauche. Ils n'étaient pas aussi grands ni aussi gros que ceux importés de Chine au début. Aujourd'hui, on trouve des bambous partout dans les lieux habités des pays chauds. Le bambou guyanais a 3 pouces d'épaisseur et des épines sur les branches.

Le *Pinot*, en indien *Uassej*, est apparu un peu plus loin. C'est un petit palmier, dont la hauteur peut atteindre les fenêtres d'un premier étage. Ses fruits, violet foncé, presque noirs, de la taille de grandes cerises, commençaient tout juste à mûrir. Ils jouent un rôle important dans la vie de divers animaux, notamment des perroquets et des singes, qui les apprécient beaucoup. Une fois tombés sur le sol, ils servent aussi de nourriture à divers autres animaux. Alors, à ce moment, la vie se concentre dans la ceinture de *Pinots* située juste en arrière de la bande d'arbres rhizophores. A côté des perroquets verts à queue courte, on rencontre ici, en grande quantité, de grands aras bleus avec le ventre jaune. Les perroquets verts volent rapidement, comme des canards. A l'inverse, le vol des aras, en petit groupe ou en couple, est lent et majestueux. Ils étaient si nombreux que j'avais été agréablement surpris de voir une telle quantité de ces si beaux et si grands oiseaux. Il n'y avait par contre pas ici de aras rouges; ils occupaient les terres les plus hautes, dans les forêts sèches.

Le *Bache*¹⁰ est apparu presque au même moment que le *Pinot*. C'est un grand palmier des lieux humides, avec de grandes feuilles en forme d'éventail. Les vieux *Bache*, déjà dépourvus de feuilles, servent souvent de

¹⁰ Le nom scientifique actuel de ce palmier est *Mauritia flexuosa*.

lieux de repos aux rapaces. Ces oiseaux, du nom latin de *Plotus*, ont un très long cou et une queue longue, large et dure, probablement très efficace pour nager. Son plumage est très beau, avec des taches claires et foncées, et il est plus dur que celui des autres oiseaux. Quand il nage, il est presque entièrement immergé dans l'eau. Seules sa tête et une petite partie de son cou restent hors de l'eau. Il peut nager longtemps et loin en plongeant. Comme les vautours, il a l'habitude de se percher dans les arbres, les ailes largement ouvertes. Par cette attitude, il n'est pas sans rappeler le cormoran.

D'autres arbres commençaient à apparaître progressivement. Parmi eux, les plus remarquables étaient les *Araparis*. Leur tronc est submergé dans l'eau à 1 mètre ou même plus. Il pousse droit et donne une impression de force et de bonne santé. Leurs belles feuilles, foncées et en forme d'éventail, sont dirigées vers le bas; les fleurs sont tournées vers le haut.

Les lianes et les épiphytes vivant sur les arbres apparaissaient également. L'eau devenait de plus en plus foncée et transparente, et de petits îlots de millet flottaient à la surface. On voyait aussi quelques espèces de *Ponderia*, de *Salvinia*, d'*Azollia* et autres plantes flottantes.

J'avais faim et nous n'avions plus qu'un jour de nourriture. Les Indiens m'empruntèrent une très bonne hache et partirent avec la ferme intention de ne pas revenir les mains vides. Et effectivement, après quelques heures d'absence, ils rentrèrent avec une cinquantaine de kilos de fruits de pinot, un macaque ou singe ordinaire (*Cebus apella*), un grand canard et un perroquet. Ils ont bu un coup de vodka, puis sont repartis pêcher à la ligne. Les femmes avaient commencé à préparer un repas à base de fruits de pinot. Ces fruits, une fois cuits dans l'eau, sont triés à la main de façon à retirer ceux qui restent les plus durs. Ainsi, l'eau de cuisson prend une couleur bleu foncé et un goût agréable. Il faut juste ajouter un peu de couac pour obtenir le meilleur met de l'époque nommé *nassej ary*. Les fruits cuisinés et mélangés au couac sec donnent une semoule dense appelée *tuakn arepori*. Thomas m'avait affirmé que les animaux et même les Indiens grossissaient pendant la saison des fruits de pinot.

Les pêcheurs revinrent après quelques heures avec quelques gros piranhas rouges¹¹. Le piranha est un poisson d'une incroyable voracité. Pendant la période des grandes inondations, ils se dispersent dans les prairies inondées. D'après Thomas, pendant la période sèche, si un oiseau chassé tombe dans l'eau, il est immédiatement dévoré par les piranhas. Parfois, il est dangereux de mettre la main dans l'eau, les piranhas mordent même les rames et les calebasses qui servent à prendre de l'eau.

C'est avec beaucoup de difficultés que nous sommes parvenus à traverser la partie de la rivière bloquée par des îlots formés de plantes. La nuit, je fus réveillé par des voix qui disaient: "*Bonjour mon père, bonjour mon père*"¹². C'était le père Coudray de la Mission, aussi curé de Saint-Georges-de-l'Oyapock, le seul prêtre à officier dans le territoire des trois rivières: Oyapock, Uassa et Ouanary. Il revenait de la Uassa où pendant quelques jours, il avait exercé ses devoirs religieux. Je lui ai crié aussi: "*Bonjour mon père*"¹³. Par ces quelques mots, il reconnut que j'étais blanc; il demanda à Thomas qui j'étais et il se rappela de notre précédente rencontre au Mont d'Argent. Il demanda à ce qu'on me dise qu'en cas de besoin, je pouvais venir le voir en toute confiance.

Le lendemain, j'ai profité d'un passage à proximité des îlots de plantes pour y attraper depuis ma pirogue, insectes et araignées. Les insectes du genre *Pselaphum* existent également dans notre climat; ils vivent parmi les débris de plantes et certaines espèces dans les fourmilières. Mais chez nous, bien qu'ils ne soient pas rares, ils ne sont pas grégaires. J'étais donc très étonné d'en voir sur les épis en si grande quantité, au point qu'il me suffisait de secouer les herbes pour en attraper beaucoup. Si j'avais voulu, j'aurais pu facilement remplir un verre de ces insectes. Il est possible que ces derniers soient sortis massivement de leur cachette et aient grimpé sur les herbes pour échapper aux inondations.

¹¹ Le nom scientifique actuel est *Pygocentrus natterii*.

¹² Ecrit en français dans le texte original.

¹³ Ecrit en français dans le texte original.

Mais ce que j'ai aperçu d'intéressant dans cette zone inondée, ce sont des fourmis très bien adaptées à la situation, car capables de courir aussi bien à la surface de l'eau que sur la terre ferme. J'ai même vu une colonie de fourmis courir, chassant sur un arbre, arriver au bord de l'eau et y entrer sans la moindre hésitation, comme s'il s'agissait du prolongement normal de leur chemin. Certaines portaient même un corps d'araignée. Malheureusement, j'ai perdu plus tard les fourmis que j'avais récoltées: je n'ai donc pas pu examiner la structure de leurs pattes qui permettaient de les différencier si fortement des autres fourmis.

En passant l'embouchure de la rivière Tampoc¹⁴, nous nous sommes arrêtés dans un lieu à l'ombre des *Arapari*, un endroit idéal pour pêcher à l'arc, car les poissons y sont très nombreux. Les Indiens pêchent surtout une grande perche appelée *Kunani* ou *Tukunare*¹⁵. C'est une très belle espèce de couleur foncée, avec les nageoires rouges et une tache claire sur le côté. Ce poisson est si gros et si délicieux que lorsque j'avais parlé à Cayenne de mon projet de voyage sur la rivière Uassa, tout le monde m'avait dit: "*Alors? Tu vas manger des kunanis?*"¹⁶, comme si manger ce poisson était quelque chose de si remarquable qu'on s'en souvenait longtemps. On a aussi tiré également quelques *Bajra*¹⁷, un long et bon poisson. Bien que placé presque vivant dans une casserole, sa chair était restée molle. Tirer à l'arc est tout un art, mais tirer un poisson dans l'eau est encore plus difficile. Cela est d'autant plus vrai que lorsqu'on veut tirer sur un poisson nageant à un coude sous l'eau, il faut non pas viser le poisson même, mais viser plus ou moins en dessous, selon la profondeur à laquelle il se trouve. C'est pourquoi, j'admire tant les pêcheurs et plus particulièrement les garçonnetts d'une dizaine d'années, qui arrivaient à attraper des poissons de cette manière. Quand le tir est raté, la flèche remonte immédiatement à la surface; quand le poisson est touché, la flèche reste droite dans l'eau et vibre.

¹⁴ Ecrit "Tipoc" dans le texte original.

¹⁵ Le nom scientifique actuel est *Cichla amazonarum*.

¹⁶ Ecrit en français dans le texte original.

¹⁷ Il s'agit probablement du Bayra, *Osteoglossum bicirrhosum*.

Les Indiens des rives de la Uassa utilisaient déjà tous des armes à feu pour chasser les oiseaux et le grand gibier. L'arc ne leur servait que pour pêcher les poissons, sauf les gros, qu'ils chassaient en utilisant un harpon ou un pique relié à un long fil. Ainsi, un poisson touché ne se perdait pas, car le fil non seulement montrait la direction dans laquelle le poisson tentait de fuir, mais en plus servait à le ramener à la surface.

J'admiraï aussi la grande agilité des Indiens dans d'autres situations. Par exemple, assis dans une pirogue, on ne peut pas voir les poissons dans l'eau. Mais, les poissons nageant près de la surface provoquent de petites ondes avec leur nageoire dorsale. A la simple observation de ces petits mouvements de l'eau, les Indiens étaient capables de savoir de quelle sorte de poisson il s'agissait, sa taille et de le transpercer d'une flèche.

On pêche également le poisson *kunani* à la ligne. Pour cela, on utilise un morceau de torchon rouge ou quelques plumes de la même couleur. On jette à plusieurs reprises la ligne dans l'eau et on attend jusqu'à ce que le poisson morde. Les Indiens aiment tellement ce mode de pêche que nous sommes restés trois nuits de suite dans l'embouchure de la rivière Tampoc¹⁸. Il y avait beaucoup de caïmans; j'en comptais toujours environ une quinzaine à proximité de notre pirogue. Quand le niveau de l'eau descend, tous les caïmans présents dans les prairies sur d'importantes surfaces gagnent la rivière. A cette saison, leur nombre devient donc beaucoup plus important. Ils étaient ici très calmes. Au bord d'un lac, où les Indiens vont chaque année pêcher un grand poisson nommé *piraruku*¹⁹, ces animaux sont si nombreux et téméraires qu'il faut qu'un rameur veille pendant que l'autre dort, car les caïmans sortent leur tête de l'eau et viennent renifler l'intérieur des pirogues. On m'a rapporté qu'un Indien qui dormait dans sa pirogue le bras à l'extérieur s'était fait arracher la main par un caïman.

J'ai chassé dans les environs de petits hérons, qu'on appelle là-bas *Michel*; ils nichent en colonies dans les petits arbres à la limite de la savane.

¹⁸ Ecrit "Tipoc" dans le texte original.

¹⁹ Le nom scientifique actuel est *Anapaima gigas*.

Ces nids sont très nombreux; leur construction est simple et on y trouve habituellement 2 œufs.

Avant de quitter la zone, les hommes ont voulu faire une longue expédition pour trouver des œufs de hérons; ils connaissaient en particulier le lieu de nidification des colonies de grands hérons blancs. Pourtant, ils sont revenus sans avoir trouvé le moindre œuf. Ils ont expliqué que c'était la conséquence de l'énorme destruction occasionnée l'année précédente par des chasseurs venus chercher des plumes. Et les plumes de hérons qu'on trouvait dans le commerce semblaient effectivement provenir en grande partie des rives de la rivière Uassa. La partie dorsale de ces peaux d'oiseaux, où se trouvent ces plumes délicates, étaient une manne financière importante pour les Indiens de la Uassa. Ils pouvaient vendre aux marchands de Cayenne n'importe quelle quantité de ces peaux pour 1 franc la paire.

Ces chasseurs indiens ont fait d'énormes ravages parmi ces oiseaux. En plus, lorsqu'ils trouvent une colonie de hérons, les Indiens, pour reprendre leur expression, "remplissent" la pirogue d'œufs. Il ne serait donc pas étonnant que cette espèce, déjà de plus en plus difficile à trouver, ne devienne d'une grande rareté dans un avenir très proche. Seul l'établissement de lois protectrices pourrait sauver cette espèce.

Les autres oiseaux chassés dans cet endroit pour leurs plumes sont les *Rapapas* ou *Cancromas*, sortes de beaux hérons avec de très belles plumes et un très gros et large bec, et le *Grand gosier* ou *Mahura*, un autre héron, géant, de la taille d'une grue. Ces deux oiseaux ont de très belles plumes, même si elles ne sont pas divisées sur le dos.

Le 20 juin, nous avons enfin aperçu une île recouverte d'une forêt. Le lieu où je devais me rendre n'était pas très loin de là. Nous avons débarqué sur la savane et sommes arrivés à la case du capitaine Pizan qui se trouvait sur l'îlot. Mais cette case me fit mauvaise impression et nous sommes partis sur un autre îlot où habitait un dénommé Jean-Baptiste; la case avait l'air mieux et son occupant avait une bonne tête.

J'ai rangé mes affaires, surtout les insectes et les araignées récoltés au cours du voyage. A peine mes bagages étaient-ils défaits que j'ai voulu aller

chasser des oiseaux, ce qui devait être mon activité principale ici. Mais au départ, j'ai rencontré divers obstacles. Ce n'est finalement que le quatrième jour que j'ai pu partir avec un fusil en compagnie de Jean-Baptiste et de son fils, Louis. J'aurais pu terminer la chasse rapidement si je m'étais contenté de tuer n'importe quel oiseau. Mais ce jour-là, je voulais absolument avoir ces petites poules d'eau bleues du genre *Porphyrio*, si communes ici. On les observe rarement dans les arbres; le plus souvent, elles sont plutôt dans les grandes herbes et émettent des cris métalliques. Il existe aussi une autre espèce plus petite et moins belle. Après avoir tué trois *Porphyrio*, on m'a amené dans un lieu où l'eau était couverte par une très belle herbe *Papyrus*. D'abord, nous avons entendu un cri: "khrou khrou khrou", puis nous avons vu un petit butor appelé ici *Michel rouge*. Curieusement, les Indiens ne connaissaient pas les œufs de cet oiseau, tout juste supposaient-ils que cette espèce nichait dans les zones couvertes de *Papyrus*.

J'ai organisé une autre chasse pour obtenir une espèce d'un oiseau plongeur avec des pattes à bandes blanches et noires, *Podoa surinamensis*.

Une autre fois, en passant à côté de l'île, mes compagnons indiens ont entendu le chant du *murukututu* ou petit hibou du genre *Scops*. Je savais que M. Taczanowski était intéressé par les rapaces, j'ai donc voulu l'attraper pour lui. Mes hôtes le savaient aussi et le père dit à son fils: "*Alors fiston nous allons chercher ce hibou pour monsieur*"²⁰. Ils sont sortis de la pirogue et ont commencé à faire fuir les oiseaux des broussailles, des arbustes et des palmiers. Ils ont trouvé et tué des hiboux. Une autre fois, alors que je naviguais avec eux sur la rivière, Louis aperçut un hibou gris, immobile. Je voulais le tirer, mais il me fallait un certain temps pour bien le repérer, alors que Louis semblait le voir avec autant de facilité que s'il s'était agi d'un homme au milieu d'une rue.

Une autre fois, nous avons entrepris de descendre la rivière au clair de la lune. Pendant cette expédition, j'ai découvert que le chant ressemblant à une mélodie terminée par des notes hautes provenait de *Nyctibius*, une grande espèce d'engoulevent, et non de vautours, comme le supposaient

²⁰ Ecrit en français dans le texte original.

certaines personnes en Amérique. Apparemment, ce *Nyctibius* pond ses œufs à l'extrémité des branches sèches; il se perche de telle sorte qu'on le croirait être le prolongement d'une branche.

Ce jour-là, la chasse fut très bonne. J'ai tué divers rapaces, un exemplaire du plus beau héron du monde, l'*Onoré bleu*²¹, et beaucoup d'autres oiseaux. Du coup, j'ai rencontré des problèmes pour préparer toutes les peaux et quelques-unes ont pourri.

Il est arrivé qu'on m'apporte des oiseaux plus difficiles à trouver, comme par exemple le *Kamuki* ou *Palamedea*. C'est un oiseau très étrange: il a la taille d'une dinde, mais des pieds et un cou plus longs que celle-ci. Il a une longue barre osseuse sur le front, des étrilles sur les ailes et des sacs d'air sous la peau. Son vol est majestueux, formidable; il bat lentement des ailes. Cet oiseau se nourrit d'herbe dans les prairies et se perche également dans les arbres.

Après un certain temps, j'ai commencé à manquer de certaines choses indispensables et ma santé a commencé à me faire défaut. J'ai donc profité de cette occasion pour descendre l'Oyapock, ce voyage fut très court.

A St. Georges, j'ai été accueilli très chaleureusement par le père Coudray chez qui j'ai recouvré la santé en quelques jours. J'ai acheté tout ce dont j'avais besoin et suis reparti le plus vite possible. J'ai pris une pirogue plus légère que celle de Thomas, ce qui m'a permis de remonter le fleuve plus rapidement.

Sur le trajet, je me suis trouvé en danger: une fois, dans la partie basse de la Uassa, nous avons attaché notre pirogue à un arbre et nous étions endormis. Soudain, le garçon me réveilla et dit: "*Jetez di l'eau, jetez di l'eau*"²². J'entendais le bruit d'une grosse pluie se rapprocher, mais j'étais loin d'imaginer que nous serions inondés si rapidement qu'il nous faudrait d'urgence vider l'eau du fond de la pirogue avec une calebasse. Le garçon, qui défaisait le nœud, voyant que je ne réagissais pas, répéta l'ordre avec une telle

²¹ Ecrit en français dans le texte original.

²² Ecrit en français dans le texte original. Comprendre: "*Il faut enlevez de l'eau! Il faut enlevez de l'eau!*"

détermination que je compris que c'était très urgent. J'ai donc commencé à rapidement vider l'eau de la pirogue. Nous avions à peine décroché la pirogue que le bruit s'approcha. L'eau souleva la pirogue très haut, puis elle retrouva sa position normale. Tout s'était passé très rapidement et le bruit s'éloignait; c'était une sorte de violente montée des eaux. Une seule grande vague arrivait et augmentait le niveau de l'eau. En Amazonie, ce phénomène composé de trois vagues successives est connu sous le nom de *prorok*. Cela est dangereux, même pour les grands bateaux, car si les ancres se détachent, le bateau est emporté avec la vague. Si nous n'avions pas détaché à temps notre pirogue, elle aurait été engloutie. Et en plus, la nuit était très noire...

En revenant chez Jean-Baptiste, j'ai retrouvé toutes mes affaires à leur place; j'ai donc pu recommencer à chasser. Je souhaitais vivement avoir une peau de caïman. Alors, une matinée, j'ai pris quelques balles avec moi et je suis parti à la chasse. J'ai atteint plusieurs fois des caïmans, mais les tirs n'étaient pas mortels. Avec la seule balle qu'il me restait, j'ai bien visé le cou dans l'intention de briser la nuque. Après le tir, le caïman s'est retourné sur le dos et a ouvert la gueule; je l'ai alors attrapé par sa mâchoire. L'Indien ramait, ce qui nous a permis de le tirer de l'autre côté de la rivière, entre deux arbres, où l'eau n'était pas profonde.

Louis aperçut de loin un des capitaines: il l'appela pour qu'il vienne couper quelques lianes avec son sabre, afin de ligoter le caïman. Lorsqu'il est arrivé, il a touché l'animal avec le bout de son sabre: le caïman plissa les yeux et le capitaine bondit pour s'éloigner de l'animal. Il nous ordonna de faire la même chose en expliquant que le caïman n'était qu'étourdi et qu'il restait dangereux. Louis sortit alors la balle de son fusil et me la donna. J'ai grimpé dans un arbre et j'ai tiré au milieu du cou du caïman, l'animal fut tué.

J'ai commencé à le préparer, mais rapidement, je suis tombé malade à cause du climat, de l'eau et des incommodités de la vie sous les tropiques; je m'affaiblissais de plus en plus; mon état était tel qu'un commerçant raconta à son retour sur Cayenne que j'étais sans doute mort. Je sentais que j'avais besoin d'un médicament. J'ai demandé aux Indiens de me montrer une plante qui puisse remplacer l'*ipécacuanha*. Ils m'ont conduit sur une

autre île, assez éloignée, et y ont arraché un arbre *tamukà*. La racine râpée de cette plante, préparée avec de l'eau chaude, procure un effet salvateur. Mais mon affaiblissement était tel que je n'étais plus capable de faire le moindre travail. J'ai donc décidé de partir.

Un capitaine, c'est-à-dire un supérieur chez les Indiens, habitant plus haut au bord de la même rivière, me loua sa pirogue à un très bon prix. J'ai pris quelques rameurs et fait mes bagages. Je suis parti avec un sentiment de grande reconnaissance envers Jean-Baptiste. Il ne voulait pas que je le paye, ni pour le logement, ni pour la nourriture, ni pour son aide.

Quand nous sommes arrivés sur le lieu où la rivière était barrée par les îlots d'herbes, nous avons trouvé un passage dégagé. L'herbe avait été coupée avec des sabres et envoyée par le courant vers le bas de la rivière. C'étaient des Indiens qui avaient fait ce travail en suivant les conseils du père Coudray, qui jouissait ici d'une grande estime.

C'était aussi grâce à son intervention que l'on me traitait si bien ici, car il l'avait demandé aux Indiens par l'intermédiaire de Thomas.

Soudainement, un Indien me dit: "*Tig, tig, donne balle don nous ne balle*"²³. Mais je n'avais pas assez de force pour sortir rapidement mon sac avec les balles et la poudre, et le jaguar s'éloigna. Nous accostâmes et les Indiens le suivirent. Mais l'animal accéléra et se sauva. Non loin d'ici se trouvait un véritable cimetière de caïmans. De nombreux squelettes gisaient et les corps pourrissants exhalaient une horrible odeur. On m'expliqua qu'il s'agissait de caïmans tués par le jaguar. Mais le plus étrange, et ce que m'ont aussi confirmé les autres rameurs indiens, c'est que le jaguar sautait sur le dos des caïmans et les mordait au cou, sans que cela provoque la moindre réaction de défense de leur part.

Comme d'habitude, nous avons passé la nuit au niveau de l'embouchure de la rivière Tipoc. A cet endroit, le matin, quand les rameurs préparaient leur soupe du matin appelée *matete*, je pêchais des piranhas. Il suffisait que je jette ma ligne pour immédiatement en sortir un de l'eau. Pour ne pas exposer mes mains aux blessures, je faisais comme les Indiens: je tuais d'abord

²³ Ecrit en français dans le texte original. Comprendre: "*Tigre! Tigre! Donne-nous une balle!*"

les poissons d'un coup de couteau et seulement après, j'enlevais l'hameçon. Ceci avait un avantage, le poisson avait un meilleur goût et il restait frais plus longtemps. En une heure, j'ai attrapé tellement de poissons qu'on avait assez de nourriture pour quatre jours pour tout l'équipage. Nous en avons fumé une partie. Un poisson ainsi fumé s'appelle "*poisson boucané*"²⁴. Fumer du poisson ou de la viande est une pratique très courante chez les Indiens, surtout quand ils disposent d'une quantité importante de nourriture. Les gros poissons comme les *kunani* et les *piranhas*, d'abord fumés et ensuite cuits, ont un excellent goût.

En revenant à Saint-Georges-de-l'Oyapock, j'ai bénéficié pendant un mois entier de l'hospitalité du père Coudray. Il s'occupait très bien de moi, malgré le fait que lui-même était affaibli. Il mangeait très peu, mais la table était toujours bien garnie pour moi. J'y trouvais des légumes en abondance, du poisson et parfois même du gibier, livré par les Indiens et les Africains des environs. Tous estimaient beaucoup le père Coudray. Celui-ci incitait également les Indiens à m'apporter des animaux. Un petit Indien et un Africain élevés par le père m'accompagnaient souvent lors de mes excursions. Ils montaient sur les arbres pour me trouver des nids d'oiseaux et d'une manière générale, m'aidaient beaucoup.

Il y avait dans le potager du père Coudray une espèce intéressante de *Dioscorea* appelée *igname* en français. A l'insertion des feuilles, il y avait des boules de la taille d'une noix. Elles étaient comestibles, farineuses et après cuisson, avaient un goût semblable à celui des marrons.

Dans les environs de la paroisse, il y avait un lieu dégagé. Il datait encore de l'époque du pénitencier et s'étendait loin de la rivière vers l'intérieur du pays. De l'herbe dense couvrait cette espace; il y avait beaucoup de petits oiseaux. Parmi eux, le petit *Pendulinus*, un oiseau intéressant de la taille d'une alouette et de couleur noir et jaune. Il se nourrissait de chenilles et au coucher du soleil, se perchait à la cime d'un arbre d'où il chantait très joliment. Dans l'herbe, on trouvait une petite espèce de *Tinamus*, comme les cailles de chez nous, et très difficile à approcher.

²⁴ Ecrit en français dans le texte original.

Un jour, je suis parti avec le père Coudray aux sauts de l'Oyapock, situés à quelques heures de route. Au départ, aucune île ne rendait la rivière plus étroite; celle-ci devait avoir quelques centaines de pieds de largeur. Ensuite, des roches de granit, lisses et noircies, s'étalaient sur l'Oyapock. L'eau passait avec une grande vitesse à certains endroits et formait ailleurs des cascades. Il y avait un lieu où l'on pouvait tranquillement approcher la cascade et prendre un bain rafraîchissant.

Parmi les sauts, les plus grands rochers étaient recouverts de terre et formaient des îlots. Des orchidées géantes, semblables à celles du jardin de M. Kappler, poussaient sur ces îles.

Une fois, j'ai accompagné le père Coudray dans son voyage de missionnaire, sur le bas Oyapock. Nous étions descendus jusqu'à la case d'un Indien qui habitait en bas de la rivière. J'ai réalisé à ce moment que je rencontrais plus souvent des Indiens tristes que des Indiens gais. Tout au moins, on remarquait souvent une certaine mélancolie sur leur visage. En descendant la rivière Ouanary, nous sommes tombés sur une grande plantation de canne à sucre, dont le gérant était le plus bel Africain que j'avais jamais vu: il avait un front large et un visage très pensif; c'était un Jolof du Sénégal.

Les collines boisées de la Ouanary étaient réputées à cause de la présence du Coq de Roche *Rupicola aurantia*. C'est un très bel oiseau de couleur orange avec une huppe sur la tête; il a la taille d'une tourterelle et est un des oiseaux ornementaux les plus recherchés par les marchands. Il est rare et leur nombre diminue constamment: il est donc assez cher.

Au bord de l'Oyapock, j'ai réussi à recouvrer la santé, mais je n'avais plus assez de force pour faire des excursions qui duraient toute la journée, ni pour chercher de nouveaux animaux pour ma collection. Je me suis alors décidé à revenir à Cayenne. Le père Coudray m'aida en m'envoyant le propriétaire d'une goélette pour qu'en revenant à Cayenne, il me ramène avec lui.

Le voyage à Cayenne fut rapide, car nous avions un vent favorable. Là, à l'hôpital, j'ai un peu récupéré.

Avant de quitter la Guyane, je devais attendre un peu le temps de changer des billets en or. Mes collections étaient déjà dans des bagages prêts à partir. Je voulais encore faire une excursion pour trouver un grand bécasseau, si cher à M. Taczanowski.

Il est de la taille de la bécasse des bois et comme elle, a des rayures. Sa longueur par contre correspond à celle d'un vrai bécasseau. Je l'ai cherché dans les savanes aux environs de Cayenne, mais je ne l'y ai jamais rencontré. La veille de mon départ, je suis parti dans la savane *Vignier* du nom du propriétaire, qui se trouvait à une journée de Cayenne. La route tantôt passe en bord de mer, tantôt s'en éloigne. On y rencontre des petites forêts et des savanes, mais aussi des cultures. Ce lieu est célèbre pour sa grande quantité de moustiques. Mais il suffit de grimper un peu dans un arbre pour être hors de portée de cet insecte, car il est absent à partir d'une certaine hauteur.

A ma demande, M. Vignier m'a fourni un guide avec lequel je suis allé dans les marais où vivent les bécasseaux recherchés. J'en ai rencontré quelques-uns. Même sans chiens, j'ai pu en tuer facilement, car ils ne volent pas rapidement. En revenant à l'appartement de M. Vignier, j'ai préparé leur peau. Le troisième jour, je suis revenu à Cayenne pour préparer mon départ de Guyane.

Popularno-przyrodnicze opowiadania z pobytu w Gujanie Francuskiej i po części w Peru (1865–1871) Wybór

Ponad wiek upłynął od jedyne go, jak dotychczas, wydania wspomnień Konstantego Jelskiego z jego czteroletniego pobytu w Gujanie Francuskiej w latach 1865–1869. Konstanty Jelski to jeden z najwybitniejszych zoologów, badaczy fauny neotropikalnej w dziewiętnastym wieku. Na podstawie nadesłanych przez niego okazów opisano setki nowych gatunków zwierząt. Zbiory jego były i są nadal ważnym materiałem badawczym. W Londynie, Paryżu, Berlinie, Wiedniu, Petersburgu, Warszawie i Krakowie do dzisiaj okazy Jelskiego opracowywane są przez europejskich i amerykańskich naukowców. Na temat pionierskich badań Gujany Francuskiej przez Jelskiego wiemy jednak bardzo niewiele.

Konstanty Jelski jest postacią słabo znaną nawet w Polsce. Szczególnie ważny okres pracy Jelskiego w Gujanie Francuskiej również nie doczekał się nigdy opracowania. We Francji czteroletnia praca Jelskiego w Gujanie, jak i znaczenie jego zbiorów dla rozwoju współczesnych nauk przyrodniczych są nieznane nawet specjalistom zarówno przyrody, jak i historii tego zamorskiego departamentu. Przeprowadzone w ostatnich latach przez redaktorów naukowej niniejszej pracy poszukiwania doprowadziły do interesujących, nie tylko z punktu widzenia historii nauki, ale i nauk przyrodniczych, rezultatów. Wystarczy przypomnieć potwierdzenie występowania w dziewiętnastym wieku w Gujanie Francuskiej gatunków dzisiaj już tam nieobecnych, a których istnienie kwestionowane było przez specjalistów. Informacja ta zostanie prawdopodobnie wykorzystana we francuskim programie reintrodukcyjnym.

Pozostawione przez Konstantego Jelskiego wspomnienia są nie tylko bardzo cennym dokumentem historii badań przyrodniczych, ale także codziennego życia tej francuskiej kolonii. To także barwny opis przyrody Gujany, który pomimo upływu czasu nie stracił na aktualności. Należy zaznaczyć również dużą wartość pedagogiczną wspomnień Jelskiego. Przygotowane z myślą o słuchaczkach żeńskich kursów Adriana Baranieckiego z Krakowa, napisane zostały przystępnym językiem.

Zawierają zarazem wysokiej jakości opisy przyrodnicze i geograficzne. Są także cennym dokumentem historii polskich badań przyrodniczych. Redaktorzy naukowcy we *Wprowadzeniu* wielokrotnie przypominają związki Jelskiego z polskimi przyrodnikami, m.in. Władysławem Taczanowskim, Janem Sztolcmanem, Janem Wańkowiczem, Edwardem Strasburgerem i wieloma innymi wielkimi postaciami polskiej nauki dziewiętnastego wieku. Wspomnienia Jelskiego pozwalają zrozumieć historię europejskich kolekcji zoologicznych; są bardzo użyteczną pomocą w interpretacji historycznej i muzeograficznej wielu z nich.

We *Wprowadzeniu* do niniejszej pracy przypomniana została sylwetka Konstantego Jelskiego, począwszy od okresu jego młodości i studiów, poprzez przymusową emigrację polityczną po powstaniu styczniowym, pobyt i pracę w Turcji, przyjazd do Paryża, pobyt w Gujanie aż do wyjazdu do Peru, przyjazdu do Krakowa i ostatniego okresu życia spędzonego w tym mieście. Na język francuski zostały przetłumaczone fragmenty wspomnień Jelskiego: *Popularno-przyrodnicze opowiadania z pobytu w Gujanie francuskiej i po części w Peru (1865–1871)*, dotyczące pobytu w Gujanie Francuskiej. Redaktorzy przeanalizowali je, uwzględniając dzisiejszą wiedzę na temat przyrody i historii tego kraju. Wspomnienia zostały opatrzone wstępnym komentarzem, przypisami i indeksami: taksonomicznym, osób i geograficznym.

Przygotowując niniejszą pracę, redaktorzy wykorzystali wiele nieznanych dotychczas dokumentów dotyczących życia i działalności Konstantego Jelskiego rozproszonych w kilku zespołach archiwalnych, m.in. w Narodowym Muzeum Historii Naturalnej w Paryżu, w Bibliotece Polskiej w Paryżu, w Instytucie Zoologii PAN w Warszawie, w Muzeum Raimondiego w Limie. Szczególnie duże znaczenie posiadają dokumenty archiwum Konstantego Jelskiego odnalezione w Zgromadzeniu Księży Misjonarzy w Krakowie. Ich omówieniu poświęcony został oddzielny podrozdział *Wprowadzenia*.

Index taxinomique

- Abricotier 80
Acanthytis 134
Acariens 63
Acrostichum 67, 110
Agave 69, 95
Agouti 127, 158, 159
Aira 78
Ajmarà 160
Alca impennis 118
Algues 14, 86, 89, 90
Amfu 114
Ampelidae 35
Ampelis 119
Amphibiens 19, 76, 84, 125
Ampullaria 35
Amvum 114
Anableps anableps 45, 105
Anableps tetrophtalmus 46, 105
Anacardiaceae 69
Anacardium occidentale 79
Anaconda 82
Ananas 78
Ananas maipouri 98
Anapaima gigas 176
Andropogon 74, 102, 103
Andropogon muricatus 74
Anes 154
Angélique 108
Anguille électrique 114, 115
Anguilles tremblantes 114
Annona 61, 80, 97
Annona reticulata 61
Annona squamosa 97
Aouara 59
Aouara d'Afrique 59
Apocyanae 136
Ara 113, 172
Ara bleu 172
Ara rouge 172
Aracabà 139
Araçari 119
Araceae 33
Araignées 14, 19, 174
Araignées sauteuses 44
Aramides cayennensis 67
Araparis 173, 175
Arasari 119
Arbre à pain 80, 81
Arbre laitier 127, 155
Arbres à boulet de canon 87
Arius parkeri 45
Arius proops 45
Aroïda 136
Aroïdeae 33, 102
Aroides 141
Arouma 79
Arremon silens 138
Arthocarpus incisa 80
Ascidies 90
Asclepiadeae 136
Asplenium 111
Aspredimidae 160
Astrocaryum acaule 124
Astrocaryum vulgare 59
Asturina magnirostris 76
Atelesa 158
Atipa 46, 114
Avicennia 52, 105
Avocat 79
Avocatier 70
Azola 14
Azollia 108, 173
Bache 172
Bacove balisier 49

Bacove pomme 49
Bactris 139
Bactris pectinata 103
Bagrus 45
 Bajra 175
Balanophoraceae 77
 Balata 30
 Baleines 154
 Balisier 79
 Balurù 138, 156
 Bambou 138, 162, 172
 Bananes 20, 37, 41, 48–52, 78, 115, 157
Banisteria 103
 Barbadine 80
 Barbe la roche 114
Batatus edulis 66
Batrachospermum 90
Bauhinia 136
 Bec en ciseaux 164, 168
 Bec en argent 78
 Bécasseau 184
Bibnoniaceae 136
 Biche 105, 149
 Bigarreux 80
Bignonia 105
Bignoniaceae 139
Bilbergia 71
Bixa orellana 101, 102, 106, 109
 Blablaroche 114
 Bleuet 78, 87
 Bloblo 114
Boa 82, 127
Boa cenchris 147
Boa constrictor 147
Boa murina 82, 148
 Bœufs 23, 24, 45, 59
 Bourdon 38
Bombax 102, 123, 138
Bradypus 32
Bradypus cuculliger 133
 Brème commune 159
Bromeliaceae 102
 Bruant 72
 Bryophytes 138

Buprestidés 14
Buteo magnirostris 76
Buteogallus 113, 125
Byrsonima 71

 Cacao 70, 103, 104, 108
 Cacaotier 110
Cacicus 29, 103
 Cactus 14
 Cafard 134
 Café 75, 103, 104, 108
 Caféier 75, 124, 128
 Caille 182
 Caïman 121, 162, 176, 180
Caladium arboreum 33
Caladium giganteum 106, 107
Caladmium 33, 77
Calandra 51
Calandria granaria 24
 Calliste 88
 Canards 68, 121, 169, 173
 Canaris macaque 139
 Cancromas 177
 Cannabis 129
 Canne à sucre 31, 34, 102
 Canot macaque 139
Carabidés 135
Carapa guianensis 113
Carassius 114
 Carotte 66
 Casserole du macaque 139
Cassicus 103
Cathartes 27
Cebus apella 173
Cebus capucinus 39
Cecropia 126, 133
Cecropia peltata 123
Cephaelis ipecacuanha 41
Ceratophrys cornuta 157
Cervus paludosus 105
 Champignons 77
Characidae 114, 160
 Charançon du blé 24
 Chat sauvage 127, 152, 158

Chauves-souris 44, 58, 60, 62, 65, 72, 97, 99,
 134, 154–157
 Chevaux 26
 Chevrettes 47
 Chien 68
 Chien crabier 167
 Chien volant 64
 Chique 145
Chiroxiphia pareola 60
Chloridae 74
 Chobtigne 120
Cholaepus didactylus 133
 Chou 66
Chrysobalanus iaco 61
Cicadidae 94
Cichla amazonarum 175
Cichlidae 114
 Clématite 136
Clitoria 69
Clusia 139
 Cochon 149
 Cocotier 29, 102, 163
Coerebes 124
 Cœur de bœuf 61, 71
 Coléoptères 20, 38
Coleus 61
 Colibri 12, 60, 88, 89, 124, 126, 129
 Concombres sauvages 97
 Coq 27
 Coq de Roche 183
Coragyps atratus 27
 Corbeaux 27
 Corbeaux grands bois 106
 Cormoran 169
 Corossol 80
 Cotton 171
 Coulan 46, 114, 115
 Counani 124
 Coupi 30
 Courbaril 61, 63
Couroupita guianensis 87
 Couzau 80
 Crabes 41, 47, 135, 168, 169
 Crapauds 76, 158
 Crapauds bœufs 76
 Crapauds cornus 157
Crenicichla 114
 Crevettes 47
 Criquets 38
 Crocodile 110, 112, 115
Croton 71
Crotophaga 33
Crotophaga ani 61
 Culs jaunes 29, 103, 116
Cyclarchis 67
Cyperus 68
Cyphorhinus 146
Cypris 20

Dacnis 67, 75
Datura 110
Dendrocolaptes 141
 Dermoptères 135
Dicorynia paraensis 108
 Didèlphes 78, 116, 127, 150
Didelphus cancrivorus 149
Dioscorea 67, 182
 Diptères 109
 Dodo 148
Dolichos 61

 Echelle tortue 136
Echinomys 76
Eciton 143
 Ecrevisse 160
Eira barbara 152
Elaeis guineensis 59
Elaeis guyanensis 59
Elaenia flavogaster 44
Elaenia pagana 44
 Elateridés 14
Electrophorus electricus 114
Eleocharis 68
 Eléphants 172
Emberizia macrourus 72
 Encens 75
 Engoulevents 60, 71, 72, 88, 178
Eperua falcata 107
 Epervier 76

Epicrates cenchria 147
Eriodendron 140
Erythrina 107, 138
 Escargots 21, 22, 35
 Etoile de mer 90
 Etourneau 67
Eugenia 69
Eugenia jambosa 79
Eunectes murinus 148
Eupatorium ayapana 44
Euphorbiaceae 51
 Faisan 32, 116
Falco ruficularis 97
 Fauvette jaune 67
Felis jaguarundi 158
Felis macroura 152
Felis tigrina 152
Ficus 91
 Flamants 117
 Fou 118
 Fougères 67, 68, 101, 102, 110–112, 123, 135
 Fouine 78
 Fourmis manioc 66, 85, 92
 Fourmis 76, 86, 91, 92, 127, 143, 144, 175
 Fourmis nageuses 162
 Fourmis rousses 66
Fregata magnificens 118
 Frégates 118
Fringa 58
Fuchsia 22
Fulvicola 112
Galbula 111, 112, 142
Galictis barbara 39
Gardenia 69
 Gardon 114
Geotrupes 60
 Girafes 172
 Giroflier 99
 Gobe-mouches 67, 75, 112, 129
Gorgonia 90
 Gorilles 68, 172
Goyaviers 77, 78
Grallaria 138
 Graminées 74
 Grand gosier 177
 Grand tyran 67
 Grenouille 143
 Gros yeux 45
 Grue 177
 Guêpes 38, 100, 168
Guiljelma speciosa 49
 Guimauve 102
Gymnopleurus 60
Gymnotiformes 114
 Hareng 159
 Haricot vert 66
 Harpies 155
Heliconia bihai 156
Heliconius 38
 Herbe du Para 59
 Hérons 116, 121, 125, 177, 179
 Hérons blancs 34, 177
Herpethotes 125
Hibiscus moschatus 171
 Hibou 71, 178
Himentelia 102
 Hirondelle 23
 Hoatzin 109
 Homoptères 44
Hoplerythinus unitaeniatus 46, 114
Hoplias aimara 159
Hoplias malabaricus 46, 114
Hoplosternum litorale 46
Hybanthus calceolaria 69
Hylophilus 67
Hymenea courbaril 61
Hymenophyllum 110
Hypotrionchis aurantius 97
 Ibis 116, 132
 Ibis rouges 105, 125
Ibycter americianus 146
Icica heptaphylla 75
 Igname 67, 182
 Iguane 94, 126, 162, 166
 Immortels 107

Inga 124, 125
Inga dulcis 60, 124
 Insectes 11, 19, 22, 27, 31, 32, 38, 64, 65,
 69, 75, 91, 94, 103, 127, 135, 142, 167,
 174
Ipécacuanha 41, 69, 180
Ischmanthusa 111
Ischnosiphon arouma 52
 Isla 50
 Itoubou 69

 Jaguar 157, 181
 Jaseurs 119
Jassidae 44
Jatropha manihot 51
Jussieua 111

 Kalal sauvage 171
 Kamuki 179
 Kaniri 169
 Karapa 113, 141
 Katnej ou 4 yeux 150
 Katuberu 151
 Kikini 67
 Koko 163
 Krokro 160
 Kuaszu 152
 Kumarù 159
 Kunani 162, 175, 176, 182
 Kurbaritu 141
Kyllingia 68

Lachesis 82
 Lamantin 154, 157
 Langue morte 114
Laurus persea 70
Lecythis ollaria 139
Leguminosae 136
 Léopard 120
Leorsia 110
 Lépidoptères 14
 Lettre mouchetée 127, 154, 155
 Lézards 44, 84, 135, 158, 162
 Liane franche 137
 Libellules rouges 37

 Lièvre 68
 Lierre 137
Lindsaya 68
 Liserons 66, 134
 Loasa 35
Loricaridae 160
Lucilia caesar 144
 Lune 46
 Lys aquatique 121
 Lys de mer 92

 Macaque 173
Machoiran blanc 45
Machoiran jaune 45
 Machoirans 45, 160
 Mahura 177
 Maïs 102, 171
Malpighiaceae 71, 136
Malpighia 80
 Mammifères 11, 150, 167
 Mangue 69
 Mangue d'or 70
 Manguier 69, 70, 102
 Mani 72, 139
 Manioc 36, 37, 51, 52, 66, 102, 104, 121,
 124, 171
 Marail 36
Marantha 68, 78, 138, 156, 158
Marantha arouma 52, 79
Marantha arundicea 139
 Maranthacées 78
 Marietambou 80
 Maripa 140
 Marronnier d'Inde 134
 Marsupiaux 150
 Martinets 134
 Martin-pêcheur 67, 121
 Matamata 115
 Maubin 79
Mauritia flexuosa 172
Megalophus rex 127, 131, 132
Megalops atlanticus 159
Melania 35
Melastoma 111

Melons 80, 104
 Michel 178
 Michel rouge 178
 Mirabilis 91
 Mites 134
 Mollusques 14
Molossus 62, 64
 Mombin 79
Monitor varanus 135
Montrichardia arborescens 33
Moronobea coccinea 71
 Mouche carton 168
 Mouches 120, 144
 Moucou-moucou 19, 33, 34, 40, 106
 Mousses 130, 138
 Moustiques 184
Musa paradisiaca 48
Musa sapientum 48
Musciapidae 44
Mycetes 36
 Mygale 69, 78
Myiothera 75
 Myriapodes 44
 Myrtacées 77

Nasua nasua 132
Nasua socialis 132, 152
Nephila 60
Nitidula 51
Noctilinae 64
Noctilio 63
 Noisetier 109
 Nonpareille 70
Nycterebidae 64
Nyctibius 178, 179
Nyctipithecus 36
Nymphaea 121

Ochoprion fuliginosa 118
Odontomachus 92
 Oeil de boeuf 146
Oesteridae 116
Oestrus 144
 Oies 169
 Oiseau Congo 111, 112

 Oignon 45
 Oiseau diable 30, 33, 61
 Oiseaux 11, 13, 14, 20, 23, 27, 32, 33,
 36, 38, 44, 58, 60, 67, 69, 72, 75, 76,
 88, 89, 97, 100, 101, 111–113, 116, 117,
 119–121, 124–128, 131, 132, 138, 141,
 142, 157, 158, 162, 173, 176–178, 182
 Oiseaux limicoles 58
 Onoré bleu 179
Onthophagus 60
 Ophiure 90
Opisthocomus 107, 109
Opisthocomus hoazin 33
Oplismenus 110
 Orangers 36
Orchideae 102
 Orchidées 14, 69, 127, 129, 130
 Orchidées épiphytes 71, 106
Oredoxa regia 26, 107
 Organiste 146
 Orge 88
 Orthoptères 14
 Ortolan 88
Osteoglossum bicirrhosum 175
Osteridae 116
 Ostracodes 13
 Ouapa 108
 Ours 157
Oxybelis fulgidus 132

 Pagani 113
 Paille-en-queue 118
 Paku 159
Palamedea 179
 Palétuviers 30, 167
Palikà 159
 Palmier 105–107, 135, 139, 140, 148
Paludina 35
 Panacoco 141
Panicum 74, 108, 110
Panicum jumentorum 59
 Panipou 80
 Papayers 37, 77
 Papillons 32, 38, 91
Papyrus 110, 178
 Parakuà 116, 120
 Parépou 49

Paresseux 77, 127, 133
 Parra 113, 121
 Parrajacana 67
Paspalum 74
Paspalum marécageux 110
Passalus 150, 151
Passiflorae 80, 136
 Pastèques 171
 Patagaye 46, 114, 115
 Patate douce 66
Pendulinus 182
 Pénélope marail 36
 Perroquet 103, 124, 127, 134, 145, 146,
 166, 172, 173
 Perroquet vert 168, 172
 Petit balisier 68, 79
 Petite barque des singes 139
 Petit pois 66
Phaeton aethereus 118
Phaeton sp 118
 Phaétons 118
Phaetornis 60
Phaneus 38
Pharus 74
Phyllostoma 62
 Pie-bavarde 34
 Pie-grièche 67
Pimelodidae 144
 Piment 87, 171
 Pinot 105, 106, 140, 172
 Pins 172
 Pintou 116
Pipra 60, 75
Pipra aureola 60
Pipra pareola 60
 Piranhas 159, 162, 181, 182
 Piranhas blancs 159
 Piranhas rouges 174
 Piraruku 176
 Pite 66, 77
Pithecia pithecia 132
Pithys leucophrys 143
 Platane 77
 Platano de seda 50
Pleurotalidae 129
Plotus 173
Poacae 59
Podoa surinamensis 178
Potamotrygon sp. 160
 Pois-sucré 60, 124
 Poisson Madame 114
 Poissons 11, 37, 41, 45, 101, 112–115, 156,
 158–160, 173, 175
 Poisson-scie 93
Pointiana pulcherrima 91
 Pomme cannelle 97
 Pomme Cythère 79
 Pommes 50
 Pommes de terre 45
 Pommier rose 79
Ponderia 173
Pontederia 106, 107
 Porcs 154
Porphyrio 178
Portulaca 61
 Poule d'eau 67, 178
 Poulets 154
 Poux d'Agouti 61
 Prapra 114, 115
Prionites 141, 142
Pselaphum 174
Psidium piriferum 77
Psidium pomiferum 78
Pteroglossus 119
Pteropus 64
 Pucerons 110
 Puces 145
Pulex penetrans 144
Pygocentrus nattereri 174
 Raie 93
 Raie fluviatile 160
 Rainette 93
 Râle 71
 Rapapas 177
 Rat 76, 148
 Raton crabier 167
 Ravet 95

Réglisse 88
 Reine Amélie 70
 Reptiles 11
 Requins 86, 92, 93, 95, 105
 Roseliers 89
 Roseau 138
 Rhinocéros 151
Rhizophora 30, 47, 52, 105, 116, 123, 125,
 162, 165–168, 172
Rhynchops 164, 168
 Riz 88
 Rocouyers 101, 102, 110
 Roi des gobe-mouches 131
 Roitelet huppé 67
 Rollier d'Europe 141
Roystonea regia 26
Rubiaceae 69, 136
Rupicola aurantia 183
 Rutabaga 80

 Salade 66
 Sariette 66
 Salmonidés 114, 159
Salvinia 108, 173
Sapajou 112
Sapindaceae 136
Sapindus 135
 Sapins 128
 Sarcelles 68
 Sassa 19, 33
 Scolopendre 9, 85
Scops 178
 Serpent à 2 têtes 84
 Serpent à sonnettes 84
 Serpent corail 84
 Serpent grage 83, 84
 Serpents 58, 75, 76, 81–84, 113, 132, 133,
 147, 148, 156, 157
Serrasalminae 159
Serrasalmus rhombeus 159
 Silures 114
 Singes 39, 132, 134, 137, 138, 153, 172,
 173
 Singe hurleur 36, 152, 153

Sisyphus 60
Sitophilus granarius 24
 Sorbier 70
 Sourciroux mélodieux 67
 Souris 76, 143, 146, 158
Sparmania 109
 Spatules 117
Spermacoce 69
Spermophila 59, 71
Sphinx 91
Spondias 79
Sporophila 59, 71
Stentor 127, 152
Sterna fuscata 118
 Sternes 72, 118
 Sternes fuligineuses 118
Strepsilas 58
Sula bassana 118
Sula leucogaster 118

 Tabac 171
Tabernaemontana utilis 155
Tachypetes aquila 118
 Tamukà 181
Tanagra episcopus 88
Tangara cayana 88
Tangara sayaca 97
 Tangaras 12, 71, 72, 75, 78, 112, 128
 Tatou blanc 150
 Tatou cabassou 151
 Tatou jaune 150, 151
 Tatous 127
 Tayra 39, 78, 152
Terminalia 61
 Termites 99
Thamnophilus 75, 76
 Thamnophilidés 75
Theobroma cacao 70
 Therebinthacées 69
Thraupis episcopus 88
Tillandsia 71, 146
Tillandsiae 102
 Tilleul 140
Tinamus 182

Tinamidae 143
Todirostrum 67, 106
Tortue 12, 86, 92, 133, 150, 158
Toucan 119
Toucans noirs 119
Tourterelles 71, 88
Trichomanes 110
Trichomanes floribunda 111
Trigonocéphale 110
Trogon 142
Tukunare 175
Tupinabis teguixin 135
Typha 103
Tyran 67, 88, 106

Uaj 139
Uassej 172
Unio 35
Urubitinga 125
Urubu 27

Vache 154
Vache marin 118, 154
Vampire 8
Vanille 14, 131
Vautour 106, 125
Vautours noirs 27
Ver aquatique 115
Vers macaque 116
Vetiver 74
Vigne 136
Viola itoubou 69
Violette 69
Viréon 67

Wacapou 30
Wapa 30

Xyphorhynchus 141
Yaya 114, 115
Zaguenette 80, 103

Index de noms de personnes

- Airak, Indien, compagnon de voyage de Jelski à l'intérieur de la Guyane, 166
Aleksandrowicz J., directeur du jardin botanique à Varsovie, 14
Alexandro, Indien, compagnon de voyage de Jelski à l'intérieur de la Guyane, 166
Azara F., auteur d'une description naturaliste du Paraguay, 134
Allard, commerçant de plantes, 14
- Bagziński, fonctionnaire à Cayenne, d'origine polonaise, 11, 27, 55
Bar, naturaliste et propriétaire de plantations, 20, 30–32
Baraniecki A., médecin et ami de Jelski, 8, 18, 20
Barde E., militaire et compagnon des excursions de Jelski, 68, 76, 129, 132
Bart, chasseur et taxidermiste guyanais, 132
Baudry, médecin, 97
Berlepsch H., zoologiste, 5
Bolivar J., naturaliste, 6
Bopland A., voyageur naturaliste, 73
Boubier M., auteur, 5
Boudot, gérant de la plantation de roucouyers, 107
Branicki K., naturaliste et mécène des recherches de Jelski, 7, 11, 12, 107, 161
Brehm A., zoologiste, 64
Bréart, commandant de la marine, 102
Bujat, commerçant, 20
Burmeister, entomologiste, 14
- Cabanis J., naturaliste, 6
Castéran, médecin, 82, 143
Chaña J., auteur, 97
Charrière, directeur de la compagnie minière, 27, 29, 40
Chałubiński T., naturaliste et médecin, 13
Chevrier, pharmacien, 100
Chasseloup-Laubat, ministre des colonies, 19
Choiseul, ministre du roi, 96
Cony, compagnon de voyage de Jelski à l'intérieur de la Guyane, 19, 28, 29, 39, 99
Coudray, prêtre et missionnaire, 162, 174, 179, 182, 183
Coustin, taxidermiste guyanais, 117, 119, 120
Crosse H., malacologiste, 13, 14, 19
Cury, médecin, 97
Czekanowski A., naturaliste deporté en Sibérie, 12

Daszkiewicz P., auteur, 20
 Delteil A., pharmacien, ami et supérieur de Jelski, 13, 28, 29, 37, 39, 61, 86, 88, 89, 96, 98–100
 Deshayes, propriétaire d'une maison de commerce d'objets naturalistes, 13
 Devez G., auteur, 59, 98, 163
 Deyrolle, propriétaire d'une maison de commerce d'objets naturalistes, 7, 11, 13, 19, 30
 Disnematin, commandant, 86
 Domeyko I., géologue, 8, 13
 Dossat, archevêque de Cayenne, 27
 Doué, collègue de travail de Jelski, 102
 Dutkiewicz, botaniste, 14
 Dutrey, médecin, 97
 Dybowski B., naturaliste deporté en Sibérie, 12, 13

 Elisabeth ou Zabeth, femme africaine, 107

 Fontaine, capitaine du bateau "Eclair", 117
 Francisque, capitaine, 164
 Fusée-Aublet J.-B., botaniste, 73

 Gombaud O., peintre naturaliste, 118
 Guenée A., naturaliste, 90
 Guisan J., ingénieur, 29
 Günther A., naturaliste, 6, 154

 Hartnack E., opticien, fabricant de microscopes, 11
 Humboldt A., naturaliste voyageur, 73, 74

 Itier J., géologue, 94

 Jean-Baptiste, hôte et ami de Jelski, 102, 177, 178, 180, 181

 Jelski K., 5–14, 68, 152, 155, 185, 186

 Kappler A., colon et naturaliste, 127, 153–157, 183
 Kérangal, voir Rioux de Kerangal
 Kessler K., naturaliste, 6, 7
 Kożuchowski J., historien et naturaliste, 6
 Krause, zoologiste, 154
 Kunth C.S., botaniste, 73, 74

 Lalanne, propriétaire d'une plantation de roucouyers, 101, 102, 107, 110, 113, 115, 116
 Lambert, Polonais résidant sur l'île de Madère, 22
 Lemercier (orthographié également Lamerce ou Lamercier?), propriétaire d'une ferme, 117, 119
 Lamercy, propriétaire d'une goélette, 162, 163, 165
 Lanz, propriétaire de "dégrad des Cannes", 103
 Laskowicz W., émigré polonais, cousin de Jelski, 8

Leblond, propriétaire d'une habitation, 31
 Leprieur F.R., pharmacien et botaniste, 73
 Louis, fils de Jean-Baptiste, 178
 Lubomirski W., naturaliste, 6

 Mahé, curé de Cayenne, 101
 Marechal, médecin, 122
 Mélinon, commandant de St. Laurent, 128, 130, 131
 Mercier, médecin, 121, 122, 124–126
 Müller J., naturaliste, 156

 Napoléon III 22, 95
 Neveur, médecin, 122
 Nignia, père de Thomas, 165
 Noyer, haut fonctionnaire de la colonie, 42, 56

 Oberhauser G., opticien, fabricant de microscopes, 11
 Orsini F., politicien responsable de l'attentat contre Napoléon III, 95
 Oury, propriétaire d'une ferme, 58, 65, 66, 142

 Payen, médecin sur un navire, 117, 120
 Peliksz, émigré polonais, 20
 Petermann A.H., voyageur et géographe, 156, 161
 Peters K., naturaliste, 6, 155
 Petit, sous-officier et ami de Jelski, 23, 27, 28
 Pizan, capitaine, 177
 Poiret, ancien malfaiteur, 163, 165
 Pul, chasseur indien et ami de Jelski, 127, 158

 Quintrie, fonctionnaire, 27

 Reichenbach H.G.L., botaniste, 14
 Rioux de Kerangal, médecin en chef à Cayenne, 27, 68
 Rouquié, propriétaire d'une plantation, 101, 104
 Rustem Bey, voir Wolski

 Salvin O., naturaliste, 6
 Samedi Mme, voyagea avec Jelski, 166
 Saussure H., entomologiste, 14
 Schomburg R., voyageur naturaliste, 156
 Schramm A., naturaliste algologue, 13, 14
 Sclater P., naturaliste, 6
 Solski S., naturaliste, 6
 Sowiński J., prêtre, chimiste et ami de Jelski, 8, 10
 Steindachner F., naturaliste, 6
 Stofhywo K. 6
 Strasburger E., botaniste, 13, 14, 186

Sztolcman J., naturaliste et compagnon de Jelski au Pérou, 9, 50, 186

Taczanowski W., directeur du Cabinet d'Histoire Naturelle de Varsovie, 5–7, 11–14, 18, 97, 155, 178, 184, 186

Tarkowski R., auteur, 10

Thomas, Indien, ami de Jelski, 165, 166, 170–172, 179, 181

Tostain O., auteur, 118

Van Houtten, commerçant des plantes, 14, 130

Veitsch, commerçant de plantes, 14, 130

Verreaux E. et J., propriétaires d'une maison de commerce d'objets naturalistes, 7, 11, 20

Vignier, libraire?, 184

Vuillimer F. auteur, 5

Waga A., naturaliste, 13

Wańkiewicz J., naturaliste et cousin de Jelski, 13, 186

Wąsowska M., auteur, 5

Wiszniewska-Ślepińska G., auteur, 5

Wolski M., fonctionnaire du gouvernement turc, 7

Wrześniowski A. 6

Index géographique

- Afrique 21, 64
Afrique du Nord 13
Agolà 82
Ajkupaj 37
Algérie 13, 68
Altanaz 36
Amazonie 89, 180
Amérique 19, 59, 64, 125, 130, 138, 150, 179
Amsterdam 153, 154
Approuague 19, 28, 37, 39, 55, 138, 144, 150, 170
Arabie 129
Arataye 37
Asie Mineure 19
Australie 62, 150

Baduel 58, 62, 63, 65, 94
Baïkal 12
Baléares 21
Białocerkiew 13
Berlin 6, 118, 155
Bolivie 13, 161, 170
Bon Père 107
Bordeaux 163
Bourda 164
Brésil 41, 45, 56, 59, 154, 163

Canaries 21
Cannes 101, 102, 103
Cap Orange 163
Caroline 86, 89
Cayenne 19, 20, 25, 27, 31, 40, 45–48, 58, 63, 65–67, 71, 73, 81, 82, 86, 87, 90, 96, 98–104, 110, 116, 117, 121, 127–129, 139, 140, 148, 151, 159, 162, 184
Chili 13
Chine 56, 172
Coumaroumma 123, 125, 165

Cracovie 6, 8–10, 12, 26, 36, 45, 128
Corse 164
Crota 63
Crimée 13

Dardanelles 20
Deux Mamelles voir Les deux mamelles

Europe 6, 42, 45, 55, 61, 73, 98, 129, 130, 150
Etats-Unis 96, 147

France 7, 13, 19, 20, 65, 161
Funchal 21

Gabon 53, 68
Gibraltar 21
Grand Connétable 25, 105, 117, 123
Grand Maparou 35
Grand Zapini 37
Guinée 59
Guisanbourg 19, 29, 32, 39
Guyane française 5, 7–12, 14, 20, 21, 23, 25, 30, 34, 35, 39, 41, 42, 45, 47, 50, 53–57, 61, 64–66, 72–75, 80, 84, 85, 89, 94, 98, 118, 123, 125, 127, 144, 146, 151, 153, 154, 157, 158, 160, 161, 163, 170
Guyane hollandaise 153

Ile de Bourbon 118
Ile de Cayenne 58
Ile de France 118
Ile de St. Joseph 86, 93
Ile du diable 86, 90, 92
Ile Royale 86, 94
Iles Canaries 21
Iles de Béring 118
Iles du Salut 11, 14, 25, 86, 98, 100, 123, 124
Ilet la Mère 28, 104, 117, 123, 162
Ilet le Père 25, 28
Ilet papillon 37

Indes 56, 62, 64
Islande 118
Jakoné 36
Jamaïque 33
Junin 50
Karikal 56, 109
Kaszypur 162
Kaw (ou Kav) 55, 101, 105
Kiev 6–8
Kourou 55, 65, 96, 98, 148
Krzeszowice 36
Kunani 162, 163
la Comté 55, 58
Laussat 67, 163
Le Petit Maparù 36
Les deux mamelles 28, 104, 123
Lima 6, 8, 11
Londres 130, 154, 157
Macouria 82
Madagascar 62
Madeleine 58, 67, 69, 71, 76
Madère 21, 22, 24, 38, 45
Madras 109
Madrid 6
Mahury 28, 55, 58, 98, 99, 103, 164
Mana 153
Mandel 164
Maroni 55, 127, 153, 157, 159
Minsk 6
Moldavie 7
Montabo 58, 59, 61, 164
Montagne d'Argent 94, 117, 121, 122, 124,
125, 127, 162, 165, 174
Montagne du Diamant 28
Montagne Tigre 58, 71, 75, 76, 82
Montana de Huanta 50
Montjoly 164
Moscou 6
Nouvelle Calédonie 40
Nouvelle Grenade 74
Novgorod 7
Ouanary (ou Uanari) 164, 165, 174
Oyapock 55, 117, 119, 121, 162–164, 167,
170, 174, 179, 183
Palmal 50
Paramaribo 151, 153
Paraguay 170
Paris 5, 7, 8, 10, 19, 20, 95, 128, 130, 151
Pays-Bas 130
Pérou 5, 7–10, 13, 50, 68
Petit Zapini 37
Piura 50
Podolie 60
Pointe moustique 167
Pologne 7, 8, 12, 22, 72, 138
Polynésie 62
Pondichéry 109
Pouzu 50
Rochefort 68
Roura 105
Saut Tourépé 35
Sénégal 53, 73
Sibérie 12
Souabe 153
St. Georges 162, 174, 179
St. Jean 128
St. Laurent 127–129, 131, 133, 137, 140,
147, 148, 153, 154, 157, 159–161
St. Louis 128
Stuttgart 154
Surinam 50, 87, 151, 153
Tampoc (ou Tipoc) 175, 181
Taprabo 121
Toulon 19–21, 25
Turquie 7, 19
Uassa 57, 121, 155, 162, 164, 174–177, 179
Ukraine 60
Varsovie 5–7, 8, 11, 12, 14, 18, 20, 46, 68,
83, 118, 150, 155, 161
Vienne 6
Zakopane 13

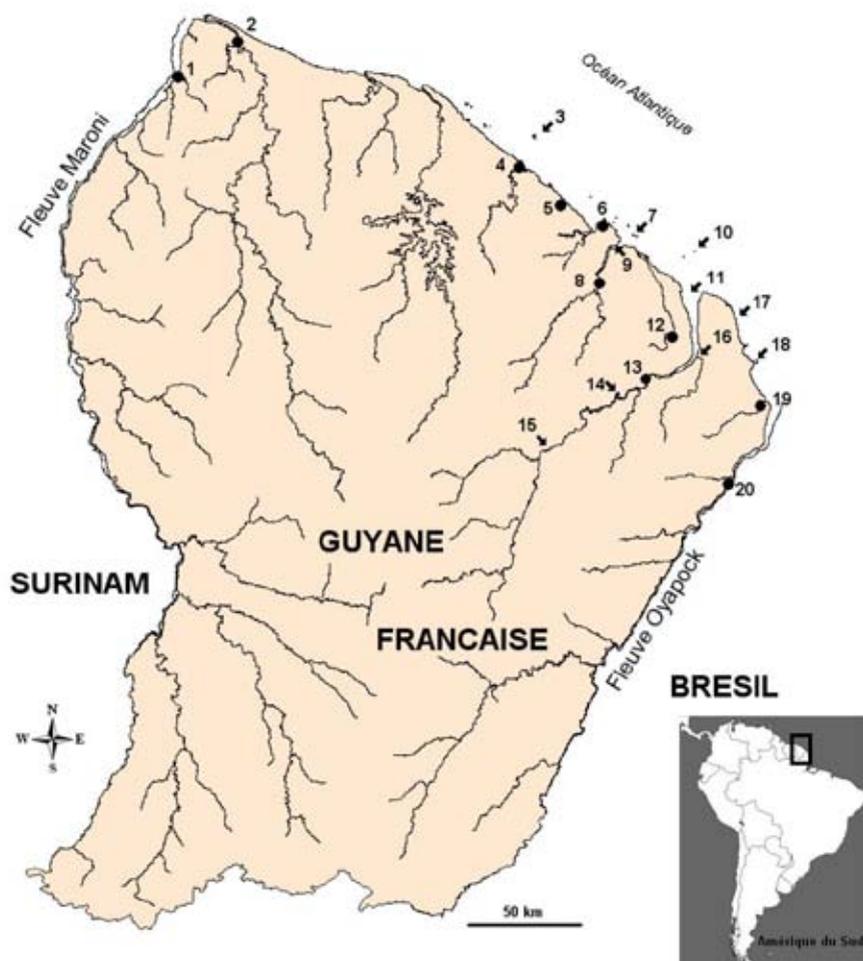


Fig. 1. Carte de la Guyane française où sont pointés les principaux lieux visités par Jelski; 1–Saint-Laurent [-du-Maroni], 2 – Mana, 3–Îles du Salut (Île Saint-Joseph, île Royal et Île du Diable), 4 – Kourou, 5 – Macouria, 6 – Cayenne, 7–Îlet la Mère, Îlet le Père et les deux Mamelles, 8 – Roura, 9–Dégrad des Cannes, 10–Île du Grand Connétable, 11–embouchure du fleuve Approuague, 12 – Kaw, 13 – Régina, 14–Saut Tourépé, 15–zone sans nom, à quelques heures de la confluence entre les fleuves Arataye et Approuague, atteinte par Jelski début septembre 1865, 16 – Guisanbourg, 17– Pointe Coumarouma, 18–Montagne d’Argent, 19 – Ouanary, 20–Saint-Georges [-de-l’Oyapock]

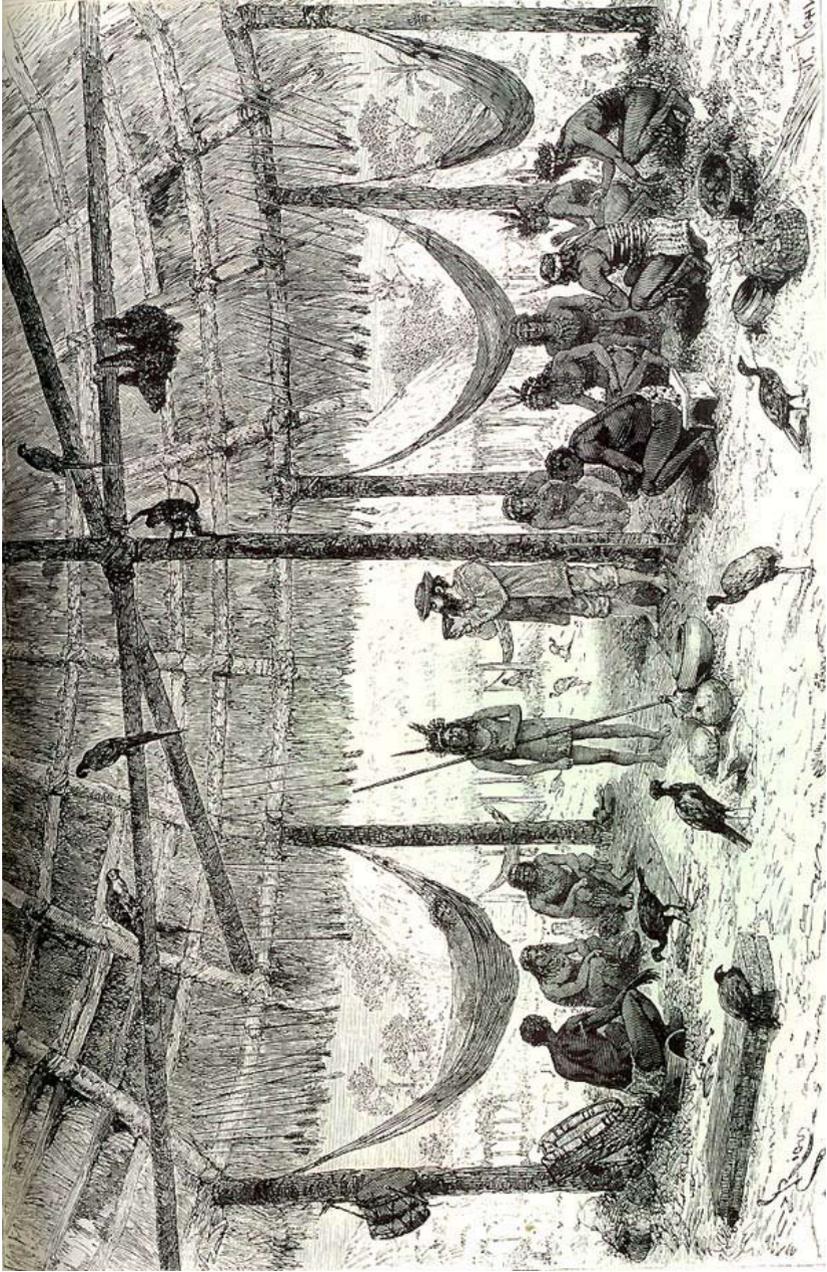


Fig. 2. Dessin d'une scène illustrant la prise de l'amitié, dans un carbet amérindien



Fig. 3. Dessin d'une course de bateaux organisée au dégrad des Cannes, à l'occasion d'une fête donnée en l'honneur de l'ouverture de la route de Cayenne en 1874

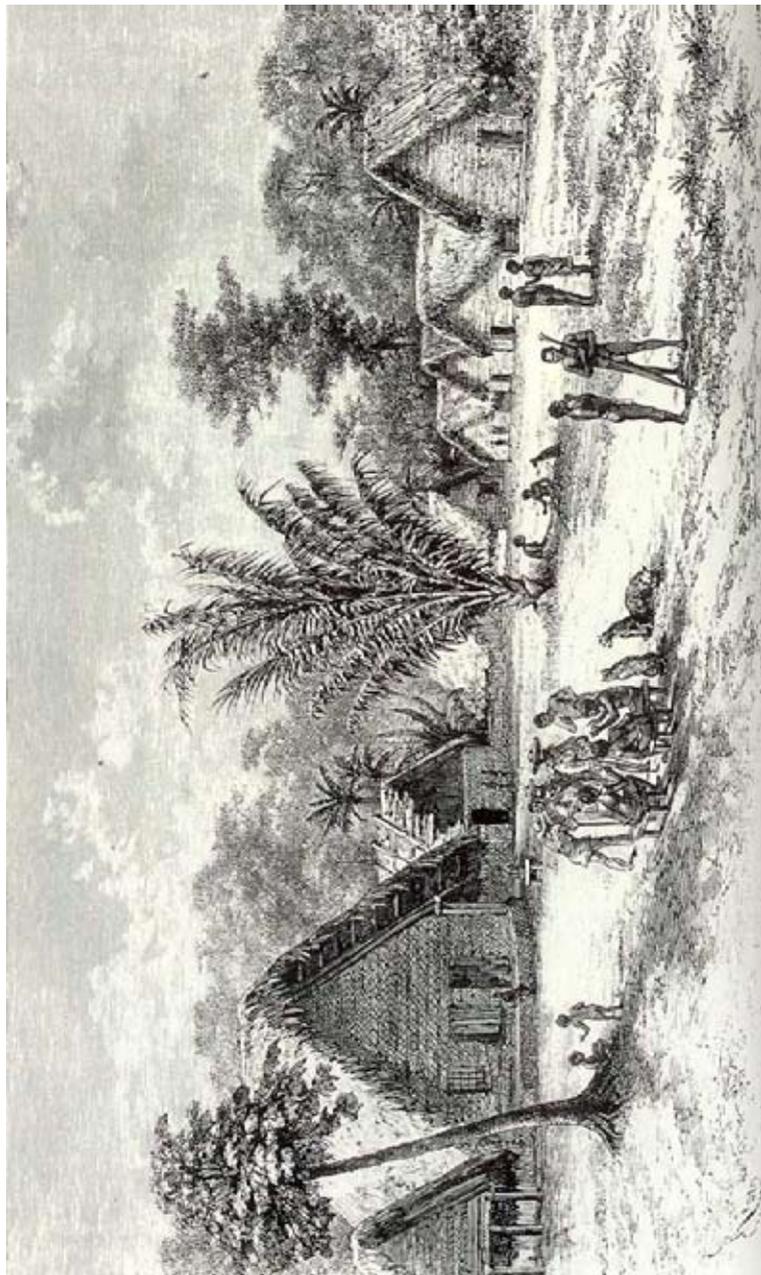


Fig. 4. Dessin d'un village Boni (descendants d'esclaves)

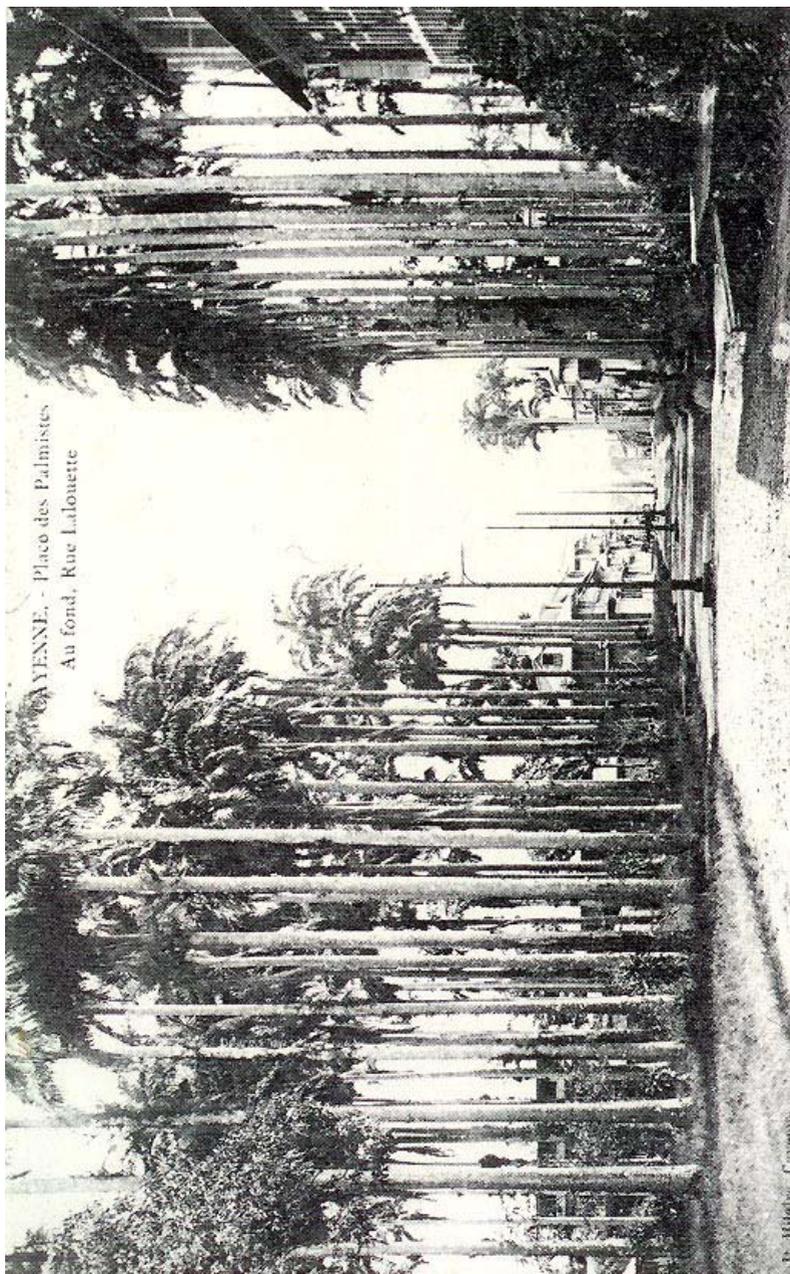
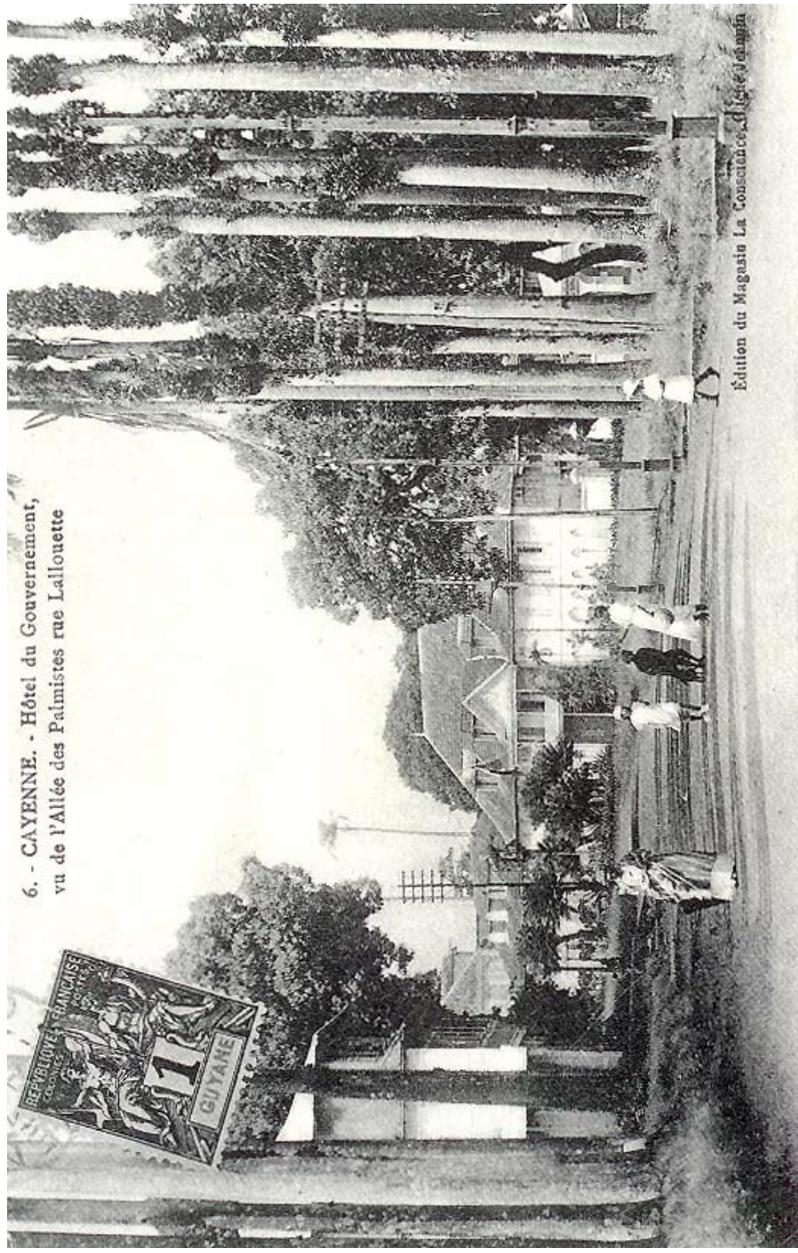


Fig. 5. Vue de la Place des Palmistes, un des lieux les plus célèbres de la Guyane française visités par Jelski



6. - CAYENNE. - Hôtel du Gouvernement,
vu de l'Allée des Palmistes rue Lallouette

Édition du Magasin La Conscience, G. Lévesque éditeur

Fig. 6. Photo de l'allée des Palmistes, vue de la rue Lalouette, anciennement la rue d'Artois, où Jelski a vécu au numéro 18. La maison sur la gauche pourrait être celle de Jelski



Fig. 7. Photos d'oiseaux naturalisés, envoyés par Jelski de Guyane française. Collections du Musée de Zoologie de l'Académie Polonaise des Sciences à Varsovie



Fig. 8. Photos d'oiseaux naturalisés, envoyés par Jelski de Guyane française. Collections du Musée de Zoologie de l'Académie Polonaise des Sciences à Varsovie

Table des Matières

Avant-propos 5

Introduction 18

Chapitre I 19

Chapitre II 41

Chapitre III 58

Chapitre IV 86

Chapitre V 101

Chapitre VI 117

Chapitre VII 127

Chapitre VIII 162

Résumé en polonais 185

Index taxonomique 187

Index de noms de personnes 196

Index géographique 200

Recenzent

prof. dr hab. Jacek Oleksyn

© Copyright by Wydawnictwo Naukowe AP,
Kraków 2007

projekt okładki Maciej Kwiatkowski

ISBN 978-83-7271-445-9

Redakcja/Dział Promocji
Wydawnictwo Naukowe AP
30-084 Kraków, ul. Podchorążych 2
tel./fax (012) 662-63-83
tel. (012) 662-67-56
e-mail: wydawnictwo@ap.krakow.pl

Zapraszamy na stronę internetową:
<http://www.wydawnictwoap.pl>

łamanie Helena Jasek

druk i oprawa Wydawnictwo Naukowe AP, zam. 40/07

de lézards terrestres. Auteur de plus d'une vingtaine de publications, il est actuellement chargé de mission scientifique au Service du Patrimoine Naturel au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris et responsable de la commission DOM-TOM au sein de la Société Herpétologique de France.



Radosław Tarkowski (né à Rogoźno Wlkp. en 1955) ingénieur géologue, diplômé à l'Académie des Mines et de Métallurgie (AGH, 1978), docteur ès sciences techniques (AGH, 1982), Habilitation à Diriger des Recherches (Université de Marseille, 1998), Habilitation en sciences de la Terre (AGH, 1999). Enseignant chercheur (1981-1998) à la Faculté de Géologie, Géophysique et Protection de l'Environnement (AGH). Il est professeur du MEERI PAS (à partir de 2000) et à l'Institut de Géographie de l'Université Pédagogique de Cracovie (à partir de 2004). Enseignant chercheur dans des Universités en Algérie et en France. Il est auteur et coauteur d'environ 200 publications : articles, manuel de paléontologie, quelques monographies. Ses domaines de recherche sont : biostratigraphie des dépôts du Mésozoïque, paléontologie des Invertébrés, stockage géologique du CO₂. Il s'intéresse à l'histoire des sciences naturelles. Membre de la Société Géologique, Commission des Sciences Géologiques de PAN, Commission de l'Histoire des Sciences de PAU, INHIGEO.

